

CAHIERS D'HISTOIRE DE LA GUERRE  
N° 16

## **ASPECTS DE LA GUERRE D'INDOCHINE**

par

le Général Michel PRUGNAT

Préface

du Contrôleur Général des Armées Jacques BONNETÊTE

## **EN SOUVENIR**

du Colonel et de Madame René Prugnat,  
mes parents,  
de Madame Henriette Amiguet,  
du Colonel Jean Roux,  
du Colonel Guy Giron,  
du Capitaine René Jullian  
et de tous ceux qui,  
sur cette terre lointaine d'Indochine,  
ont montré à leurs compagnons d'armes ou d'infortune,  
le chemin qu'il convenait de suivre :  
celui du Courage et de l'Honneur.

## **AVANT-PROPOS**

En 1945, au lendemain de la Libération, André Allix, « le recteur de la Résistance » avait créé une commission chargée de recueillir scientifiquement toute la documentation possible sur la guerre qui allait s'achever. Composée d'une part de représentants des collectivités territoriales et des grandes administrations et d'autre part d'anciens résistants et déportés, elle avait pour dessein de servir, avec la plus grande objectivité, l'Histoire et la vérité.

Depuis soixante-trois ans, cette tâche a été poursuivie sans relâche. Au cours de ces réunions du troisième mardi de chaque mois, la Commission a réuni un fonds d'archives considérable. Il constitue une mine exceptionnelle de renseignements vérifiés, mise à la disposition des étudiants, des chercheurs, des historiens, des familles, etc.

Elle a publié des monographies (des cahiers) sur de grands thèmes de notre histoire régionale. Ces ouvrages sont distribués gratuitement à toutes les bibliothèques des villes de plus de 1000 habitants du département, à l'intention des jeunes notamment

Voici le Cahier N°16. Il présente des « aspects de la guerre d'Indochine ». Le général Prugnat, qui a vécu sept ans en Indochine, a su magistralement utiliser les témoignages d'acteurs civils et militaires, tous de la région lyonnaise, pour ressusciter les différentes péripéties de cette guerre.

Après le Cahier N° 15 sur la guerre d'Algérie, la présente monographie apporte un témoignage précis sur cette guerre lointaine, assez mal connue en France, marquée pourtant par les épreuves de la population civile et par le courage et l'héroïsme de jeunes Français.

Ainsi se poursuit l'action efficace de la commission, animée par des personnalités bénévoles qui, dans un climat d'estime et de respect mutuel, n'ont qu'un objectif : servir l'Histoire.

**Marcel RUBY**

Président de la Commission d'Histoire de la Guerre  
Commandeur de la Légion d'Honneur

## **REMERCIEMENTS**

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à Monsieur le Professeur Marcel Ruby, pour avoir bien voulu modifier le mandat de la Commission d'Histoire de la Guerre 1939-1945 et lui permettre ainsi de recueillir les témoignages se rapportant à la Guerre d'Indochine.

Les réunions mensuelles au Rectorat de Lyon, qu'il préside, sont pour les témoins invités et les auditeurs de cette commission, un lieu privilégié d'expression libre, de rencontres, d'échanges empreints de sincérité et d'une grande courtoisie. Nous savons également quelle attention vigilante il porte à l'exploitation des archives rassemblées dans un fonds qui porte maintenant son nom ; c'est donc en toute confiance que nous lui avons remis les nôtres.

A ces remerciements, nous associons également Monsieur le Contrôleur général des Armées Jacques Bonnetête, Président du Comité national d'entente des anciens d'Indochine et de l'Association nationale des anciens prisonniers, internés, déportés d'Indochine, qui a bien voulu préfacer ce livre. Il répond par ce geste au salut respectueux que l'auteur adresse à tous les anciens d'Indochine.



# **PREFACE**

du

Contrôleur général des Armées (CR) <sup>1</sup>

Jacques BONNETÊTE

L'existence même de ce livre a d'abord été rendue possible grâce à la Commission d'Histoire de la Guerre, à son Président et à ses membres, notamment au général Michel Prugnat. Celui-ci a eu le mérite de rassembler, en 2008, une soixantaine d'années après ces faits historiques, près de vingt témoignages de civils et de militaires de la Région lyonnaise ayant vécu eux-mêmes ces événements en Indochine au cours de la période 1945-1954.

Plusieurs de ces témoignages permettent de rappeler aux Français, y compris à des anciens de la guerre d'Indochine, que la Deuxième guerre mondiale ne s'est pas terminée le 8 mai 1945 mais le 2 septembre 1945, avec la signature de l'acte de capitulation du Japon sur le Cuirassé Missouri, avec le général Mac Arthur et le général Leclerc. Des militaires et des civils se sont battus et nombre d'entre eux sont Morts pour la France jusqu'au 15 août 1945. Des militaires et des civils, femmes et enfants ont été arrêtés, torturés, fusillés, décapités ou abattus à la pelle, à la pioche ou à l'arme blanche. D'autres ont subi une captivité particulièrement éprouvante et souvent mortelle dans les "camps durs" des Japonais à PAKSONG, à HOA-BINH ou dans d'autres régions d'Indochine. Tout cela entre le 9 mars et le 15 août, alors que le territoire de la France était libéré et que les Français commençaient à revivre.

Ce livre ravive aussi la mémoire sur la période transitoire entre le départ des Japonais et le 19 décembre 1946, en particulier la reconquête de Saïgon le 22 septembre 1945 ou l'arrivée triomphale du général Leclerc à Hanoï le 18 mars 1946.

La "Guerre d'Indochine" proprement dite, qui a débuté le 19 décembre 1946 a déjà fait l'objet de nombreux témoignages, récits, livres d'Histoire, mais on retiendra du livre de Michel Prugnat deux enseignements que plusieurs témoignages font ressortir. Des supplétifs, y compris avec les "Viets" ralliés, ont été formés et commandés par quelques jeunes officiers et de nombreux sous-officiers, notamment de la Gendarmerie, œuvrant avec une grande

---

<sup>1</sup> Grand officier de la Légion d'honneur

Président du Comité national d'entente des anciens d'Indochine

Président de l'Association nationale des anciens prisonniers, internés et déportés d'Indochine

compétence, en unités opérationnelles ou en postes isolés. Cela est également vrai pour les minorités ethniques, en particulier Moïs et Muongs.

D'autre part, le témoignage d'un médecin capitaine fait apparaître toute la valeur et l'efficacité des conseils que des médecins ont pu donner, alors qu'ils n'avaient ni médicaments ni instruments, aux prisonniers du Viet-Minh, en les persuadant d'adopter des règles rigoureuses d'hygiène. Ils ont ainsi contribué à faire baisser la mortalité à 15% au lieu de 50% dans les camps de troupe. Mais hélas, les responsables Viet-minh avaient rassemblé presque tous les médecins avec les officiers, dans le même camp, le Camp N°1, au lieu de les déployer dans d'autres camps de troupe.

Au total, le général Prugnat a accompli un exploit : avoir rassemblé autant de témoignages au sein de la Région lyonnaise, qui permettent un éclairage profondément humain, souvent inédit, sur une période de l'Histoire mal ou très peu connue. Qu'il en soit vivement remercié.

## Avertissement

*Le soldat n'est pas un homme de violence  
Il porte les armes et risque sa vie  
Pour des fautes qui ne sont pas les siennes  
Son mérite  
Est d'aller sans faillir au bout de sa parole  
Tout en sachant qu'il est voué à l'oubli.*

*Saint-Exupéry*

De 1998 à 2007, la Commission d'Histoire de la Guerre a recueilli un certain nombre de témoignages portant sur la guerre d'Indochine. Ceux qui ont témoigné oralement appartiennent à notre région. Ils ont tous remis à notre commission un document écrit reproduisant leur propos, afin de nous permettre d'en donner un aperçu significatif.

Il s'agit de Messieurs Bernadac, Burdin, Foltzer, Giron, Guinet, Jullian, Morel, Prugnat, Roux, Thomas.

D'autres intervenants, auteurs d'ouvrages ou de documents portant sur la guerre d'Indochine, sont venus, à notre demande, les présenter à notre commission. Ce sont Messieurs Nicolas-Vullierme, Madelaine, Quandieu, Thévenet, tous originaires de notre région, comme le sont également les auteurs des témoignages que nous avons retenus de ces documents, ainsi que Messieurs Vallet et Vilagines qui nous ont remis un témoignage écrit.

Enfin Madame Annie Gréau a eu l'amabilité de nous remettre le récit, rédigé en 1947 par sa sœur Madame Amiguet, des événements dramatiques vécus par la garnison de Lang on au moment du coup de force japonais du 9 mars 1945. Ajoutons que Madame Amiguet, décédée depuis, s'était établie dans notre région à son retour d'Indochine et que l'auteur de cet ouvrage l'a personnellement connue à l'époque des faits.

Nous les en remercions tous bien vivement.

Nous avons accordé une place importante aux événements de 1945 et 1946, où les Français d'Indochine entraient de plain-pied dans la guerre, alors que leurs compatriotes de métropole en étaient presque sortis, car nous avons eu la chance de recueillir sur cette période bien mal connue, des témoignages hors du commun, que nous avons sollicités sinon suscités.

Nous avons tenté d'évoquer à travers nos autres témoignages, non pas la guerre d'Indochine, qui a duré huit ans, mais quelques-uns de ses aspects, simplement ce que pouvait être pendant deux années, durée moyenne du séjour, le parcours d'un combattant en Indochine, sa vie au quotidien, ses sentiments, ses difficultés, l'environnement dans lequel il se trouvait.

Ces témoignages ne sont pas destinés à écrire l'histoire de cette guerre, mais à s'y inscrire. Ce ne sont que quelques éléments complémentaires d'un immense puzzle, dont certaines pièces ne seront jamais retrouvées. Puisse notre modeste apport aider les historiens à les reconstituer.

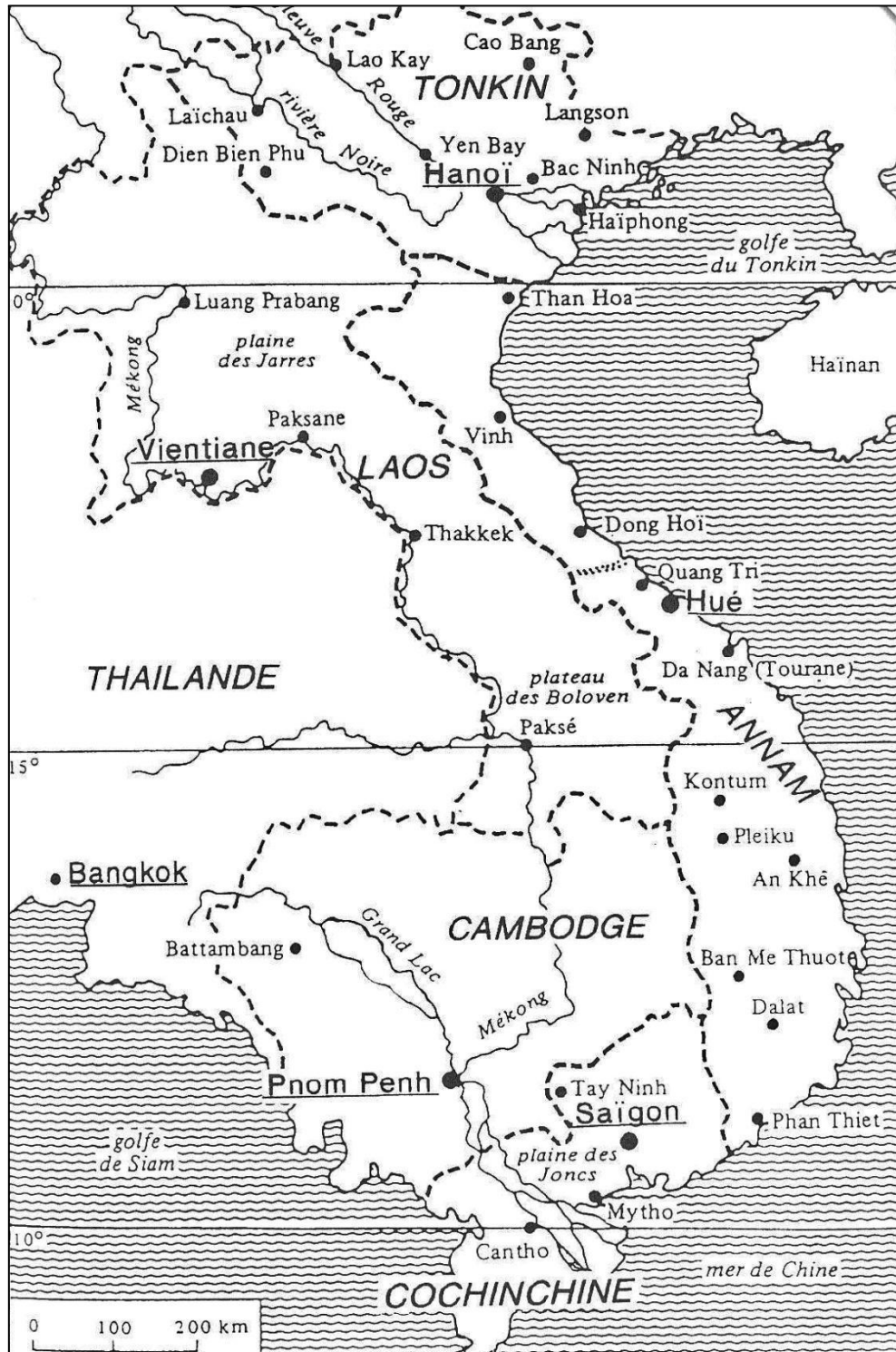


## Présentation de l'Indochine

Les ouvrages relatant la guerre d'Indochine et ceux décrivant ce pays se comptent par centaines et nous invitons le lecteur à s'y reporter. Le but de celui-ci, rappelons-le, est de lui montrer certains aspects de cette guerre, souvent très mal perçue en France métropolitaine, à partir d'extraits de témoignages, pour la plupart inédits. Toutefois, pour lui permettre de les situer dans le temps et dans l'espace, nous lui proposons une carte simplifiée de ce que l'on considérait comme le fleuron de notre empire colonial, à l'époque où se déroulent les faits, et une chronologie de cette guerre.

Il convient cependant de noter que le jeune Français de métropole débarquant dans ce pays, sur lequel il n'a en général que des notions très succinctes, ne manque pas d'être surpris, voire dérouter. Le paysage, le climat, la végétation, l'habitat, les différentes ethnies, l'agriculture, l'élevage, la cuisine, les langues pratiquées, les mœurs, les coutumes, les comportements, les religions, les moyens de transport urbains et bien d'autres facettes encore de cette Indochine, diffèrent grandement de ce qu'il a pu connaître jusqu'alors. Pris en compte par les anciens, il succombe en général au charme de ce pays, à la courtoisie vraie ou feinte de ses habitants et s'y intègre parfaitement. Mais il est rapidement et durement rappelé à la réalité lorsqu'il se trouve confronté aux pièges et à l'idéologie du Viet Minh omniprésent

## Carte de l'Indochine française



Nous conseillons vivement à nos lecteurs, s'ils le peuvent, de se munir d'une carte détaillée de l'Indochine française pour accompagner la lecture des témoignages qui vont suivre.

# Chronologie de la guerre d'Indochine

## 1940

L'amiral Decoux remplace le général Catroux à la tête de l'Indochine.

22 septembre Début de l'occupation japonaise

## 1941

7 décembre *Attaque japonaise sur Pearl Harbour*

## 1945

9 mars Coup de force japonais.

11 mars Proclamation de l'indépendance du Vietnam par Bao Dai.

24 mars Déclaration du Gouvernement provisoire de la République française sur l'Indochine.

8 mai *Capitulation de l'Allemagne*. Insurrection en Algérie <sup>(1)</sup>

6 et 9 août *Bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki*

2 septembre *Capitulation japonaise*. Proclamation de l'indépendance de la République du Vietnam par Ho Chi Minh. <sup>(1)</sup>

24 septembre Massacre des Français à Saïgon.

Octobre Occupation chinoise et britannique.

5 octobre Leclerc débarque à Saïgon. Début de la reconquête de la Cochinchine.

31 octobre Arrivée de l'amiral Thierry d'Argenlieu à Saïgon.

(1) Il est intéressant de faire un rapprochement entre ces deux revendications d'indépendance qui prennent chacune naissance, l'une le jour de la capitulation de l'Allemagne, l'autre le jour de celle du Japon.

## 1946

6 mars Accord Ho Chi Minh Sainteny.

18 mars Leclerc entre à Hanoï à la tête des troupes françaises.

2 septembre Échec de la conférence de Fontainebleau.

20 novembre Incidents d'Haiphong.

19 décembre Violente insurrection à Hanoï. **Début de la guerre d'Indochine**

## 1947

|             |                                                                                                               |
|-------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 8 janvier   | Départ du général Leclerc                                                                                     |
| 5 mars      | Vote des crédits militaires pour l'Indochine. Départ de l'Amiral d'Argenlieu remplacé par le préfet Bollaert. |
| 5 mai       | Exclusion des ministres communistes du gouvernement Ramadier.                                                 |
| 23 décembre | Le Cambodge et le Laos adhèrent à l'Union française.                                                          |

## 1948

|            |                                                                         |
|------------|-------------------------------------------------------------------------|
| 5 juin     | Accord de la Baie d'Along ouvrant la voie à la restauration de Bao Daï. |
| 20 octobre | Bollaert remplacé par Pignon                                            |

## 1949

|                         |                                                                              |
|-------------------------|------------------------------------------------------------------------------|
| 8 mars                  | Accords Auriol-Bao Daï, le Vietnam devient État associé à l'Union française. |
| 1 <sup>er</sup> octobre | Proclamation de la République populaire de Chine.                            |

## 1950

|              |                                                                                                    |
|--------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 18 janvier   | Reconnaissance du gouvernement Ho Chi Minh par la Chine populaire puis par l'Union soviétique.     |
| 25 juin      | <i>Début de la guerre de Corée</i>                                                                 |
| 3-8 octobre. | RC4-Désastre de Cao Bang                                                                           |
| 18 octobre   | RC4-Évacuation de Langson                                                                          |
| Décembre.    | Arrivée du général de Lattre de Tassigny comme commandant en chef et haut-commissaire en Indochine |

## 1951

|               |                                                    |
|---------------|----------------------------------------------------|
| 13-17 janvier | Bataille de Vinh-Yen (13-17 janvier).              |
| Mars-avril    | Bataille de Dong Trieu.                            |
| Septembre     | <i>Voyage du général de Lattre aux États-Unis.</i> |
| 10 novembre   | Début de la bataille d'Hoa-Binh                    |

## 1952

|            |                                                          |
|------------|----------------------------------------------------------|
| 11 janvier | Mort du général de Lattre remplacé par le général Salan. |
| Octobre    | Offensive Viet-Minh en pays thaï.                        |
| Novembre   | Installation de la base de Nasan                         |

## 1953

|            |                                                |
|------------|------------------------------------------------|
|            | Le général Navarre succède au général Salan.   |
| Juin       | Investiture du gouvernement Laniel.            |
| 27 juillet | <i>Armistice en Corée.</i>                     |
| 10 août    | Evacuation de Na San                           |
| Novembre   | Opération Castor. Installation à Dien Bien Phu |

## 1954

|            |                                              |
|------------|----------------------------------------------|
| Janvier    | Opération « Atlante ».                       |
| 13 mars    | Début de la bataille de Dien Bien Phu.       |
| 26 avril   | <i>Ouverture de la conférence de Genève.</i> |
| 7 mai      | Reddition de Dien Bien Phu.                  |
| 17 juin    | Pierre Mendès France succède à Laniel        |
| 20 juillet | <i>Accords de Genève</i>                     |
| Octobre    | Les Français évacuent Hanoï.                 |

## 1955

|     |                                                |
|-----|------------------------------------------------|
| Mai | Retrait des troupes françaises du Nord-Vietnam |
|-----|------------------------------------------------|

## 1956

|       |                                               |
|-------|-----------------------------------------------|
| Avril | Retrait des troupes françaises du Sud-Vietnam |
|-------|-----------------------------------------------|

## **D'une guerre à l'autre**

### **Le coup de force japonais du 9 mars 1945**

Mars 1945

Alors que la France libérée se prépare à vivre des jours meilleurs, sa lointaine possession d'Indochine se prépare, elle, à vivre un horrible drame. L'Amiral Decoux, Gouverneur général de l'Indochine dépend maintenant du Gouvernement provisoire de la république française qui, contrairement à celui de Vichy, est en « état de guerre » avec le Japon. Le Général de Gaulle confie au Général Mordant, ancien Commandant en chef des Troupes d'Indochine, qu'il nomme Délégué général, la mission d'organiser, la résistance contre les forces japonaises. L'armée française qui en est l'élément principal a vieilli. Son effectif est d'environ 50 000 hommes, dont 12 000 européens. Parmi ces derniers, nombreux sont ceux qui ont de 7 à 10 ans de séjour et sont éprouvés par le climat et les maladies tropicales. Son matériel est vétuste, le nombre de ses munitions, non renouvelable, est limité et le comportement des troupes autochtones en cas de guerre incertain.

Des parachutages d'armes, de munitions et de postes radio ont lieu. Un corps léger d'intervention doit être largué en Indochine, et un commando de cette unité a été parachuté au Laos, pour préparer son arrivée.

Cette situation n'échappe guère aux Japonais. Ils ont subi de nombreux revers dans le Pacifique et redoutent un débarquement allié en Indochine. Si tel était le cas, ils ne manqueraient pas d'être pris à revers par les forces françaises. Ils ont donc décidé d'attaquer par surprise et de façon foudroyante les garnisons françaises. Ils ont à cet effet porté leur effectif à 65 000 hommes, ce qui les place, en raison de la supériorité de leurs matériels et de leur aviation dans un rapport de forces extrêmement favorable.

Le 9 mars 1945, à 19 heures précises, l'ambassadeur du Japon remet à l'Amiral Decoux un mémorandum exigeant que toutes les forces françaises d'Indochine soient placées sous un commandement unique japonais. Une réponse affirmative est attendue pour 21 heures. L'Amiral y oppose un refus verbal immédiat. A 21 heures 15, il est arrêté ainsi que la majorité du Haut commandement français. Au même instant et simultanément, toutes les garnisons françaises d'Indochine sont attaquées. L'effet de surprise est général, car en de nombreux endroits, les troupes n'ont pas été consignées, et les militaires se trouvent en ville ou chez eux. Seul, le Général Sabattier, Commandant la Division du Tonkin, a mis ses troupes en état d'alerte. Les Français vont leur opposer une résistance farouche, qui donne

lieu à de nombreux faits d'armes héroïques, dont nous ne pouvons rappeler ici que quelques-uns.

En Cochinchine, l'effet de surprise est total sauf pour le Bataillon de THU DAU MOT qui résiste vaillamment ; la mort de son chef à 6 heures du matin met fin à la défense.

Le Groupement du TRANSBASSAC, constitué de marins, de fantassins et de gendarmes résiste pendant plusieurs semaines. Le capitaine de gendarmerie D'HERS, tué au combat le 18 mars, sera fait Compagnon de la libération à titre posthume.

En Annam, la garnison de HUE tient jusqu'au 10 mars, en infligeant aux Japonais de lourdes pertes. A VINH, au nord, après une longue résistance, un groupe d'une vingtaine d'hommes parvient à s'échapper et gagner la brousse.

Au LAOS, un bataillon assure la défense de LUANG PRABANG jusque fin avril, et fortement épaulé par de petits éléments parachutés de CALCUTTA, réussit à passer en Chine. Les militaires, les civils les fonctionnaires, les religieux dont deux évêques français regroupés à THAKET sont torturés et exécutés tandis que leurs familles sont soumises à rude épreuve.

Mais c'est au TONKIN qu'ont lieu les principaux combats.

La citadelle de HANOI résiste vaillamment. Les Japonais lui rendent les honneurs de la guerre. Celle de HAIPHONG résiste toute la nuit. Dans l'ensemble, toutes les garnisons du TONKIN se comportent héroïquement, jusqu'au sacrifice suprême bien souvent. Une des plus éprouvées est certainement celle de LANG-SON.

Le Colonel ROBERT, commandant la place, le résident AUPHELE et de nombreux officiers sont arrêtés et transférés dans des grottes. Ils refusent unanimement la reddition qu'exige d'eux le commandement japonais. Le Général LEMONNIER qui se trouvait dans le réduit central les y rejoint après avoir combattu jusqu'au bout de ses forces. Le 13 mars ils sont tous décapités comme le sont également les défenseurs de DONG DANG, pour avoir résisté pendant trois jours. Les défenseurs européens du fort BRIERE DE L'ISLE, tous attachés par le poignet gauche à la drisse du drapeau entonnent l'hymne national au moment où l'on va les fusiller. Les prisonniers de la Citadelle auxquels se sont joints les blessés de l'hôpital de LANG-SON jugés aptes à la marche, au nombre de 400, sont emmenés pour prendre un train à destination de HANOI. Ils sont en fait acheminés vers une pagode et massacrés au fur et à mesure de leur entrée à la pelle, à la pioche, ou à l'arme blanche. Les familles des militaires, prises en otage par représailles, subissent de graves sévices.

La garnison de TONG a été déclarée ville ouverte. A l'aube du 10 mars, le Lt-Colonel MARCELLIN, Commandant d'armes et quelques militaires demeurés à TONG pour rendre la place et protéger les familles sont tués cruellement. Pendant ce temps, la brigade du Général ALESSANDRI, (environ 6000 hommes dont 1200 européens, comprenant 700 légionnaires), qui passera à l'Histoire sous le nom de Colonne ALESSANDRI, fait mouvement vers la haute région tonkinoise et s'y maintient pendant 57 jours en menant de très durs combats. Malgré le renfort des garnisons qui ont pu la rejoindre, et d'éléments parachutés en provenance de Calcutta, mais totalement privée sur ordre du Président

ROOSEVELT d'appui aérien ou logistique par les Américains, elle est contrainte de se replier en Chine.

Dès le 10 mars, l'armée japonaise devient une armée d'occupation.

Les 19 000 civils, dont 3 500 ont été internés dans les camps militaires nippons, après avoir été victimes d'humiliations, de spoliations ou d'exactions, sont répartis dans une douzaine d'agglomérations, entassés à plusieurs familles par logement, astreints à résidence et constamment contrôlés ou surveillés. Parmi eux, 900 seront enfermés dans les sinistres cages de la kempetaï, où l'on ne peut se tenir qu'accroupi, et y subiront d'effroyables tortures.

Chez les prisonniers militaires, 3 000 connaîtront les camps de la mort, le Camp de PAKSONG, où les enfants de troupe de DALAT, âgés de 13 à 17 ans subiront les mêmes sévices que leurs aînés, pour avoir, malgré leur jeune âge, courageusement résisté aux Japonais, et le sinistre camp de HOA BINH. Un travail harassant, sous un climat torride, dans une des régions les plus insalubres d'Indochine, la dysenterie, le paludisme, le typhus et la cruauté des gardiens auront rapidement raison de ces martyrs, condamnés à mort avant même leur arrivée au camp. Nombreux sont ceux qui n'ont pas survécu après leur libération. Les quelques rescapés de ces camps ont obtenu le titre de déporté en 1993, 48 ans après.

Au total, avec 4 000 morts, dont 200 officiers, l'Indochine aura largement payé son tribut à la guerre.

Il faut malheureusement ajouter à ces victimes un million de Tonkinois morts de faim par suite de la rupture des approvisionnements en riz de Cochinchine et de la saisie par l'armée japonaise de la plus grande partie des récoltes.

Si pour les Français de métropole sortant tout juste de l'occupation allemande cette date du 9 mars 1945 est passée inaperçue, il est probable que de nombreux Japonais s'en souviennent encore. Par une étrange coïncidence historique, dans cette même nuit, 300 superforteresses volantes américaines ont, quatre heures durant, largué sur leur capitale Tokyo 700 000 bombes incendiaires provoquant la destruction d'une grande partie de la ville et 200 000 victimes. Ils ne se doutent alors pas que quelques jours plus tard, les Américains débarqueront, non en Indochine, mais sur leur sol, à Okinawa, et que quelques mois après, les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki contraindront leur empereur à ordonner la fin des combats le 15 août.

Le 2 septembre 1945, au cours d'une cérémonie à bord du cuirassé américain Missouri, le Japon signe son acte de capitulation. Le Général MAC ARTHUR a tenu à ce que la France, en raison de sa participation aux combats contre ce pays, en Indochine, y soit représentée par le Général LECLERC.

Si ce 2 septembre 1945, est aussi, et il convient de le souligner, la date de la fin de la deuxième Guerre mondiale, c'est également celle de la proclamation par Ho Chi Minh de l'indépendance du Vietnam.

Dès lors, notre pavillon national ne flottera plus sur la totalité du territoire et l'on peut, de ce fait, considérer que l'Indochine aura cessé d'être française.

## **TONG, le 9 mars 1945 à 21 heures.**

*Le coup de force de l'armée japonaise contre les troupes françaises d'Indochine vient de se déclencher. Pour éviter d'exposer les familles de la garnison de TONG aux combats qui risqueraient de s'y dérouler, le commandement a décidé de la déclarer "Ville" ouverte" et a ordonné au Lieutenant-colonel MARCELLIN, commandant d'armes de la rendre aux Japonais, lorsqu'ils se présenteraient. Les troupes de la "Brigade du Fleuve rouge", basées à TONG et dans les environs, aux ordres du Général Alessandri, font mouvement vers la Rivière noire qu'ils doivent impérativement franchir pour se replier en Haute région tonkinoise. Elles y seront en meilleure situation pour combattre les Japonais et se maintenir en Indochine. Il a également été décidé que les familles seraient regroupées en plusieurs points de la garnison, en particulier à l'infirmerie, dans la villa du commandant d'armes, à la cité des sous-officiers et à l'Ecole militaire de TONG, pour les rendre moins vulnérables.*

## **TONG, le 10 mars 1945 à l'infirmerie de garnison, au lever du jour.**

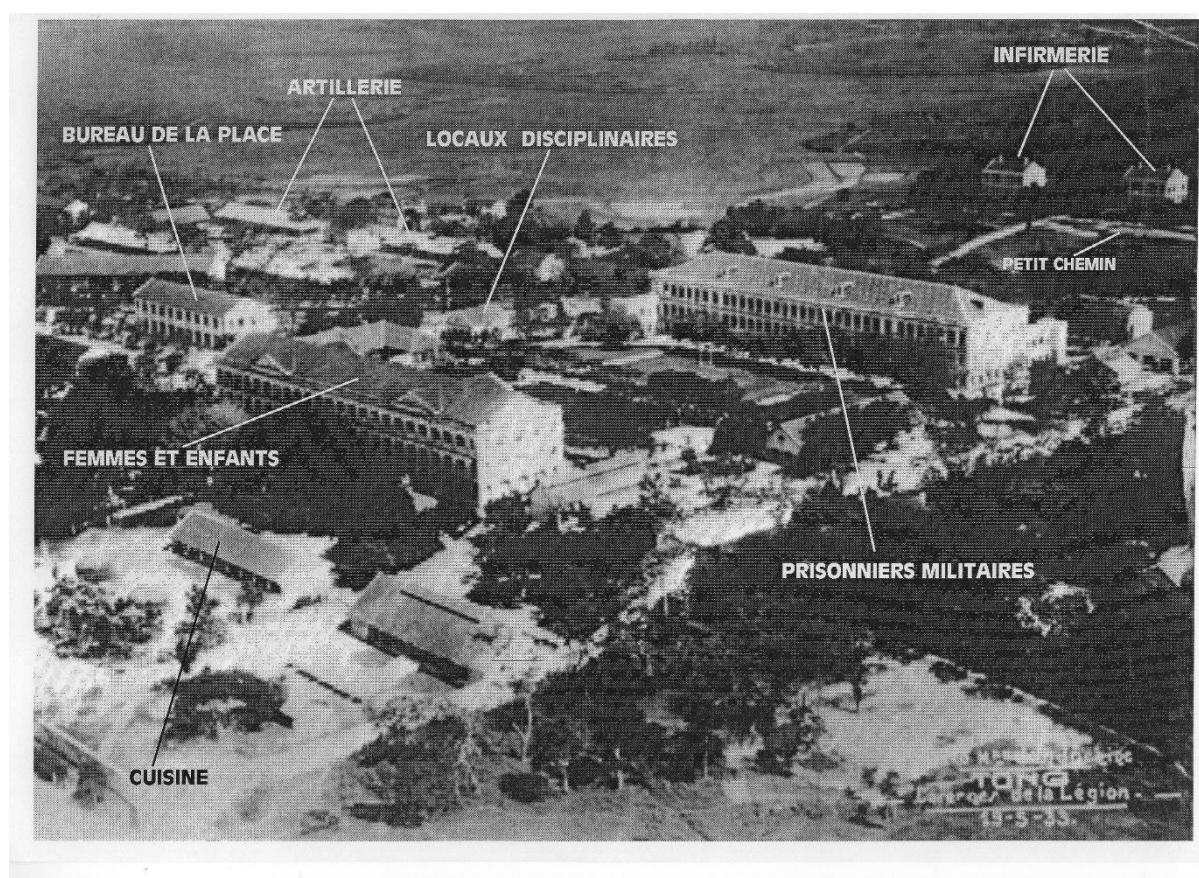
### **Témoignage de Michel PRUGNAT, âgé de dix ans.**

"Tout à coup, retentissent des explosions d'obus de plus en plus nourries, dont le bruit infernal se rapproche de nous. L'infirmier nous emmène rejoindre les tranchées qui se trouvent légèrement en arrière des deux bâtiments de l'infirmerie.

L'attente est de courte durée. Des crépitements de mitrailleuses, de nombreux coups de fusil se font entendre, de plus en plus près. C'est alors qu'un groupe de tirailleurs tonkinois complètement paniqués, sans arme ou le fusil en bandoulière, poursuivis par une vague hurlante de fantassins japonais débouche entre les deux bâtiments. Les plus rapides s'enfuient à toutes jambes vers le petit bois qui nous fait face, tandis que leurs poursuivants, hurlant toujours, s'arrêtent, épaulent et leur tirent dessus. Certains tirailleurs sautent dans les tranchées où nous nous trouvons. L'un d'eux, qui vient brusquement d'opérer un demi-tour, tombe entre l'infirmier et moi, tremblant de peur. Un Japonais se retourne et le met immédiatement en joue. L'infirmier, habillé de sa tenue de service bleue, lève aussitôt les deux bras. Le tirailleur terrorisé continue de trembler de tous ses membres ; le canon du fusil japonais est à proximité de sa tête et le coup prêt à partir. L'infirmier lui attrape le bras gauche, le lève et, d'un signe de tête, m'indique d'en faire autant avec son bras droit. Mais l'intéressé a vite compris le geste salvateur et le Japonais, constatant qu'il n'est pas armé, le laisse et part à la poursuite des fuyards. Entre temps, d'autres soldats sont arrivés, poussant eux aussi leur cris guerriers. Ils sont assez excités et, s'attendant à une forte résistance, très désemparés de se retrouver devant un groupe de femmes et d'enfants. Assez vivement, ils nous font sortir des tranchées et nous emmènent sur un petit chemin situé en contrebas.

Ils nous alignent le long du fossé qui le borde, tandis qu'ils s'installent sur le talus situé de l'autre côté. Ils nous font face et sont très agités. Ils aiguisent rageusement leurs baïonnettes

dans le sol, puis nous mettent en joue. Quelques instants après, une pièce mitrailleuse se met en batterie face à nous ; le chargeur engage une bande, tandis que le chef de pièce règle son arme sur notre groupe. Vont-ils déclencher le feu ? Le sous-officier chef de pièce semble hésiter et, se dressant, regarde vers la droite, dans la direction du chemin. Quelques instants après apparaît, sur notre gauche, la silhouette d'un militaire gravissant la côte qui se dirige vers nous. Au moment où il nous aperçoit, il hurle ses ordres à la troupe. La pièce mitrailleuse se replie immédiatement et les soldats quittent leur emplacement. L'homme se rapproche de nous. C'est un capitaine japonais. Parvenu à notre hauteur, il s'adresse à nous en Anglais, demandant si quelqu'un parmi nous parle Anglais. Notre mère s'avance d'un pas et lui répond. Il faut, au passage, souligner son extraordinaire sang froid ; quelques secondes auparavant, comme elle me le confiera plus tard, elle pensait : « Mon Dieu, s'ils doivent nous tuer, qu'ils nous tuent tous les quatre. » A présent, elle écoute, dans une langue qui n'est pas la sienne, cet



**La caserne de la Légion étrangère à TONG**

officier qui s'adresse à elle et, se tournant vers notre groupe, traduit ses paroles : « Il nous dit de ne plus avoir peur, que c'est lui qui va s'occuper de nous maintenant et qu'il va nous ramener en bas rejoindre les autres personnes ». Notre mère lui demande si nous pouvons récupérer nos affaires dans le bâtiment de l'infirmerie et il est d'accord.

Nous descendons derrière lui le chemin qui dessert l'infirmerie et nous rejoignons la route de SON TAY, à hauteur d'un bâtiment de la caserne des légionnaires. De très nombreuses personnes ont été amenées là par les Japonais qui les ont fait asseoir par terre sur la route.

L'officier qui nous a accompagnés nous fait asseoir au milieu d'eux et nous quitte. Il y a un grand nombre de femmes et d'enfants que je ne connais pas, mais qui sont probablement les familles des nombreux civils présents. Il y a également quelques militaires capturés par les Japonais. Je reconnais l'un d'eux, un chauffeur de camion, et m'assieds à côté de lui. Il tient dans sa main droite son bras gauche ensanglanté. « Fais gaffe petit me dit-il, ils ont la baïonnette facile ! Un pas de côté en trop et tu y as droit. Regarde ! » Et il me montre d'autres de ses camarades qui ont été blessés de la même façon à la jambe ou au bras. Je suis très impressionné.

Au bout de quelque temps, nous sommes rejoints par Madame MARCELLIN, accompagnée des femmes et des enfants qui s'étaient réfugiés chez elle, escortés par des Japonais. Ils nous apprennent que nos maisons ont été entièrement pillées et qu'ils ont vu des hordes de pillards passer devant eux avec nos affaires. Madame MARCELLIN s'adresse alors à un officier japonais qui lui demande d'attendre et va chercher un interprète. Elle exprime son souhait de parler au commandant des troupes qui arrive quelque temps après. Elle lui demande s'il a vu son mari qui est chargé de lui rendre la Place de TONG et, comme celui-ci lui répond par la négative, elle lui indique où se trouve son bureau. L'officier repart.

Les Japonais nous font lever puis font sortir des rangs tous les militaires et les emmènent. C'est le tour des hommes civils. Ils passent parmi nous et désignent ceux qui doivent partir. L'un d'eux saisit par le bras un garçon d'environ 16 ans, de grande taille, qui est auprès de sa mère. Celle-ci pousse un hurlement et s'interpose entre son fils et le soldat qu'elle menace de griffer au visage. Le Japonais interloqué recule et lui laisse son fils. Les hommes sont emmenés à leur tour et suivis peu après par les familles civiles. Seules restent regroupées sur place les familles de militaires.

C'est à notre tour de partir. Nous remontons la rue, passons devant le quartier de notre père, dans lequel circulent de nombreux Japonais, puis nous longeons la cour du bureau de garnison où gisent quelques cadavres de militaires français et où un sous-officier d'origine antillaise est attaché à un arbre. Nous parvenons à l'entrée de la caserne de la Légion où l'on nous fait attendre. C'est alors que je vois un capitaine d'aviation, entouré par des Japonais en armes, pénétrer dans le Bureau de la place. Quelque temps après, le commandant des troupes japonais revient vers nous ; il est furieux. Il n'a pas trouvé le colonel MARCELLIN.

Il est environ 8 heures du matin lorsque nous franchissons la porte de la caserne et sommes dirigés vers les locaux disciplinaires qui se trouvent à l'entrée, sur la gauche. A l'opposé du bâtiment, il y a une petite cellule d'isolement prévue pour un ou deux hommes. On nous y enferme tous à titre de représailles, car les Japonais estiment que nous nous sommes moqués d'eux en leur indiquant la présence, dans son bureau, du Commandant d'armes introuvable. Nous sommes ainsi 84 femmes et enfants, enfermés, tassés les uns contre les autres et tellement serrés que les gardes ne parviennent pas à fermer la lourde porte métallique. Heureusement, car nous serions promis à une asphyxie certaine. Deux fillettes ont la rougeole et les jeunes mères, relayées ou aidées par d'autres femmes, portent les bébés le plus haut possible pour leur permettre de respirer.

Alors commence une longue et angoissante attente. Comme on pouvait s'en douter, au bout de deux heures environ, de jeunes enfants manifestent un besoin pressant. On demande aux geôliers si l'on peut les laisser sortir quelques instants ; ceux-ci se concertent et acceptent finalement, moyennant la remise d'une montre. Dès lors, toute personne qui souhaite sortir est taxée d'une montre. Bientôt, fatigués de tenir cette comptabilité, les Japonais exigent la remise

de la totalité des montres, en échange de quelques minutes à l'extérieur et à tour de rôle. Je suis à ce moment-là à côté d'une amie de mon âge. Elle porte une montre que son père lui a donnée et à laquelle elle tient par-dessus tout. Je lui dis : « cache-la », ce qu'elle s'apprête à faire, lorsque sa mère s'en aperçoit et l'oblige à la donner, par solidarité, mais aussi par crainte d'une fouille à la sortie.

Il fait de plus en plus chaud, mais tout le monde tient le coup. Vers 15 heures, on demande à Madame MARCELLIN de venir, car on a, semble-t-il, retrouvé son mari. Ses deux filles l'accompagnent, l'aînée laissant ses deux jeunes enfants à notre garde. Vers 16 heures, on nous fait sortir et nous apprenons que le Commandant d'armes a été retrouvé dans son bureau, le corps criblé de balles et de coups de baïonnette. Les Japonais, guidés par le capitaine d'aviation qui ne connaissait pas les lieux, l'ont vainement cherché au rez-de-chaussée, alors que son bureau se trouvait à l'étage.

Les Japonais nous conduisent alors vers l'un des deux grands bâtiments de la caserne, celui qui se situe à droite de la porte d'entrée. Au rez-de-chaussée se trouvent quelques bureaux ou locaux de service et la bibliothèque du corps, dont les dimensions correspondent à celles de deux chambres de 20 hommes. La superficie en est réduite, en raison de la disposition à la périphérie des armoires à livres et la présence dans la pièce de sièges et de tables de lecture. Les Japonais nous affectent cette salle pour nous y installer.

Nous montons à l'étage supérieur, où se trouvent les chambres des légionnaires, et une chaîne s'organise pour en descendre les matelas et les couvertures qui nous permettront de passer la nuit.

Au même moment arrive un groupe de 91 femmes et enfants, provenant de la cité des sous-officiers. Les Japonais leur assignent deux chambres de troupe à l'étage pour s'y installer. Nous sommes maintenant 175 femmes et enfants détenus dans cette caserne. Le bâtiment d'en face est en partie réservé aux prisonniers militaires, regroupés à l'étage supérieur. Ils sont peu nombreux, mais on en voit arriver de nouveaux, capturés après de durs combats, malgré leur infériorité en nombre et en équipement.

Nous nous organisons pour passer la nuit et disposons nos matelas les uns contre les autres, en nous regroupant par famille. La grande porte vitrée est fermée et on décide que les garçons les plus grands dormiront sur les matelas disposés à l'entrée, contre la porte. Nous sommes mon frère et moi au nombre de ceux-là.

Vers 23 heures, Madame MARCELLIN et ses filles reviennent. Le Colonel vient de mourir et nous apprenons en même temps qu'à l'Ecole militaire de TONG, le capitaine VAN VEYENBERG et l'adjudant-chef DRIESCH ont été sauvagement exécutés. A quelques exceptions près, les militaires qui n'avaient pas quitté la garnison ont subi le même sort.

Madame MARCELLIN, ses filles et ses petites filles s'installent sur les matelas réservés à leur intention. Blotties l'une contre l'autre, elles sanglotent. Les lumières s'éteignent, tout le monde pleure ; chacune des femmes pense à son mari et revit en pensée les terribles épreuves que nous venons de traverser.

**Michel Prugnat**

**Extrait de "Un enfant en Indochine française", témoignage du 21 avril 1998.**

*Ce récit a été confirmé en tous points, devant la Commission, le 21 mars 2000, par Madame Paulette Lecaillon, qui a également vécu ces événements à Tong le 9 mars 1945. Agée de 21 ans à l'époque, elle était l'épouse d'un élève-officier de l'Ecole militaire et jeune maman attendant un second enfant.*

## **Un mois. Prisonnières des Japonais.**

*Si à Tong, comme on vient de le voir, les familles de militaires, grâce au comportement humain et digne des officiers japonais à leur égard, ont été relativement ménagées, il n'en a pas été de même à Lang Son où les familles se sont trouvées placées au cœur des combats. Prisonnières des Japonais, elles ont été l'objet de nombreux sévices ou brimades.*

*Deux femmes ont eu, en cette circonstance, un comportement héroïque. Il s'agit de :*

*Madame Henriette Amiguet, épouse du Lieutenant-colonel commandant l'artillerie de Lang Son, qui sera décapité par les Japonais en même temps que le général Lemonnier, le colonel Robert, commandant d'armes, et le résident Auphèle,*

*Madame Simone Boissaye, infirmière diplômée, épouse d'un capitaine de la garnison.*

*Le récit de Madame Henriette Amiguet, dont nous proposons un extrait, a été écrit en 1947. Il n'était pas destiné à être publié mais simplement à fixer ses souvenirs. La ponctuation surprenante de ce texte est particulièrement émouvante, et nous demandons à l'éditeur de bien vouloir la respecter intégralement, car elle traduit l'émotion intense ressentie par cette femme admirable, devant sa machine à écrire, en nous livrant ce bouleversant témoignage.*

*Pour la commodité du récit, les noms ou les prénoms sont souvent remplacés par des lettres : **H.** pour Henriette, **S.** pour Simone, **H.A.** pour Henriette Amiguet, **S.B.** pour Simone Boissaye.*

### **Témoignage d'Henriette Amiguet**

La troisième nuit commençait à descendre. Après maintes délibérations, la Mère Supérieure a obtenu des japs que l'on mette sur la porte un papier grâce aux inscriptions duquel les femmes seront sans visite la nuit... Illusion!... Entassées par terre, comme la veille, les unes sur les autres, à 20 heures 30, alors que peut être elles allaient pouvoir s'endormir, la porte est violemment secouée et H., qui avait osé la fermer, est obligée d'aller l'ouvrir (...Ce n'est que la première fois ...)

Elle se trouve nez à nez avec quatre soldats et le Dr. CLERC,

- " Je ne sais ce qu'ils veulent " dit le Docteur, " Je crois comprendre qu'ils veulent vous mettre dans un autre bâtiment, car vous êtes trop serrées ici. "

Pauvre Docteur, il ne se doutait pas que tout à l'heure elles allaient l'être bien davantage...

Alors, empoignant les couvertures prises avant que les japs arrivent, H. organise un petit groupe.. Puisqu'il faut partir, partons.. . Mais ce n'est pas cela.. Toutes les femmes doivent partir et, à coups de crosses, à coups de pieds, on les fait mettre en colonne, par 5 dans la nuit froide. Pas un enfant ne pleure, les femmes attendent l'ordre d'avancer avec un air hébété... Elles étaient condamnées à mort ! ! Toutes le pressaient sans en avoir, toutefois, la certitude absolue,...

Un lieutenant mari de la jeune femme enceinte trouvée dans le poste de police, la nuit de la bagarre, s'avance vers H. il est légèrement blessé :

- " Mme AMIGUET, je vous confie ma femme, mon enfant qui va naître... "
- " Je vous promets, Lieutenant, de m'en occuper comme si elle était ma soeur. "

Il embrassa sa femme pour la dernière fois. Le lendemain, emmené avec les autres blessés légers il fut tué avec eux... Où ?... Comment ?... Nul ne l'a su.. Les charniers ouverts aujourd'hui dévoileront peut-être le secret. Un coup de crosse..et en avant... Seule S.B, est restée à l'hôpital, avec les blessés....

Les camarades les ont regardées partir avec terreur. Le Dr CLERC essaye de protester, mais les japs menacent de leurs armes... Il faut obéir. Trois ou quatre officiers français ont eu l'autorisation de les accompagner.

Où les conduit-on ? Le défilé traverse la citadelle où les arbres abattus par les obus jonchent le sol, la route, éclairée par la lune à son déclin, bordée par les maisons traversées par les balles, est défoncée dans maints endroits... Un paysage digne de Dante. ...

La marche nocturne continue. Est-ce à la Gendarmerie jap qu'on les mène?.. Non. Après un court arrêt, elles repartent et font halte à la Résidence. Le Dr CLERC avait raison... Elles ne seront pas si mal à la Résidence. Mais ce n'est qu'une illusion, qui ne dure pas longtemps... Ce n'était qu'une halte, avant de poursuivre le trajet qui paraît interminable... Les gardes s'éclairent avec des lampes-torches et " s'amusent " à les braquer, de temps à autre, dans les yeux de celles qui sont près d'eux... Les pauvres femmes, harassées, marchent toujours.

Peut-être vont-elles à KYLUA, dans les grottes ? Pour un peu, H, se réjouirait. Il n'est pas impossible que l'on mette les femmes avec les chefs,

C'est la paix. Ils sont prisonniers, mais cela ne durera pas... et un jour la vie reprendra... Ah ! quelle joie ce jour-là! Mais, pour le moment, n'y pensons pas trop. D'ailleurs, on s'arrête ... devant la prison annamite... et, avec des mouvements qui sont loin d'être doux, les femmes et les enfants sont poussés dans une cour, puis dans une deuxième... Groupés par douze, on les fait asseoir par terre, Ce n'est pas du tout rassurant ! ... Avec quelques coups de crosses, le premier groupe s'en va... puis le deuxième. Il y en a ainsi 5.

Les sentinelles, baïonnettes en avant les font traverser des couloirs. Dans le fond de l'un d'eux, elles ouvrent une porte... y font entrer le 1er groupe... La même chose se renouvelle pour les suivants... Mais qu'y-a-t-il donc derrière ces portes ?.. Cette fois, on entend des pleurs, des cris, des hurlements... " Non, non, pas cela! ",... Et sous le rire sauvage des singes qui les poussent, le 4ème groupe, dont fait partie H., passe lui aussi la porte...

Horreur ! C'est une cellule de condamné, avec tous les instruments de torture... Une cellule qui mesure 2m,50 sur 1m,60, ne contenant rien d'autre qu'un bat-flanc qui, à lui seul, mesure 2m,70 sur 0m,75... au bout duquel il y a tout l'appareil de torture... Tout cela est aperçu dans le court laps de temps pendant lequel elles pénètrent à l'intérieur... Et quand la dernière est entrée, derrière elle on ferme la porte... Il est bien inutile de songer à la fuite... Pour toute aération il y a une lucarne à 2 m, du sol, toute barreaudée de fer, et de l'autre côté de la porte, en travers, une grosse barre de fer, le tout fermé avec de gros cadenas...

Comme elles sont grosses les clefs des geôliers et quel bruit elles font en fermant les cadenas !..

" Cette fois, pense Henriette c'est sûrement la dernière heure qui nous reste à vivre. "

Une fois de plus, il faut s'entasser : les enfants sur le bat-flanc, les femmes par terre.. sur le ciment.. Quelle bonne idée elle a eu de prendre une bougie... Quand les sentinelles sont parties, elle l'allume et la cache sous le bat-flanc.. Examinons les lieux. Impossible de se mettre dans le sens de la longueur, les fers du bat-flanc vous rentrent dans les côtes ; en largeur cela va, mais quand on mesure 1m,70 comme H, c'est assez désagréable. Tant pis, si on essayait de dormir. Dans les autres cellules, le calme a l'air de s'être rétabli... Et malgré elles leurs yeux se ferment... Pas pour longtemps... Un bruit de porte, de pas, de clefs ... Cette fois... Non, ce n'est pas encore pour cette fois, ce n'est que le judas qui s'ouvre. Une torche est braquée sur ce tas de corps sans espoir et, avec un ricanement, on referme le judas. H. déclare à sa voisine qu'elle les gratifierait bien des plus jolis noms d'oiseaux qu'elle connaît, mais il vaut mieux dormir. Inutile! Ce ne sera pas pour cette nuit : les visites sont trop nombreuses, et la mort dans l'âme elles verront se lever un nouveau jour...

- " Maman, j'ai faim. Boy a peut-être préparé le café au lait à la maison ? . Pourquoi tu nous fais rester là ? . . On est mieux chez nous. "

Pauvre petit, comment lui expliquer qu'il n'y a plus de chez " eux ", et de toutes les cellules partent des cris d'enfants. Puis les conversations s'organisent; même dans les cas les plus graves les femmes restent bavardes.

- " Ma mère, si nous chantions ? . . Pendant ce temps, nous ne penserions pas à notre petit déjeuner manqué. "

Dans le fond, ce n'est pas tant pour ne pas penser au petit déjeuner que pour créer un lien entre les cellules... Et les voilà qui chantent un cantique, qui restera à tout jamais gravé dans leur mémoire.., à toutes, car toutes chantent. Attention! si c'était défendu ? . . Ma foi cela n'a pas l'air, alors continuons, prions aussi.

Le moral a l'air de flancher... Secouons-nous... Et, à travers les murs de leurs cellules, Mère Supérieure et H. échangent des plaisanteries. Elles ne peuvent pas dire que leur cœur y soit vraiment mais, pendant ce temps, les autres écoutent et sourient...

- " Alors, ma Mère, comment trouvez-vous votre appartement ? "
- " Eh bien, chère Madame, il y a mieux, mais c'est plus cher, "
- " Chez nous, cela manque un peu de confort; nous aimerions bien avoir des

W-C. "

- " Nous sommes plus favorisées que vous, nous avons une touque pour en tenir lieu... "
- " Vous en avez de la chance.. "

C'est sur ce mode que la plaisanterie continue pendant encore quelques temps...

Midi ... Hum l . . Peut être va-t-on nous apporter du poulet rôti ?

Non. Cela ne sera pas pour aujourd'hui. La gorge se sèche, les enfants pleurent on étouffe de plus en plus, l'air devient irrespirable. En cherchant bien dans la cellule H, a découvert un bambou, sur le rebord de la lucarne...

Quelle aubaine ! ... un bambou pour W.C ... Il a 25cm de haut et 8cm de diamètre... Le renseignement est donné de cellule en cellule, pour celles qui n'ont pas la chance d'avoir une touque.

Maintenant qu'on y voit clair, on peut examiner les murs... Pouah! Ils sont recouverts de tout ce que l'on peut imaginer...Passons! ...

18 heures. Une visite de plus... Une fois encore, on va les compter.

D'abord, tout se passe bien. Dans une cellule, toutefois, cela a failli tourner au tragique : on ne trouve que 11 occupants au lieu de 12... Catastrophe !!!

Comment l'une d'elles a-t-elle pu s'échapper ?...

Soudain les visages se détendent ; il s'agit d'un chien que l'une des détenues avait emmené avec elle.. Il compte parmi les douze... C'est assez dire sur quel rang les vainqueurs placent les vaincus...

Les comptes terminés, on les fait sortir... Les affamées font signe qu'elles voudraient bien manger ou boire, boire surtout... On leur répond par des rires et hop!, au trot, retournez dans vos appartements... La nuit se passe.. Cela devait être la dernière, comme ce fut celle des " hommes "...

Pourquoi ne l'a-t-elle pas été ?.. Il est tellement plus facile de mourir que de vivre...

Tant bien que mal, les prisonnières reprennent leur position de la nuit précédente ; elles essayent encore de dormir, mais il n'y a rien à faire... la tête est vide, le ventre est creux, la gorge si sèche... Les forces diminuent et les enfants ne pleurent même plus...

Depuis vendredi on n'a pas mangé ... et c'est aujourd'hui Mardi...

Ils n'auront donc pas pitié ?... A chacune de leurs visites les pauvres demandent à boire, à manger. Manger elles s'en passeraient encore, mais boire, boire !!!

Soudain un bruit de moteurs... Ce sont les avions... Ils bombardent...

Quelle chose affreuse d'être sous les bombes, enfermées dans une prison, surtout quand le but visé est à trente mètres de cette prison ...

Les cris, les hurlements, les crises de nerfs...et H, va rire... rire d'un rire stupide de folle ... pendant quelques secondes elle sent la folie la gagner.

C'est abominable... Il faut réagir... et dans un sursaut de volonté elle se tait, entourant de ses bras les enfants de la cellule venus chercher un refuge près d'elle, avec leur mère, et la jeune femme enceinte que le lieutenant lui avait confiée... Et maintenant elle réagira jusqu'au bout et s'apercevra que de donner du courage aux autres c'est le meilleur moyen d'en avoir soi-même...

L'alerte est passée, les avions sont partis, et on repense à la soif...

Boire, boire... On se sent sale aussi, on ne sait plus si la tête est vide ou lourde... Que c'est donc dur de mourir de soif... et que les visites de la nuit sont donc énervantes. Chaque fois que le judas ou la porte s'ouvre, on se demande si ce sera la dernière.

Enfin, la porte s'est ouverte et un jap a tendu un bidon d'eau... Le s... Il tenait le bidon par toute la courroie et H, l'a saisi à pleines mains... L'eau était bouillante... Mais le sauvage n'aura pas eu la satisfaction de l'entendre crier, elle n'a pas bronché... et dès qu'il a fermé la porte pour passer dans la cellule voisine elle crie :

- " Attention! l'eau est bouillante... Prenez un mouchoir pour saisir le bidon . "

C'est un véritable supplice de Tantale... Avoir de l'eau et ne pouvoir la boire parce qu'elle est trop chaude... Et puis c'est bien petit un bidon et les enfants ont tellement soif que, pour cette fois, on se contentera des quelques gouttes qui resteront... Elle avait bien goût d'essence cette eau mais, peu importe, celles qui en auront bue la trouveront bien bonne...

Le régime s'améliore...Voici du riz... des boules de riz, pas bien grosses et bien sèches... mais elles sont bonnes quand même et malgré qu'elles nous aient été jetées comme à des bêtes et qu'on les mange avec les mains... Pour certaines l'espoir renaît... Encore une nuit en cellule, la dernière heureusement car l'asphyxie nous aurait vaincues. Dans la journée, de nombreuses visites d'officiers supérieurs japs qui viennent jouir des humiliations et des souffrances de ces pauvres malheureuses.

A chaque fois que la lourde porte des cellules s'ouvre, une odeur nauséabonde leur parvient et ces messieurs reculent avec une grimace significative et se bouchent le nez... Un Lieutenant, plus humain, fait une visite. Il parle anglais :

- " What do you want ? "

- " De l'air ? "

Pourquoi n'avoir pas répondu " la liberté " ... C'est que le besoin d'air était devenu très pressant..., l'asphyxie commençait son oeuvre,

Vers 15 heures, les portes des cellules s'ouvrirent et se fermèrent derrière elles pour la dernière fois.

Ce fut pour voir s'ouvrir celle de la salle des " condamnés à mort. "... La chambre nue mesure environ 20 mètres sur 10 ; seuls les bat-flanc en ciment courent le long des murs et serviront de lits pendant les deux jours que passeront là nos prisonnières... Pour les y mettre, on avait fait sortir les bandits...

Dans un coin, un trou... Ce sont les W,C.... Pour un peu elles se trouveraient confortablement installées. Mais voici encore les avions, et les cris et les hurlements de recommencer, et les bombes de pleuvoir. ,, Le souffle de l'une d'elles ouvre la porte... Vite quelques femmes se précipitent pour aller à la tranchée, à trois mètres en face. Ah! mais non! Il y a une sentinelle à la porte et, la baïonnette en avant, elle fait réintégrer les délinquantes en vitesse... Les avions ronflent toujours au-dessus des têtes et les cris augmentent... Cette fois, il faut prendre un ton de commandement ; H, élève la voix :

- " Allez-vous vous taire?... Est-ce que parce que vous crierez plus fort que les avions s'éloigneront ?... On nous défend de bouger:'. Bing!... le plafond dégringole... - " Donc, fichez-nous la paix, que chacune prenne sur elle en se disant qu'il n'y en a pas plus pour elle que pour les autres " ... Bang.... " Aplatissez-vous contre le bat-flanc... "

Et le mitraillage de continuer et les avions de ronfler... Mais la petite harangue a fait son effet, le troupeau est plus calme,...

Le troupeau ? ... Oui. C'est un vrai troupeau, de femmes échevelées, vieilles, hébétées, se demandant si elles rêvent ou si elles vivent... se ruant sur les boules de riz qu'on leur apporte deux fois par jour, avec de l'eau à discrétion... On leur donne même du sel dans le creux de la main... C'est délicieux, un vrai régal pour celles qui ont failli mourir de faim.

Cette vie va durer encore deux jours, pendant lesquels le chef de la Sûreté PACCARD, en cellule à côté, se fera connaître en sifflant doucement la " Marche Lorraine "... Il parlera à sa femme, à ses trois petits enfants, et le lendemain soir " on " viendra le chercher en voiture... et devant les grottes de Kylua il sera. fusillé,.. On retrouvera son corps un an après!,,,

VENDREDI - Enfin! la prison va être abandonnée, Après avoir été mises en rangs, les femmes reçoivent des boules et en route...,

Que c'est bon de voir le ciel!.. de marcher en plein air!.. On ne peut pourtant dire que les forces soient grandes ; pour un peu,elles s'assoiraient sur le bord de la route et attendraient ... Où les mène-t-on encore ?

Seront-elles plus mal qu'en cellule ?... C'est peu probable, mais, comme avec ces êtres on ne sait jamais rien, il faut attendre et suivre ...

Cette fois, le trajet n'est pas long. On les conduit jusqu'à l'"Hôtel des Trois Maréchaux " transformé depuis un an en Mess des Officiers. Que de drames on dû s'y dérouler dans la nuit du 9 Mars... si on en juge par les traces de sang. Tous les matelas ont été éventrés et leur contenu jeté dans le puits, avec plusieurs cadavres, assurent les japs. Elles pénètrent dans la cour ou tant de fois les maris rentrèrent bavardant avec les camarades. Un officier jap et un interprète sont là. L'officier est assis à califourchon sur une chaise au milieu

de la cour, et fait défiler toutes les femmes devant lui... Les premières partent dans les chambres ; les dernières - dont Mme. PACCARD et S. - sont devant lui... Il les examine, regarde d'une façon autre Mme. PACCARD dont les cheveux platinés l'étonnent.

- " Comme j'ai envie de lui tirer la langue " fait H. -  
" Surtout, ne le faites pas, ne nous faites pas un tour pareil. "

Non, elle ne le fera pas, mais c'est bien pour les autres. Après cet examen (sans doute étaient-elles trop laides et trop sales pour lui plaire), il les laisse aller dans une chambre. Peut-on appeler " chambres " des pièces entièrement nues, dont les panneaux des portes ont été enlevés ?...

On les met à seize par chambre, sauf dans la dernière où arrivent Mme. PACCARD et H. et où elles ne seront que 5 femmes et 4 enfants... Là, la porte n'est pas cassée et, à l'aide d'un crayon, on aura l'illusion de pouvoir la fermer.  
En passant, H. aperçoit une baignoire pleine d'eau... C'est trop tentant! Bien que cette eau contienne tout ce qu'on peut imaginer, elle la boit : Que c'est bon... Puis elle rejoint les autres...

10 minutes après, S. BOISSAYE arrive de l'hôpital, amenée par deux officiers japs. Que de péripéties elle a vécues durant ces cinq jours. Que de choses on a à lui demander et elle, de son côté, n'en a pas moins à nous raconter. Puis, quelques minutes plus tard, c'est tout un groupe qui rejoint : Ce sont ceux de KYLUA (femmes et civils). Eux au moins, ont eu à manger autant qu'ils ont voulu et ils apportent des provisions. L'un, même, a des grains de café qui s'échappent d'un sac en papier. H. se précipite sur eux, pour les manger tels qu'ils sont. La vue de tout cela lui a rappelé sa faim.

Mais voici que s'approche d'elle M. DILHAN, tout heureux de lui dire :

- " J'ai vu votre mari, dimanche, "  
- " Mon Dieu, est-ce possible ? "

Dimanche, il était vivant ! Donc prisonnier! Vivant ! Quelle action de grâce s'élève vers le ciel.

Et voici une femme qui s'avance également, la femme du gendarme :

- " Mme. AMIGUET, j'ai vu votre mari Dimanche. J'étais avec mon mari et nous avons été emmenés dans les grottes de Kylua, où nous avons retrouvé votre mari, le Colonel ROBERT, son adjoint et l'I. de la G. I. Votre mari m'a priée de vous dire qu'il allait bien, que tout allait bien, et de vous embrasser pour lui . "

N'était-ce pas ce qu'elle avait demandé qu'on lui dise, elle aussi, si on le voyait...

- " Comment était-il ? "  
- " Triste, bien sûr, et il se demandait surtout ce que vous étiez devenue. IL ne disait rien. Un officier japonais lui a donné des pilules vitaminées ainsi qu'à nous et a demandé ce qu'il voulait. "  
- " Que sont-ils devenus ? "  
- " On les a emmenés je ne sais où et je ne les ai pas revus. "

CECI SE PASSAIT LE 11 MARS AU SOIR... ILS FURENT DECAPITES  
LE 13 AU MATIN.



**Le lieutenant-colonel et Madame Amiguet**

A SIMONE, à la Mère, H. va annoncer la bonne nouvelle. Mais ce n'est pas tout, il faut savoir ce que sont devenus les autres prisonniers.

H. se met à la fenêtre de la chambre. Les annamites circulent en ville ; voici toute une bande de " filles "... Elles lèvent les yeux et aperçoivent H. Le dialogue s'engage :

" Madame y'en a là maintenant ? "

-" Oui "

-" Ca va, Madame ? "

-" Oui, très bien. Et en ville comment ça va ? "

Que de questions se pressent sur les lèvres de H. Mais il faut savoir être patiente avec les annamites et ne pas leur demander à brûle pourpoint ce qui vous tient tant à cœur...

- " Oh ! Pas très bien, lui (les japs) y'en a tout pris. "

- " Sais-tu où sont les hommes ? "

- " Lui faire tous morts ! "

- " Mais non voyons, tous ceux faits prisonniers ? "

- " Lui morts ! "

- " Mais non, voyons' Général lui pas mort ? "

- " Si, ! lui couper la tête, même chose Mr Résident. "

- " Colonel, tu sais : grand Colonel ? "

- " Oh ! oui, moi bien connaître Colonel ROBERT, lui faire mort aussi. "

- " L'autre Colonel, Colonel infanterie ? "

- " Colonel JAUNY ? "

- " Lui faire mort pendant la guerre. "

C'était pour vérifier ses dires qu'H. lui avait demandé des nouvelles du Col JAUNY et la réponse de l'Annamite était exacte. : le Colonel JAUNY avait été tué pendant la bataille.

- " Et le Colonel Artillerie ? "

- " Oui. "

- " Lui faire mort aussi. " H. essaie de ne pas bouger...mais elle tremble... "

- " Tout le monde faire mort ? "

- " Oui, Japonais tuer tout, couper la tête, couper les mains, tuer tous les hommes... "

- " Ah! bien, ça va, merci. " Il ne faut pas perdre la face devant celles qui ne demanderaient qu'à se réjouir de nos malheurs.

Cette fois, H. n'en peut plus, elle rentre pâle.

- "SIMONE!"

- "Que vous arrive-t-il ?"

- "Elles m'ont dit qu'"ils" les avaient tous tués!"

- "Mais, voyons, ils étaient vivants dimanche."

- "Oui, mais nous sommes vendredi."

- "Vous rêvez, ma pauvre amie !"

Mais le doute était entré dans l'âme d'H, et elle n'eut plus d'espoir, mais personne d'autre ne saura ce qu'elle vient d'entendre.

**Henriette Amiguet**

**Extrait de "Un mois prisonnières des Japonais" par Madame Henriette Amiguet.**

*Le lecteur comprendra que cet extrait ne donne qu'un très faible aperçu de ce que durent subir ces femmes et ces enfants. Ils furent finalement évacués sur Hanoï un mois plus tard. Les maris, dans leur quasi-totalité, avaient été tués au combat ou exécutés. Les religieuses demeurèrent à Lang Son quelque temps encore. Madame Amiguet qui pensait ne jamais la revoir, rencontra la Mère supérieure un mois plus tard à Hanoï et 17 mois après... à Lyon.*

*Le comportement héroïque de Madame Amiguet lui a valu l'attribution de la croix de guerre 1939-1945 avec étoile de vermeil, pour le motif suivant :*

"Femme admirable de dévouement et d'abnégation. Réfugiée dès le début de l'action le 9 mars 1945 à la Citadelle de Langson, a prodigué dans des conditions dangereuses ses soins aux blessés. A su, par ses brillantes qualités, s'imposer durant les heures très dures de la captivité aux autres internés. S'est prodiguée jusqu'à la limite de ses forces pour assurer leur ravitaillement et leur entretien."

## **Le camp d'extermination de Hoa-Binh**

*Georges MOREL est né à HAIPHONG, au Tonkin, en 1923 et y est demeuré jusqu'à son appel sous les drapeaux, le 15 septembre 1943. A la fin de la durée légale de son service militaire, il est maintenu en activité, "en raison des circonstances " et affecté à NAM DIHN, au 4ème RTT (Régiment de tirailleurs tonkinois) ; c'est là qu'il se trouve le 9 mars 1945, au moment où éclate le coup de force japonais. Le bataillon auquel il appartient quitte la garnison pour rejoindre SAM NEUA. Après 30 jours de progression dans la jungle, cette unité isolée, décimée par la maladie, la fatigue, sans liaison avec l'échelon supérieur et sans soutien logistique se rend le 10 avril aux Japonais qui occupent SAM NEUA. Il est alors ramené à la citadelle de HANOI, où sont internés les prisonniers militaires du Tonkin.*

*Sollicité par la Commission d'Histoire de la Guerre de l'Université de LYON 3 pour témoigner sur sa captivité en Indochine, du 10 avril au 17 septembre 1945, il a bien voulu évoquer cette période particulièrement douloureuse de sa vie en répondant aux questions qui vont suivre.*

### **Témoignage de Georges Morel,**

*Quel est le régime à la citadelle de Hanoi ?*

Nous sommes détenus dans la citadelle de HANOI qui est en fait une caserne. Nous sommes des prisonniers militaires, avec tout ce que cela comporte comme contraintes, mais n'effectuons que des travaux d'entretien courant.

*Un événement important va intervenir au bout de quelques semaines. Lequel ?*

Un matin, vers la fin du mois de juin, notre responsable de groupe de prisonniers revient, porteur d'une liste de noms. Ceux qui y figurent apprennent qu'ils sont désignés pour rejoindre un camp et y effectuer des travaux.

*Quel est l'effectif des prisonniers désignés ?*

Environ 400 personnes.

*Quel est le processus de désignation ?* Je l'ignore.

*Vous figurez sur cette liste ?*

Non ! Mais je me porte volontaire pour remplacer un caporal-chef père de trois enfants et gravement malade qui mourra quelque temps plus tard.

*Que se passe-t-il ensuite ?*

Le 30 juin 1945 à midi, nous partons à pied et atteignons vers 23 heures le Camp de HOA BINH, situé à une cinquantaine de Km au sud-ouest de HANOI. Nous passons la première nuit dehors et sans abri et nous nous installons dans le camp le lendemain.

*Comment êtes-vous logé ?*

En fait, il y a à HOA BINH plusieurs camps. Celui où nous sommes est clôturé et gardé par des sentinelles installées dans des miradors. Nous logeons dans de grands abris dont les toits en bambou recouverts de feuilles de latanier descendent jusqu'à environ 1,50 m du sol. Nous couchons les uns à côté des autres sur de longs bat-flanc en bambou tressé disposés à 50 cm au-dessus du sol. Il n'y a pas de murs et les sentinelles peuvent de ce fait nous surveiller en permanence.

*Comment êtes-vous nourris ?*

Le matin avant le travail, une soupe à base de riz et d'ignames, à midi 30 à 40 grammes de bouillon de riz et d'ignames et le soir la même chose. De temps en temps un peu de thé.

*Quelles sont les conditions d'hygiène ?*

Inexistantes. Pas d'eau, il faut la prélever dans un arroyo voisin, et des feuillés très rudimentaires.

*Les japonais cherchent-ils à vous endoctriner ?*

Si l'on veut, mais cela se résume à : "Vous pas penser, vous ici pour travail."

*Quel est l'emploi du temps d'une journée ?*

Lever à 6 heures, soupe à base de riz et d'ignames.

A 6 heures 30, départ pour le chantier. Au passage, nous prélevons de l'eau dans l'arroyo.

Arrivée au chantier une demi-heure après et début des travaux

*En quoi consiste votre travail ?*

A débroussailler le terrain, niveler le sol, avec des outils à main très rudimentaires et en mauvais état et à construire un pont pour permettre la progression des camions. Nous devons pour cela porter des charges très lourdes, en particulier des madriers, dans les marécages, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Nous sommes en plein été et la chaleur humide est presque impossible à supporter.

*Quelle est la durée du travail ?*

11 à 12 heures par jour, avec une demi-heure de pause à midi, pour déjeuner, ce qui est un bien grand mot, puisque cela consiste en un bouillon de riz avec 30 à 40 grammes d'ignames.

*Pouvez-vous nous citer une anecdote vécue personnellement ?*

Notre gardien, chef de chantier nous reproche notre rendement insuffisant. Je lui tends une pelle dont il s'empare et l'utilise comme un forcené. A un moment, il se retourne pour souffler et, constatant que le groupe se f... manifestement de lui, me flanque une raclée mémorable.

*Pouvez-vous nous dire quelques mots :*

*Des brimades et autres persécutions physiques ?*

Des rappels à l'ordre fréquents et des coups de matraque.

*De la délation ?*

Je n'ai pas assisté à de la délation et n'en ai pas subi les effets.

*De l'attitude de la population indochinoise voisine ?*

On peut la considérer comme neutre.

*Des prisonniers civils ?* Il n'y en a pas.

*Des tentatives d'évasion et de leurs conséquences ?*

Elles sont punies de mort.

Deux eurasien se sont évadés. Les Japonais nous disent qu'ils ont été repris et fusillés, mais nous ne les croyons pas. Un jour, un autre eurasien, GONTRAN, quitte le groupe pour aller chercher du ravitaillement. A son retour, il est pris par les Japonais qui l'attachent toute la journée à un arbre, les mains derrière le dos et une corde autour du cou. S'il vient à se relâcher, il est étranglé par ses liens. En fin de journée, il est décapité devant tous les prisonniers rassemblés. Ceux-ci commencent à manifester leur indignation mais, les fusils-mitrailleurs des miradors brusquement braqués sur eux, les contraignent au silence.

*Pouvez-vous nous parler des maladies et de la façon dont vous êtes soigné ?*

Les maladies sont surtout les maladies dites "coloniales", beri beri, paludisme et ses complications, dysenterie et tout ce que cela implique, typhus, plaies infectées, gangrène, aggravées par la forte chaleur, les sangsues, la pollution de l'eau, l'absence totale d'hygiène et le manque de médicaments. Un médecin de la marine, dénué de tous moyens, dirige ce qui n'a d'infirmier que le nom. Son assistant, baptisé infirmier, m'administre un jour une dose de teinture de belladone si forte que j'en perds pendant 24 heures la vue et la raison.

Les morts et les malades sont de plus en plus nombreux et les Japonais refusent toute hospitalisation, de peur que l'on sache ce qui se passe à l'intérieur des camps de HOA BINH.

*Quelles sont les circonstances de votre libération ?*

Le 10 août, une rumeur provenant de la ville indochinoise circule, une grosse bombe a éclaté. Peu de temps après les Japonais nous réunissent et nous déclarent : "Français et Japonais très fatigués, arrêter travail". Le 25 août, nous partons en camion pour HANOI et arrivons à la CITADELLE à 23 heures.

*Combien de temps a duré votre séjour à Hoa-Binh ?* 56 jours.

*Quel âge aviez-vous ?* 22 ans.

*Quel était votre état de santé lors de votre retour à Hanoi ?*

Considérablement amaigri, gravement atteint par la dysenterie et le paludisme, à bout de forces, certain de mourir sous peu, pour ne pas dire crever.

*Quel était votre poids normal et votre poids au retour du camp ?*

Initialement, je pesais 74 Kilos, mais j'avais déjà perdu du poids au cours de la progression épuisante dans la jungle et à la Citadelle. Au retour de HOA-BINH, mon poids était de 40 Kilos environ.

*A quelle date avez-vous été officiellement libéré ?* Le 17 septembre 1945.

*Et démobilisé ?*

Je suis resté en activité et j'ai été détaché au port de HAIPHONG jusqu'au 5 août 1946.

*Quel est votre statut actuel, au titre de votre captivité ?*

J'ai le statut de déporté politique.

*A quelle date vous a-t-il été reconnu ?* En 1993.

*C'est-à-dire 48 ans après votre retour du camp ?* Exactement.

**Georges Morel**

**Interrogé par le général Michel Prugnat, au cours de la séance du 21 mars 2000, selon un questionnaire établi par M. Eric Requet.**

## **L'installation du Viet-Minh à Saïgon**

**Témoignage d'Yvon Foltzer âgé de 14 ans.**

Au cours de la deuxième quinzaine d'août, des signes de nervosité apparaissent chez les japonais et, ce qui est plus inquiétant, le 17 août des combats de rue opposent des éléments caodaïstes (sorte de secte très particulière) aux éléments Viet Minh. Ces hordes de pillards profitent des circonstances pour procéder à diverses exactions. Le 18 août des forteresses volantes procèdent au survol de SAIGON et lâchent des milliers de tracts annonçant la reddition du Japon. Très vite on apprend l'arrivée de la commission d'armistice destinée à contrôler le désarmement de l'armée japonaise ainsi que les décisions prises à Postdam, c'est-à-dire la coupure l'Indochine en deux zones de reddition, l'une sous le contrôle chinois au nord du 16ème parallèle, l'autre au sud sous contrôle britannique. Mais, en l'absence des alliés, la parole est encore à cette heure aux Japonais. Or, chez eux, de nombreux éléments sont hostiles à la décision impériale et notamment des Japonais dits locaux qui ont cru à la victoire de la grande Asie et qui vont se rapprocher des mouvements indépendantistes en devenant "hors la loi".

Pour les Français d'Indochine, les interrogations sont nombreuses : pourquoi l'autorité française n'est pas immédiatement rétablie pour éviter ce vide juridique qui est dramatique ? Pourquoi les troupes alliées chargées du désarmement des japonais sont-elles absentes ? Qui est responsable du maintien de l'ordre ? Où sont les forces françaises et en leur absence pourquoi ne libère-t-on pas les anciens prisonniers et en particulier les éléments à SAIGON du 11ème RIC. La situation incongrue au Nord de l'Indochine où aucune autorité stable n'est encore en place en raison des rivalités entre chefs de guerre chinois permet au Viet-minh de se présenter comme un puissant mouvement de résistance soutenu par la Chine, l'URSS et même les U.S.A. et de proclamer le 25 août le succès de la révolution en formant le 28 un gouvernement provisoire.

Ainsi, quelques jours à peine après la capitulation japonaise, le Viet-minh prétend dominer tout le territoire vietnamien, il va, surtout s'emparer d'une partie de l'armement japonais et profiter d'une aide non négligeable chinoise. Il va, également peu à peu neutraliser les autres factions de nationalistes. Le Japon, vaincu sait qu'il va devoir céder sa place mais à ceux qui continueront sa tâche de libération de l'Asie de la colonisation puisque des circonstances favorables existent et il va, comme en Indonésie contre les Pays Bas, faciliter la tâche des révolutionnaires.

Installée à SAIGON, la commission d'armistice examine la situation politique locale qui lui semble très embrouillée, si au Nord l'hostilité vis à vis de la France est manifeste et favorise l'entreprise Viet minh, au sud l'entraide franco-britannique va jouer. Les Anglais se rendent compte de la, situation paradoxale des Français qui ont géré avec succès ce territoire depuis

1940, qui connaissent parfaitement les mentalités et les coutumes locales et auxquels il aurait été facile de renouer très vite avec les élites locaux et de retrouver le prestige utile dans cette période de transition.

Le 2 septembre 1945, Ho Chi Minh créateur du parti communiste indochinois proclame officiellement l'avènement de la République démocratique et l'indépendance du VIET NAM. Toutefois il n'est pas en mesure d'assurer le maintien de l'ordre en face des manifestations qui se multiplient partout. SAIGON ne sera pas épargnée. Les quartiers résidentiels vont être particulièrement visés. Dans ce contexte d'insécurité permanente les européens ont pris l'habitude de circuler de maisons en maison par percement des murs mitoyens des propriétés, passages d'ailleurs camouflés le mieux possible, pour faciliter l'entraide entre voisins ou des fuites précipitées en cas de menaces. Toute la journée du 2 septembre des manifestations violentes avec pillage se succèdent. Suivent des exactions, des humiliations et parfois des crimes ; c'est dans ce contexte, que prétextant des accusations absurdes (de soi-disant coups de feu partis de la maison des missions place de la cathédrale ...) les insurgés veulent y pénétrer. Désirant protéger un groupe de civils qui s'y sont réfugiés le révérend père, ancien aumônier des prisons depuis de nombreuses années, bien connu de toute la population est assailli, traîné sur le parvis, poignardé et achevé à coups de piques de bambous. Son corps sera promené par les émeutiers toute la nuit. Bien vite il y aura d'autres victimes françaises et aussi indigènes parce qu'elles ont apporté leur aide à d'éventuelles victimes.

Moi-même je viens d'avoir quatorze ans. J'habite rue Lareignere au coin de la rue Thévenet, non loin des domiciles privés des consuls de Suisse et du Japon. Dans cette villa qui ne compte que trois chambres et une grande salle de séjour s'entassent 14 personnes, 4 adultes (un couple, deux femmes veuves de guerre un des époux a été victime des bombardements alliés, l'autre époux victime du coup de force des japonais) et 10 enfants. Depuis l'annonce officielle de la victoire, les enfants dont je fais partie ont essayé de confectionner les drapeaux des vainqueurs et de réapprendre les hymnes nationaux de ces mêmes pays. Le seul homme de la maison, devant l'effervescence qui se manifeste dans les rues voisines, passe chez les voisins pour les rencontrer mais à son retour par la porte dérobée il est aperçu par un groupe de vietnamiens qui passe dans la rue, trouve son attitude insolite et se précipite sur la grille de la villa qui est fermée par une chaîne et un gros cadenas en vociférant et en exigeant l'ouverture pour entrer. A l'intérieur de la villa, effroi, recherche d'une cache pour dissimuler les drapeaux en confection : (en fait, ils vont être glissés à l'intérieur d'un piano) Les adultes se concertent et ma mère, qui est en grand deuil toute vêtue de noir sort de la villa, accompagnée du couple d'amis et s'avance à la rencontre des émeutiers ; surprise ils sont commandés par un jeune homme de 16 ans que tous les trois connaissent bien. C'est un ancien "becon", petit aide cocher de ce couple d'amis lorsqu'il résidait dans leur ancien domicile qu'ils ont quitté sur ordre des japonais pour être hébergés chez nous, dont la maison se trouvait heureusement à l'intérieur du périmètre imposé. L'homme nous reconnaît, il a joué souvent avec nous et les enfants de nos amis et nous avons le souvenir de fameuses parties de course et cavalcade. Il est suffoqué de se trouver ainsi en face de nous et réalise le tragique de la situation. Il essaye de calmer ses compagnons en proclamant qu'il nous connaît très bien, que nous ne sommes pas dangereux et ma mère propose qu'il se rende compte par lui-même qu'il n'y a dans la villa que des femmes et des enfants. Ce qui est fait. Malgré notre bonne volonté, il a bien du mal à convaincre son groupe de renoncer à nous terroriser mais il y arrive et le groupe s'éloigne. Nous n'aurons plus jamais l'occasion de le revoir ni de le remercier mais le souvenir de nos jeux d'enfants en commun et le respect que bon nombre de coloniaux ont envers leurs employés ou collaborateurs dans la vie quotidienne explique le poids de l'amitié qui existait et qui avait permis pendant toutes ces dernières années de conserver la

sérénité dans le territoire indochinois en ville comme en brousse. D'ailleurs l'été 1942 j'ai eu la chance de faire un excellent voyage tout le long de la, cote d'Annam entre SAIGON et Hanoi et retour en voiture, par PHAN THIET, PHANGRANG, NHATRANG, QUINONH TOURANE, HUE, VINH, et la découverte de plages de sable fin et de paysages attachants. Alors que la présence japonaise sévissait déjà, il était possible de voyager en toute sécurité , ce qui ne l'a plus été en 1945 et pendant de longues années .

En ce 2 septembre 1945, nous avons été épargnés par la providence mais tout le monde n'a pas eu notre chance. Dans la ville on assista au pillage systématique de plusieurs habitations accompagnés de brutalités et de mauvais traitements commis par une foule en délire et irresponsable que ses chefs ont été souvent incapables de canaliser en raison de discours de propagande trop haineux. La police locale depuis la déclaration d'indépendance était composée d'éléments très suspects et manquait de réaction devant les condamnés de droit commun libérés par les nippons et présents dans les quartiers de KHANI-HOI, de CHOLON et de DAKAO, faubourgs de SAIGON contrôlés par eux.

Les japonais, inquiets des réactions de la commission d'armistice arrivent avec peine à ramener le calme et la commission elle-même importunée dans l'hôtel Continental et mise au courant des émeutes s'adresse aux autorités britanniques pour hâter l'arrivée de leurs troupes.

**Yvon Foltzer**

### **Extrait de "Le mois de septembre 1945 à Saïgon", témoignage du 19 juin 2002**

*Mais le Viet-minh n'en restera pas là, comme on va le voir dans le témoignage qui suit, avec le massacre de la Cité Héraud, à Saïgon, d'une sauvagerie qui dépasse l'imagination et que certains comparent, au niveau de l'horreur, à la tuerie de Philippeville, en Algérie,*

### **La reconquête de Saïgon**

*Le CLI/5<sup>ème</sup> RIC (Corps léger d'intervention/5<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie coloniale) est un corps d'élite créé en 1943 pour combattre les Japonais. Après avoir été entraîné en Algérie et en Extrême Orient, il est engagé en Indochine, au Tonkin, à partir de la fin 1944, sous forme de quelques commandos, puis à partir de septembre- octobre 1945, en corps constitué.*

*C'est en août 1945, la seule unité française dont dispose le Général Leclerc pour intervenir en Indochine.*

*Voici un extrait du témoignage de Pierre Guinet, qui a appartenu à cette unité, où il évoque le massacre de la cité Heyraud à Saïgon d'une sauvagerie qui dépasse l'imagination et que certains comparent, au niveau de l'horreur, à la tuerie de Philippeville, en Algérie,*

Dans la matinée du 25 septembre, des femmes et des enfants affolés arrivent de la Cité Héraud. Ils nous apprennent le massacre qui vient de s'y perpétrer. Les japonais qui gardent les ponts ont laissé une bande armée envahir la cité et massacrer ses habitants français et annamites avec une sauvagerie inimaginable.

Lorsque les Anglais, très réticents, nous autoriseront enfin à intervenir avec les Gurkas. On ne retrouvera que 300 survivants très éprouvés dont 1/3 décédera par la suite, sur plus de 500 personnes enlevées.

Impressionné, Gracey renvoie alors le 11<sup>e</sup> RIC garder à nouveau les ponts. C'est un peu tard. Les détachements sont aussitôt assaillis de toutes parts.

"J'ai appartenu à la Cie A du C.L.I/5<sup>e</sup>R.I.C, unité autonome du C.L.I, intégrée à la 20<sup>ème</sup> division hindoue du Général GRACEY et aéroportée de Birmanie le 11 septembre 1945 en compagnie de 200 Gurkhas, via Bangkok, pour SAIGON où les avions de la RAF se posèrent vers 10 heures le 12 septembre 1945 à l'aéroport de TAN SON NHUT. Un comité d'officiers franco-anglais nous attendait Il nous avait précédé avec quelques éléments parachutés dont le Gouverneur Cedile.

Notre détachement est commandé par le Lt-colonel Rivier, ancien d'Indochine. Nous sommes 120 dont 108 combattants. La Cie A est commandée par le capitaine Noirtin ; un petit état-major aux ordres du Capitaine d'Otton Loyewski assiste Rivier. En Birmanie nous avons perdu le sergent Moretteau tué au volant de sa jeep.

Nous avons échangé notre béret vert des commandos contre le chapeau de feutre des Gurkhas, le commandement anglais désirant que notre présence soit aussi discrète que possible, pour ne pas heurter sans doute les "alliés" russes, américains ou chinois hostiles au retour de la France en Indochine où la situation révolutionnaire nous est révélée.

Nous apprenons la proclamation d'indépendance du 2 septembre par Ho chi Minh, laquelle succède d'ailleurs à celle de Bao Dai du 11 mars 1945. Certains japonais refusent la capitulation et rejoignent les rebelles qu'ils arment et encadrent. Nos compatriotes, déjà forts malmenés par le coup de force japonais du 9 mars, sont en voie d'extermination, ainsi que nos petits détachements de commandos GAURS parachutés au nord du 16<sup>ème</sup> parallèle, que les Américains ont imposé comme ligne de démarcation, réservant la moitié de l'Indochine à l'occupation chinoise. Les Anglais qui ont eu quelques difficultés pour conserver l'autre partie ne peuvent plus officiellement les aider tandis que les troupes chinoises avides de pillage favorisent la rébellion. La Cie B, constituée à la hâte est larguée au nord du 16<sup>e</sup> parallèle, au Siam, en face VIENTIANE, d'où elle passera clandestinement au Laos pour les épauler. Dans le sud nous avons bien parachuté, dès le 23 août, quelques éléments français, dont le gouverneur Cédile, chargés de prendre la situation en main. Ils ont été rapidement réduits à l'impuissance, capturés ou abattus.

Personne ne sait vraiment ce qui nous attend lorsque nous nous posons à TAN SON NHUT. Cependant les visages s'éclairent. Nous avons tellement espéré ce moment. Armes approvisionnées, nous embarquons dans des camions de l'armée nipponne pour gagner SAIGON par la rue Mac-Mahon. Des banderoles rédigées en anglais proclament l'Indépendance et souhaitent la bienvenue aux britanniques. Partout une profusion de drapeaux rouges frappés de l'étoile jaune d'où émergent quelques drapeaux alliés. Aucun drapeau français. Aucun blanc dans les rues où la foule asiatique est de plus en plus dense.

C'est seulement quand nous arrivons au gouvernement général, boulevard Norodom, gardé par des sentinelles nipponnes, que nous apercevons les premiers européens. Ceux-ci nous prennent pour des anglais et nous acclament comme tels jusqu'au moment où l'un d'eux, profitant de l'arrêt du convoi, peut lire le badge FRANCE que nous portons à l'épaulette du

Battle-dress. Aussitôt la nouvelle court. Nos compatriotes de plus en plus nombreux clament leur joie. La tension monte rapidement. Un drapeau viet est arraché...La foule asiatique où l'on remarque des individus armés, commence à manifester, mais fort à propos le convoi démarre. Nous débarquons rue Paul Blanchy dans une école transformée en cantonnement derrière l'hôtel Continental, que les Gurkhas occupent. En face de nous la manufacture d'opium gardée par les japonais.

Aussitôt nos premières patrouilles quadrillent le centre de la ville réduite à un périmètre bordé par la rue d'Espagne, le marché Cuniac, le Boulevard Bonnard et la rue Paul Blanchy. Nous ne sommes pas seuls. Patrouilles japonaises, Gurkhas et Viets en casquettes, nous précèdent ou nous suivent. Tout le monde le doigt sur la détente. La précarité de la situation est évidente.

Nos compatriotes sont parqués depuis six mois dans ce périmètre, avec interdiction d'en sortir. Ils logent dans des compartiments surpeuplés, généralement dépouillés, dans une pénurie alimentaire presque complète, aggravée par le climat et le manque de médicaments. Victimes des bombardements aériens américains, ils ont subi le coup de force japonais du 9 mars, les pillages et les assassinats par les insurgés.

Arrachés à leurs maisons, usines ou plantations, ils ont des allures de naufragés. Certains sortent à peine des cages de la terrible Kempetaï, la Gestapo japonaise. Depuis quelques jours ils ont été rejoints par les prisonniers alliés relâchés par les japonais, des survivants squelettiques. Fort heureusement, car se sont ces rescapés de l'enfer, Hollandais, Anglais, Australiens qui vont sauver la vie à plusieurs d'entre eux en s'interposant face à la populace déchaînée. Le lendemain matin, le gouverneur Cédile fait envoyer les couleurs sur le Gouvernement général. C'est la première fois depuis le 9 mars. La nouvelle fait aussitôt le tour de la ville. Notre poste de garde est pris d'assaut par des européens qui accourent aux nouvelles dont ils sont privés depuis plusieurs mois ; leurs postes radios confisqués et les journaux interdits par les japonais. Il faut vite déchanter. Les anglais sont pris à partie par le chef viet-minh Tran Van Giau et par les japonais tenus pour responsables de l'ordre. Ils nous demandent d'amener le drapeau. Cédile refuse ; nous tenons bon jusqu'au soir. Mais le lendemain on ne le remontera pas. Il faut aussi renoncer à libérer nos 3 000 camarades des troupes d'Indochine prisonniers de guerre, toujours parqués dans la caserne Martin des Pallières, gardés par les japonais. Les Anglais s'y opposent pour des raisons de sécurité. Ils sont désarmés et à la merci du moindre incident. Aussi, l'impatience des Français de nous voir prendre les choses en main grandit. Ils comprennent mal que nous dépendions des Anglais, dont la propagande de Vichy a tellement médité. Mais c'est le général Gracey qui commande. Il tente de négocier avec Tran Van Giau pour au moins gagner du temps jusqu'à ce que soit arrivée sa division qui est en mer. Dans une ville de plus d'un million d'habitants, nous ne sommes toujours qu'une centaine avec 200 Gurkhas, ces derniers ne voulant avoir d'autre rôle que le désarmement des japonais, qu'ils chargent, en attendant, de faire régner l'ordre conformément aux conditions d'armistice. Malgré les consignes strictes, nous lançons quelques raids pour récupérer des véhicules, dont nous sommes dépourvus dans l'agglomération SAIGON-CHOLON qui s'étend sur plusieurs kilomètres, ainsi que de l'armement japonais, notamment des mortiers de 50, très maniables, et qui s'avéreront très utiles.

Mais les incidents commencent.

Le 16, quatre paras de la DGER, sortis sans armes sont arrêtés par les Viets et jetés en prison. Impossible d'obtenir leur libération.

Le 17 les révolutionnaires célèbrent la proclamation de l'indépendance. Une énorme manifestation bardée de banderoles et de drapeaux débouche de Cholon par le boulevard Gallieni. Les Gurkhas obligent les japonais à la disperser. En représailles, les Viets coupent le courant dans toute l'agglomération.

L'impatience gagne les civils européens. Certains prônent des mesures aussi rigoureuses qu'inapplicables. D'autres sortent des armes cachées et se lancent dans des règlements de comptes. La situation menace de devenir incontrôlable et de dégénérer en bain de sang. Il faut agir d'urgence.

Le 20 septembre, la nuit tombée, on investit la Pyrotechnie. Nous récupérons les armes confisquées par les japonais aux troupes d'Indochine, celles du moins qu'ils n'ont pas distribuées aux rebelles. Immédiatement elles sont réparties parmi les 1500 prisonniers valides de Martin des Pallières dont la garde japonaise est immédiatement renvoyée. On constitue trois bataillons de coloniaux qui deviennent Groupement de marche du 11<sup>o</sup> RIC sous le commandement du Lt-colonel Runner et un bataillon de fusiliers marins commandé par le capitaine de corvette Picheral. Très motivés, connaissant bien le pays, ils vont se révéler très efficaces.

Il était temps. Les Viets multiplient exactions, incendies, assassinats et pillages...

Le 21 ils attaquent un détachement anglais qui subit des pertes. Gracey se fâche, affiche une proclamation musclée et donne son accord à une reprise en main de SAIGON par l'ensemble des troupes françaises dont Rivier assume le commandement.

Il est 23 heures, le 22 septembre, quand les ordres arrivent. C'est pour cette nuit à 4 heures.

Les commandos de la Cie A sont répartis entre chaque objectif, comme éléments de pointe chargés de neutraliser les résistances éventuelles. Objectifs : Tous les bâtiments publics avec les 1er et 2eme bataillons du 11<sup>o</sup> RIC. Avec le 3eme bataillon et les marins, le port, la gare, les ponts et les postes de police de la périphérie.

Les unités filent silencieusement dans la nuit. Surprise complète. On réveille les occupants viets éberlués et nous ramassons armes, munitions et documents. En ville, tous les objectifs sont ainsi coiffés sans effusion de sang. Avec les premières lueurs de l'aube, la nouvelle se propage. Les civils européens, hier encore désespérés, arrivent fous de joie. Il faut d'urgence tempérer leur enthousiasme et leur ardeur. En effet la foule asiatique s'accumule. Parmi elle de nombreux Chinois qui agitent de petits drapeaux bleus et blancs de la Chine nationaliste, sans doute pour ne pas être confondus avec les Annamites qui semblent désormais avoir perdu la face.

Les nouvelles arrivent de la périphérie. La première surprise passée, les Viets, bien armés et nombreux, réagissent. Le 11<sup>o</sup> RIC arrête de justesse une contre-attaque menée drapeaux en tête au pont de DAKAO. A PHUMY la Compagnie de GAILLANDE du 11<sup>o</sup> RIC bloquée, subit des pertes. Il faut la dégager. Epaulé, le 11<sup>o</sup> RIC réagit alors avec vigueur. Un peu trop aux yeux des observateurs anglais. Gracey veut calmer le jeu. Il fait relever le 11e RIC par les Gurkas et confie aux Japonais la garde des ponts, dont celui aboutissant à la cité Héraud. Il

ordonne aussi la libération du millier de prisonniers capturés depuis le matin. Dès le lendemain une grande pression se développe. Des incendies éclatent à KHAN HOI et au SONG BE. la fumée obscurcit le ciel. Les Gurkhas qui occupent le Commissariat central du boulevard Gallieni arrêtent une nouvelle manifestation. Les insurgés enlèvent et assassinent plusieurs européens. Nous passons une nuit blanche au son des tam-tams et des fusillades, à la lueur des incendies.

Dans la matinée du 25 septembre, des femmes et des enfants affolés arrivent de la Cité Hérault. Ils nous apprennent le massacre qui vient de s'y perpétrer. Les japonais qui gardent les ponts ont laissé une bande armée envahir la cité et massacrer ses habitants français et annamites avec une sauvagerie inimaginable.

Lorsque les Anglais, très réticents, nous autoriseront enfin à intervenir avec les Gurkhas. On ne retrouvera que 300 survivants très éprouvés dont 1/3 décédera par la suite, sur plus de 500 personnes enlevées.

Impressionné, Gracey renvoie alors le 11° RIC garder à nouveau les ponts. C'est un peu tard. Les détachements sont aussitôt assaillis de toutes parts.

Le 26 les rebelles attaquent le pont Mac Mahon. Une section de la Cie A accourt soutenir le 11° RIC qui a déjà 2 tués et 1 blessé. On force le passage. Malheureusement, l'adjudant Deplaine et le sous-lieutenant Achard sont tués, le capitaine d'Otton et le S/Lt Lavigne blessés.

Le colonel Dewey, chargé d'affaires américain, fort de son immunité croit-il, tente de gagner l'aéroport sous la protection de son pavillon et de ses gardes du corps. On ne les retrouvera jamais.

La nuit tombée nouvelle attaque sur les ponts de Dakao et du tramway. Nouvelles pertes en tués et blessés au 11° RIC.

Nous assurons la protection du Gouvernement Général lorsque dans la nuit un violent incendie éclate à proximité du marché Cuniac. Cédile s'inquiète de l'extension qu'il prend car les pompes à incendie ont en effet disparu. Ce sont finalement les commerçants chinois et quelques français qui l'éteignent. Plus tard nous repoussons une bande armée, rue Lagrandière.

Les 28 et 30, nouvelles attaques sur les ponts et nouvel incendie rue Lacotte. Les Viets font circuler des bruits fantaisistes; la flotte russe arriverait à leur secours. En fait c'est le "Wawenay " battant pavillon britannique qui accoste.

Les négociations entre Gracey et Tran Van Giau portent enfin leurs fruits. Une trêve prend effet le 2 octobre à 18 heures. Elle permet le débarquement pacifique les 3 et 4 octobre de nos camarades du C.L.I, arrivés par le " Richelieu " et le " Triomphant " et deux transports de troupes anglais le " Queen Emma " et le "Princess Beatrix ". Depuis notre départ de Ceylan les commandos ont été répartis en deux grandes unités : Le Light Commando n°1 (L.C.1) commandé par le Commandant Daveau et le Spécial Air Service Bataillon (SASB) ce dernier regroupant les commandos en stage parachutiste à Rawalpindi et 70 marins de l'Aéronavale affectés au C.L.I avec le capitaine de corvette Pierre Ponchardier qui en a reçu le commandement. Les nouveaux arrivés défilent derrière Rivier, commandant de la Place et

délégué militaire du Général Leclerc qui a remplacé le Général Blaizot. Les Saïgonnais manifestent leur enthousiasme Ils vont cantonner à l'hôpital Drouet à CHOLON, l'Etat major et les services au séminaire, boulevard Luro.

Le général Leclerc arrive le lendemain, sous une pluie diluvienne. On lui rend les honneurs à l'aéroport et au Gouvernement Général pendant qu'une foule délirante envahit les jardins. Les civils semblent rassurés. Mais l'euphorie dure peu. Malgré les ouvertures de Leclerc, nouvelles manifestations en périphérie.

Le 9, un détachement anglais attaqué perd 1 officier et 4 hommes. Gracey décide de laisser faire Leclerc et s'occupe désormais uniquement de désarmer les japonais. Le Lt-Colonel Huard, commandant du C.L.I, part au Cambodge comme Commissaire de la République avec trois commandos du Light Commando n°1 ; ils formeront le détachement C.

Le 12 octobre, le SASB du C.L.I commandé par Ponchardier, débarque sur les arrières viets au Parc à Mazout et aux Etablissements Orsini sur la rivière de SAIGON. Il ratisse en direction de l'arroyo de l'Avalanche, d'où attaquent le 11° RIC et des éléments du bataillon de Marins soutenus par l'artillerie des Gurkas. La Cie A en réserve au marché de PHUMY escorte le Général Leclerc qui arrive à 11 heures. L'opération se termine sous une pluie diluvienne en fin de journée.

Le SAS B a perdu 4 tués et 3 blessés. Le 11° RIC a 2 tués et 11 blessés. Les Viets ont perdu une centaine de tués et 200 blessés ainsi qu'un millier de prisonniers. Malgré tout, ils attaquent le lendemain à KHANH HOI où ils incendient les docks. En ville, les attentats à la grenade se multiplient dans les lieux publics et les quelques commerces ouverts à l'abri d'un grillage.

Le 19 octobre, la 2ème D.B débarque du " Ville de Strasbourg " qui apporte de France une cargaison de farine. De quoi redonner le goût du pain aux Saïgonnais. Nous aurons juste le temps d'apprécier la première fournée avant de retourner à nos rations Pacifique.

Les Viets contrôlent encore tout le pays et le blocus de la ville est de plus en plus sévère. Leclerc décide de libérer les riches provinces du Sud-Ouest pour y mettre fin. Ce sera l'opération Moussac..."

**Pierre Guinet**

**Extrait de " Le CLI en Cochinchine 1945-1946 ", témoignage du 18 mai 1999.**

*La situation n'est pas meilleure dans le reste de l'Indochine, en particulier au Tonkin où, en application des accords de Postdam, les Chinois ont reçu pour mission de désarmer les Japonais.*

"Tout se passe comme si les Chinois poursuivaient un véritable plan de colonisation. Des rues entières ne sont plus que des rangées d'enseignes en caractères chinois : hôtels, cinémas, commerces, etc. Tout les intéresse. Peu à peu Hanoi prend l'allure d'une ville chinoise.

C'est dans ce triste cadre que s'inscrit la précaire existence de la colonie française d'Hanoi. Ils sont 25 000 à vivre dans la « ville sans loi », désarmés, isolés à 100 kilomètres de la mer au milieu des Annamites et Chinois hostiles, en butte aux vexations, insultes et menaces, entassés et concentrés les uns sur les autres dans des logements exigus, attentifs aux moindres alertes, dormant sur le qui-vive, à la merci des voleurs et des pillards ou de l'empoisonnement

au datura par le cuisinier. Fatigués, malades, souvent épuisés par l'usure nerveuse et le climat, mais admirables de cran et de solidarité, ils se refusent en immense majorité, à céder aux sollicitations chinoises, à "liquider" leurs biens."

**Philippe de Villers**

*L'auteur du présent ouvrage, qui a vécu ces événements à Hanoi de mai 1945 à août 1946, certifie en tous points ces quelques lignes qu'il aurait pu écrire s'il avait eu à l'époque l'âge et le talent de Philippe de Villers, auteur de "Histoire du Viêt-Nam de 1945 à 1952".*

*Le 18 mars 1946, dans une ville en liesse, les Français d'Hanoï accueillent le Général Leclerc et leurs libérateurs.*

*Quelques mois plus tard, le 19 décembre 1946, le Viet-Minh, en s'inspirant du coup de force japonais du 9 mars 1945, tente de s'emparer de Hanoï. Un grand nombre de nos compatriotes sont sauvagement massacrés ou enlevés. Simultanément, Giap lance une attaque généralisée sur tout le territoire indochinois. Mais cette tentative échoue ; le gouvernement d'Ho Chi Minh quitte la capitale et entre dans la clandestinité.*

*C'est à cette date que commence ce qu'il est généralement convenu d'appeler la "**Guerre d'Indochine**", qui va durer 8 ans, et à laquelle se rapportent les témoignages qui vont suivre.*

# Destination Indochine, mais pour quelle destinée

## Le départ

### Témoignage du lieutenant de gendarmerie Louis Bernadac.

En 1946, au sortir de l'école des officiers de la gendarmerie, je commande un peloton de la 1ère légion d'intervention en garnison en Allemagne.

Un matin de novembre, tous les officiers sont convoqués pour entendre une importante et lapidaire communication du colonel commandant la légion: " Notre légion s'embarquera dans les mois tout proches pour l'Indochine, ses missions lui seront précisées sur place. Messieurs, je vous remercie." Nous ne saurons rien d'autre avant notre arrivée à SAIGON, en mars 1947. Mon mariage, prévu pour cette année-là, attendra mon retour de cette lointaine expédition ...si Dieu le veut ! A Strasbourg, ma fiancée reçoit ma lettre l'informant des perspectives qui nous sont réservées et de ma décision de ne pas hâter les choses. Je ne suis guère convaincant puisque, quelques jours plus tard, la réception qui m'attend à la gare est sans appel : "Louis, je compte sur vous pour convaincre mes parents d'accepter notre souhait : nous nous marierons avant votre départ." Devant une telle détermination, je me rends sans combattre.

Consommant presque tous les tickets d'alimentation de la famille, heureusement nombreuse, nous nous marions le 21 décembre 1946, très exactement. Deux mois plus tard, le "Pasteur" lève l'ancre à Marseille. La République généreuse m'offre un voyage de noces dont je serai le seul bénéficiaire et qui se prolongera pendant plus de deux années.

Pourquoi ce départ précipité ? Pourquoi la gendarmerie ? Parce que les difficultés rencontrées pour assurer la relève des troupes déjà engagées conduisent à associer les autorités locales à l'effort de pacification, en donnant à la garde indigène une dimension nouvelle. C'est tout naturellement qu'il est fait appel à la gendarmerie. Tous les gendarmes, en effet, sont des sous-officiers, c'est-à-dire des cadres aptes à assumer des commandements opérationnels.

Je l'ai dit, nous ne savons rien de ce qui nous attend. Aucune préparation ne nous est offerte, aucune information, d'aucune sorte ne nous est donnée. Nous allons en aveugles vers une terre inconnue. Mes maigres lectures ne m'éclairent guère si ce n'est sur les tragiques conséquences de la sanglante et récente journée du 19 décembre à Hanoï qui marque le début du soulèvement Viet-Minh."

**Louis Bernadac**

**Extrait de "Un lieutenant de gendarmerie en Indochine 1946», par le général de division de gendarmerie Louis Bernadac, témoignage du 15 octobre 2001.**

## La traversée

### "En croisière pour l'Indochine"

Avant d'évoquer des souvenirs d'Indochine, il faut d'abord y être allé.

Pour la quasi-totalité d'entre nous, ce déplacement vers un nouveau monde s'est fait par voie maritime, au départ de Marseille, notre agence de voyage étant le Dépôt central des isolés du camp de Sainte-Marthe.

Les moyens de transports ont été variés, au hasard des circonstances :

Le « Pasteur », aménagé en transport de troupe avec son état-major permanent et ses « cabines » entièrement sonorisées diffusant ordres, appels et consignes à longueur de journées.

Les paquebots des Messageries Maritimes ou des Chargeurs Réunis, dont certains, comme le « Félix Roussel », étaient encore conditionnés en transports de troupe avec des cabines de 20 à 30 couchettes et des hamacs dans les entreponts pour la "piétaille".

Les cargos de ces mêmes compagnies, essentiellement des « Liberty ships » pour les détachements constitués et, aussi, pour quelques isolés.

Parfois des cargos mixtes étrangers, affrétés pour la circonstance, ce qui a permis à quelques-uns de goûter la cuisine surprenante de leurs pays d'origine, notamment hollandaise. L'itinéraire suivi par ces navires était habituellement : Marseille, canal de Suez, Djibouti, Colombo, Singapour, SAIGON (Cap Saint-Jacques pour le Pasteur qui était trop long pour faire demi-tour dans la rivière de SAIGON), Tourane et Haiphong. Certains ont fait des détours par l'Afrique du Nord, Madagascar, Bombay ou Calcutta. La durée du voyage dépendait des capacités du « véhicule », entre 21 et 45 jours, parfois plus, pour atteindre SAIGON, les navires les plus lents étant généralement les moins confortables.

Le déroulement type d'une « croisière » était le suivant :

Jour J : Embarquement dans la journée, l'après-midi pour les isolés. Appareillage dans la soirée.

Le lendemain dans la matinée, les îles Sanguinaires sont en vue. En début d'après-midi, traversée du détroit de Bonifacio en passant au ras de la Sardaigne. C'est ensuite l'exercice d'abandon du navire, avec appel des passagers par canot.

Le deuxième jour, en début d'après-midi, nous laissons le Stromboli à bâbord, puis nous apercevons les îles Lipari avant de nous engager dans le détroit de Messine. Les « orteils de l'Italie » sont vraiment désertiques !

Le troisième jour, nous sommes escortés par des dauphins. Nous laissons dans le lointain, à bâbord l'île de Gardos (au Sud de la Crête).

Jour J+5 : Dans l'après-midi, nous arrivons à Port-Saïd. Selon l'humeur du gouvernement égyptien, les passagers militaires pourront descendre à terre ou non. Le navire embarque, sur sa plage avant, une équipe d'égyptiens avec une barque et des cordages ; ils seront chargés, en cas de problème, de transporter les cordages pour nous amarrer sur la berge du canal. En fin d'après-midi, nous nous engageons dans le canal.

Le lendemain, tôt le matin, nous passons à Ismaïlia, où nous croisons le convoi de navires circulant en sens inverse. Vers midi, nous arrivons à Suez, où nous jetons l'ancre sur rade, pour débarquer les matelots égyptiens et leur matériel, avant de repartir vers le Sud...



### **Le paquebot PASTEUR**

Ce sera ensuite, pendant deux longues journées, la traversée de la mer Rouge dans toute sa longueur, sous une chaleur torride, en vue lointaine des côtes égyptiennes et soudanaises, avec pour seule distraction les poissons volants qui nous escortent et parfois un navire remontant vers le Nord

Jours J+9 : Arrivée à Djibouti pour une escale de quelques heures. Les privilégiés peuvent descendre à terre pour se dégourdir les jambes et aller voir, entre autres, le « palmier en zinc » et son bistrot

.Le lendemain, un coup d'œil à tribord sur l'île de Socotora et ce sera ensuite une longue traversée de six jours jusqu'à Colombo ; il n'y a rien à voir, il fait chaud, mais il y a de l'air.

Jours J+16 : Escale de quelques heures à Colombo : premier contact avec l'Asie et ses commerçants avant de reprendre la mer pour quatre jours.

Jours J+21 : Arrivée à Singapour pour une escale sur rade de quelques heures, avant de remonter vers le Nord.

Jours J+23 : Premier contact avec l'Indochine, au Cap Saint-Jacques ou à SAIGON, et avec l'odeur du Nuoc-mâm qui plane sur la ville.

Ce sera la fin du voyage pour une partie d'entre nous, destinés au Sud de l'Indochine.

Les autres resteront à bord pour être débarqués à Tourane pour le Centre Annam, ou à HAÏ-PHONG pour le Tonkin"

**Bernard ROUGIER**

Extrait du CD ROM « La promotion Victoire en Indochine, 1946-1954" présenté à la Commission par le général Nicolas-Vullierme le 21 janvier 2003.

## **Non, ce n'était pas une croisière**

"A bord du " Pasteur" transformé, pour la circonstance, en transport de troupes, grouille un monde multicolore. Entassés au fond des cales, les unités d'Afrique suffoquent dans leurs hamacs, nos gendarmes sont à peine plus heureux dans les dortoirs des ponts intermédiaires. Les officiers subalternes, j'en suis, sont des privilégiés sur leurs lits à étages, dans leurs grandes chambrées avec vue sur la mer par les hublots. Durant les dix neuf jours de traversée, nous ne quitterons pas notre navire, le temps presse, peut-être craint-on aussi quelques désertions et, enfin, ce n'est pas une croisière."

**Louis Bernadac**  
Déjà cité.

## **Premier contact avec l'Indochine**

### **Témoignage du lieutenant de gendarmerie Louis Bernadac**

A SAIGON, le colonel ne nous laisse guère de loisirs pour goûter le charme des promenades en pousse-pousse. Le moment est tout de même venu de nous dévoiler notre mission. Répartis sur toute l'étendue de la Cochinchine, chaque officier commandant de peloton, mis à la disposition du responsable de secteur, prendra position avec ses trente gendarmes, il insérera à son unité les anciens de la garde indigène, précieux auxiliaires déjà aguerris qui participeront à l'accueil, la sélection, la formation des paysans chassés de leurs rizières et de tous ces jeunes volontaires heureux de servir dans une ambiance de confiance et de considération. C'est dans ces conditions que je constituerai deux escadrons, c'est-à-dire un ensemble de trois cents gardes. C'est, tout simplement en tirant à la courte paille que le sort me réservera le secteur de Gocong, proche des bouches du Mékong, Bossot, un camarade de promotion, récoltera celui de Mytho, le chef-lieu de la province. Il n'est pas question de revendiquer le secteur de BENTRE, de sinistre réputation, notre jeune patron, le lieutenant Toucoulou, s'est déjà approprié cette contrée. Nous n'avons rien à dire. Fringant cyrard, Toucoulou est un chevalier de grande allure. S'infligeant à lui même la discipline de fer qu'il exige de tous, il n'a peur de rien. Malgré la mitraille, il est debout sur la diguette dirigeant la manœuvre comme à l'exercice. J'aurai, un jour, l'honneur, si je puis dire, de vivre un de ces délicieux moments, à ses côtés, en invité, en passant, tout près d'une définitive conclusion. Longtemps, Toucoulou

sortira sain et sauf de ses exploits mais la baraka est une compagne infidèle, elle le quittera bientôt dans une sanglante embuscade.

C'est en train que je fais le voyage vers Mytho. Je dois le dire, nous avons une allure assez pittoresque avec nos jambes pâles recouvertes des ridicules bas vert bouteille des surplus de l'armée Montgomery d'où proviennent aussi nos antiques casques coloniaux et nos larges shorts qui flottent au vent et camouflent nos genoux. Pour tout armement, nous ne disposons, chacun, que d'une mitraillette "Sten" dont on connaît le comportement capricieux. Dans ce bizarre accoutrement, nous voici au milieu d'annamites montés sur les toits des wagons, accrochés aux marchepieds ou entassés dans les compartiments avec leurs enfants morveux et rieurs, intrigués davantage par notre curieuse présence que par celle des poulets, canards et porcelets qui ne tarderont pas à être servis laqués mais qui, pour l'heure, se promènent dans nos pieds.

L'aspirant Valbert, dépêché par le commandant Johnson, du 4ème régiment d'artillerie coloniale, en charge du secteur de Gocong, nous attend à la gare. A notre vue, il comprend aussitôt qu'il ne lui reste qu'à prendre l'affaire à son compte. Sans hésitation, je lui laisse toute initiative. Mes compagnons sont rapidement distribués dans les camions tandis que je suis aimablement invité à prendre place dans le "Dodge" de tête; Cette situation aventurée, sans blindés de protection, ne m'échappe pas mais je m'exécute sans dire mot. Alors commence ma mise en condition. Valbert profite de toutes les particularités de la piste pour me mettre, si je puis dire, dans le coup.

"Attention, mon lieutenant, vous voyez, là- bas, à l'entrée de la cocoteraie, la piste tourne à gauche ?

Oui et alors ?

Alors, la semaine dernière, une patrouille est tombée dans une embuscade, les renforts n'ont pu que ramasser les morceaux."

Quelque temps après : " Accrochez-vous, nous allons traverser une mauvaise coupure. L'autre jour, nous y avons laissé un "six-six" nous n'avons pas encore eu le temps de remettre tout ça en état. Oui, vous arrivez à temps, ça commence à aller mal, on vous attend. J'ai vu, vous avez des "Sten", c'est formidable ! Vous croyez ?

Nous n'avons que ça !

Le commandant vous prêterait des canons.

Des canons ? Nous ne sommes pas des artilleurs.

" On vous apprendra !"

C'est un peu abasourdi, inquiet même, par les réjouissants commentaires distribués allègrement par Valbert dans la cabine du "Dodge" que j'arrive avec mon équipage au poste de Ghio-Gao. Pendant que les camions, l'un après l'autre, traversent le rach par le bac, le chef de poste m'invite à porter un toast en manière de bienvenue. J'ai droit à un "choum" généreusement offert dans un quart passablement cabossé. Innocemment j'avale une large rasade de cet épouvantable alcool de riz, façon légionnaire, qui me brûle atrocement la gorge. On ne m'y reprendra plus.

Saine et sauve, ma petite troupe atteint enfin Gocong. Après une bonne douche sous un bidon d'eau de pluie qui efface la poussière de la piste et remet mes idées en place, je me présente au commandant Johnson. Il m'accueille avec de grandes démonstrations de civilités. Ce personnage, style «armée des Indes" pour m'encourager, sans doute, me laisse à penser que je

pourrai le sortir d'une situation qui va en se dégradant. Je ne me fais cependant aucune illusion, l'humble et inexpérimenté renfort que je représente pour le moment ne permet ni de rétablir la sécurité ni de combler tous les vides. Sans me laisser le temps de reprendre mes esprits, il m'assigne la charge de cinq, voire six postes. La nuit, Dieu merci, porte conseil. Dès le lendemain, avec les précautions d'usage, je fais observer au commandant que ma première mission est de créer un ensemble cohérent de trois cents gardes dont la plus grande partie proviendra des villages. Pour le moment, je ne dispose que d'un petit élément de la garde cochinchinoise et de trente gardes français, je ne veux les voir ni massacrés dans leur poste ni les récupérer à demi fous ou complètement alcooliques. Je demande un délai pour comprendre, recruter, instruire, m'organiser. Le commandant Johnson reçoit mes propos dans un esprit parfaitement disponible et se range à mes arguments. Ce n'est pas sans mérite car son distingué chef d'état-major ne manque pas d'insister pour que la relève s'opère sans attendre. C'est dans ces conditions que j'éviterai les erreurs d'improvisation et mettrai à profit le court répit qui m'est opportunément accordé pour m'aguerrir en accompagnant les artilleurs dans leurs patrouilles et convois vers les postes.

Ainsi, peu de temps après, je me propose pour me joindre à deux sections du 4<sup>ème</sup> R.A.C., renforcées du peloton d'automitrailleuses de l'aspirant Colas, notre spahi. Il s'agit d'une opération de pure routine : le ravitaillement du poste de Tan-Nien-Tay qui me sera d'ailleurs, bientôt attribué. Cette banale liaison sera mon baptême du feu, une grande et rude révélation qui me mettra rapidement en selle. Alors que nous nous apprêtons à traverser le rach, à près d'un kilomètre du poste, nous tombons dans une impressionnante embuscade, impressionnante pour moi, soyez-en assurés. Sautant de mon "4x4", j'entends le crépitement des armes qu'accompagnent les hurlements des Viets tapis derrière l'épaisse végétation qui borde la rivière. Ce qui me frappe le plus ce sont les sifflements, plutôt les bourdonnements très proches de mes oreilles que j'attribue naïvement à des moustiques, on m'en a tant parlé! L'aspirant Valbert, encore lui, observant avec épouvante ma folle attitude, debout sur la piste, me crie, m'ordonne, de m'aplatir immédiatement dans la rizière. Je réalise enfin ma méprise, ce sont les balles des Viets qui font cette musique, les moustiques n'y sont pour rien. Je l'ai échappé belle! N'ayant aucune troupe à commander, je ne sais où me mettre, quelle part prendre à cette affaire. Je me sens totalement inutile, encombrant même pour les autres. En réalité, personne ne se préoccupe plus de moi, il y a mieux à faire. Je me contente d'observer la scène en évitant de me faire remarquer par mes inconséquences. Je vois bien que les choses ne tournent pas à notre avantage, nos maigres forces ne permettent aucune manœuvre, nous sommes, bel et bien, cloués au sol, sur la défensive. Nous tiendrons ainsi plusieurs heures, jusqu'à l'arrivée des renforts venus de Mytho, une compagnie de tirailleurs algériens commandée par un capitaine qui ne me semble pas tombé de la dernière pluie. Impavide sous le feu, il donne ses ordres, précis, rapides qui engagent tous ceux, encore valides, qui ne sont pas postés à la garde des véhicules. Impressionné par ce personnage, je parviens à m'en approcher, il m'accepte à ses côtés pourvu que je n'intervienne en rien. Il ne court aucun risque à cet égard! Les Viets lâchent un peu pied, repassent le rach, mais, dissimulés dans le maquis de bambous et de palétuviers, le long de la rivière, ils nous arrosent maintenant d'obus de mortier qui nous encadrent dangereusement. A mes yeux, il n'y a pas de quoi s'inquiéter puisqu'il s'agit, sans aucun doute, d'obus amis, ceux des tirailleurs, ils ne peuvent donc nous faire de mal. J'ai tout de même l'outrecuidance de suggérer au capitaine d'intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

"Mon capitaine, vos gars pourraient peut-être allonger leur tir.

Mon jeune ami, il y a belle lurette que je n'ai plus d'obus, ce sont les Viets qui nous canardent et ils savent faire comme vous le voyez."

Réalisant alors l'inconfort de notre position, je ne donne pas cher de notre peau. Pour une première sortie, c'est réussi ! Je n'ai pas le temps de méditer davantage sur mon sort, le capitaine adjoint du 4ème RAC, qui avait accompagné les renforts, vient d'être touché par une rafale d'arme automatique. Avec deux tirailleurs, rampant dans la boue, je parviens à attraper un bras, c'est trop tard, le capitaine est mort. Nous aurons beaucoup de peine pour parvenir à le tirer jusqu'à nous. Nous quitte un homme d'une grande bonté, père de trois enfants. A mon arrivée, il m'avait accueilli avec beaucoup de générosité. Je mettrai du temps à surmonter ce terrible choc

Cette première et meurtrière embuscade me révèle la fragilité de notre situation. Désormais, nous devons, tous, être constamment sur nos gardes, nous méfier de chaque bosquet, de chaque diguette, redouter le silence trompeur autant que les villages désertés et aussi les foules agitées des marchés. Il nous faudra vérifier soigneusement tout indice, tout renseignement. En serons-nous capables ? Il nous faudra vivre constamment dans la méfiance, sans jamais la laisser paraître. J'aurai heureusement à mes côtés l'adjudant-chef Doussin, mon adjoint, mon grand aîné, compagnon, discret, intelligent, avisé. Nous saurons unir nos forces, toutes nos forces, chaque minute de ces deux années partagées dans la plus totale confiance et la plus profonde amitié.

**Louis Bernadac**  
**Déjà cité**

## **Témoignage du lieutenant Jean Roux**

**12 août 1953**

Nous sommes dix sous-lieutenants du Train de la promotion Garigliano embarqués à Marseille sur le paquebot Pasteur à destination de l'Indochine, un an après notre sortie de l'Ecole d'Application. Un stage dit " de substitution d'Infanterie" nous avait mis en condition pour l'Extrême Orient au Camp de Fréjus pendant les trois semaines précédentes.

Le 30 Août, huit d'entre nous sont débarqués au Cap Saint Jacques tandis que MORVANT et moi nous poursuivons le voyage vers le Tonkin où nous sommes affectés. Un officier du 1°Bureau de SAIGON embarqué à l'escale de Singapour nous avait donné nos affectations et nous avait appris que nous étions tous deux destinés à l'encadrement des supplétifs en ajoutant pour commentaire que : "les supplétifs, ce n'est pas si mal que cela"... Pour nous qui n'avions aucune idée préconçue, cela commence à nous en donner. Pour ma part, venant du Maroc, je m'attendais plutôt à servir dans un bataillon de Tirailleurs Marocains, ma foi tant pis, allons-y pour les supplétifs puisque ce n'est "pas si mal que cela".

En attendant, nous profitons d'une croisière sur un paquebot (ou plus exactement un transport de troupes) vidé de la plupart de ses passagers, le long des côtes annamites qui s'achève le surlendemain matin dans l'apothéose de la Baie d'Along, mais un petit pincement au cœur nous empêchait de jouir pleinement de la beauté du paysage. On nous transborde alors sur une péniche de débarquement (LCT) qui nous débarque à Haiphong où nous restons deux jours à la base de Transit en attendant que le train pour Hanoi ait fini de sauter sur les mines. Arrivés au 1°Bureau de l'Etat Major d'Hanoi, on nous affecte chacun à une compagnie de supplétifs, MORVANT part de son côté, il en reviendra

quelques mois plus tard avec un pied en moins...Pour ma part, c'est la 106<sup>e</sup> compagnie de supplétifs dans le secteur de PHAT. DIEM. En toute naïveté, je m'enquiers du nom du commandant de compagnie, mais c'est curieux, au 1er Bureau d'Hanoï, ils ne le savent pas. Prenez l'avion, on vous le dira sur place.

L'avion, c'est un petit hydravion de Havilland à six places qui survole de l'eau, toujours de l'eau, le delta du Tonkin n'est donc que de l'eau. Finalement, il se pose sur ses roues dans une immense flaque qui se trouve être l'aérodrome de NAM DINH, capitale de la Zone Sud du Tonkin et PC de la 3<sup>e</sup> Division. De là, un convoi routier me conduit au PC du Secteur de PHAT DIEM où j'arrive enfin, une bonne semaine après avoir débarqué du Pasteur à moins de cent kilomètres de là. Depuis Hanoi, le temps est gris.

Le départ est fixé à trois heures du matin. On commence par le franchissement d'un arroyo avec les embarcations de "la flotte du bataillon" constituée de quatre ou cinq nacelles de bambou tressé. La semaine précédente, l'une d'elles a chaviré avec le Sergent-chef du Bataillon dont le corps n'a jamais été retrouvé. Ces arroyos sont très profonds. L'avance se poursuit sur une diguette en colonne par un car il y a trop d'eau dans la rizièrre pour pouvoir se déployer. Pour ma première opération, j'ai l'impression de participer à un exercice de nuit de routine. Le silence n'est rompu que par les crapauds buffles et les grenouilles, il n'y a pas trop de moustiques. Le premier village est désert, dans le second, quelques grenades piégées sont découvertes à temps, en arrivant au troisième, c'est le baptême du feu. Nous sommes toujours en colonne par un sur une diguette qui aboutit à une petite porte encadrée de maçonnerie s'ouvrant dans la haie de bambous. Les chefs sont en tête comme il se doit, nous sommes pris sous un tir en enfilade, au PM et au fusil assez mal ajusté. C'est comme à l'exercice de combat, mais le bruit des coups de feu est plus acide. Les Viets ayant la bonne habitude de creuser des trous individuels un peu partout sur les diguettes, je plonge dans l'un d'eux sans me rappeler qu'en général ils sont piégés. Celui-ci était l'exception. Le tir ayant cessé, la vaillante troupe repart à l'assaut d'autant plus facilement que les cinq ou six Viets du comité d'accueil ne semblaient pas décidés à poursuivre l'entretien. La fouille du village est restée sans résultat, nous rentrons avec un seul blessé léger. Ca va, j'ai la baraka, DUCLOS peut partir, ce qu'il fait l'après-midi même en GMC-stop, car si les troupes régulières ont bien quelques véhicules, les supplétifs, fussent-ils un bataillon, n'en ont aucun. Me voilà donc à pied, avec mon bataillon pour moi tout seul, c'est la gloire ...enfin, peut être ...

**Jean Roux**

**Extrait de " Souvenirs d'Indochine 1954" par le colonel Jean Roux, témoignage du 16 novembre 1999.**

*Quelle va être la destinée de ces jeunes militaires, engagés volontaires ou cadres d'active au moment où ils débarquent dans ce pays ? Nul ne peut encore le dire. Tout dépend de l'affectation qu'ils vont recevoir. Ce n'est qu'un "instantané" de leur vie au quotidien au cours de cette campagne que nous pouvons livrer à nos lecteurs, à partir des souvenirs que certains d'entre eux ont bien voulu nous confier. Malgré leur nombre restreint, on ne manquera pas de remarquer la grande diversité des témoignages recueillis, dont nous ne pouvons malheureusement citer que quelques extraits.*

# La vie au quotidien

## Le poste

*Le poste est l'élément essentiel de quadrillage du pays. Le plus souvent, il s'appuie sur la géographie locale et comporte un mur d'enceinte, des mitrailleuses d'angle, un mirador et une perche avec un pavillon tricolore. De là partent des patrouilles pour traquer ou débusquer les rebelles, ouvrir des tronçons de route, maintenir les liaisons. Il joue également un rôle social en permettant la tenue des marchés, en ouvrant les écoles, en administrant les populations.*

*Un poste qui ne rayonne pas est sans intérêt.*

## Un poste en pays "montagnards".

### Témoignage du lieutenant Pierre Nicolas-Vullierme

Après 18 mois de séjour au 5<sup>e</sup> Cuirassiers en Cochinchine, j'ai été affecté le 16 janvier 1949 au GACML (Groupe d'Artillerie Coloniale de Montagne du Levant) pour l'encadrement des partisans du sous-secteur de KHANH HOA. A cette époque les quelques régiments de cavalerie en Indochine ne suffisaient pas, malgré la multiplication de leurs escadrons, à "occuper" les cavaliers désignés ou volontaires pour "l'Indo". Certains d'entre nous ont pu ainsi découvrir de nouveaux horizons et vivre de nouvelles... aventures !

De KHANH HOA, j'ai rejoint le poste de DONG TRANG où j'ai fait la connaissance de mes premiers « Moï » de la tribu des Rhadés. Beaucoup d'entre eux avaient l'allure d'adolescents alors qu'en réalité nous étions à peine plus âgés qu'eux !

J'ai entrepris leur instruction militaire et ai constaté, une fois de plus, à quel point nous étions mal équipés ; à titre d'exemple mes futurs « commandos » étaient pourvus de fusils Enfield tellement usagés que, sur la cible à 50m, les trous avaient parfois la forme du profil de la balle... il faut l'avoir vu pour le croire ! Heureusement mon adjoint Rhadé, l'adjudant XOC, était pourvu d'une mitraillette Thompson qui, avec sa crosse et son chargeur caractéristiques, me rappelait l'équipement des gangsters de Chicago vus... au cinéma !

En attendant de parfaire leur instruction, je sortais souvent en compagnie des Sénégalais qui formaient une bonne partie de la troupe du GACML. Eux aussi je les voyais pour la première fois et j'avais en mémoire les magnifiques soldats engagés avec nos pères sur les champs de bataille de Verdun et d'ailleurs... Hélas ! il s'agissait là de très jeunes engagés certainement pas assez encadrés pour en faire de vrais guerriers.

C'est à cette époque, le 24 mars précise le JMO (journal des marches et opérations) du GACML, qu'est arrivé le "BILOM" (Bataillon d'Infanterie Légère d'Outre-mer), à l'image

des légendaires "Bat' d'AF'" mais formé d'anciens LVF, emprisonnés à la Libération, à qui on avait proposé, pour se "blanchir", d'être volontaires pour l'Indochine. A partir de ce moment, pour moi tout au moins, les choses ont changé et lorsque nous partions en patrouille, en cas d'accrochage... il fallait courir vite pour rester à la hauteur de ces guerriers qui, pour beaucoup, avaient connu les partisans russes.

### **Le poste de « BEN KHE ».**

Quelques mois après, j'ai été désigné pour construire un nouveau poste à BEN KHE, au bord du SONG CHO, à l'ouest de DONG TRANG, où subsistaient les restes d'un ancien poste dont je n'ai jamais connu l'histoire.

J'ai conservé une « note de service » qui m'envoyait le 5 mai 1949 en reconnaissance avec le lieutenant CAPIA. Nous avons pu déterminer un emplacement convenable à hauteur du gué de Ben KHE sur la rive gauche du SONG CHO. Il y avait même un grand arbre au sommet duquel j'envisageais de construire un mirador d'où la vue était relativement étendue sur 360°. La forêt aux alentours me fournissait tous les matériaux de construction nécessaires et, à deux ou trois cents mètres, une aire à peu près dégagée permettait la confection d'un terrain d'atterrissage pour le Morane de liaison (à l'époque nous ne connaissions pas encore l'hélicoptère !). Enfin, dans ce qui restait de l'ancien poste, nous pouvions facilement nous installer sous tente pendant la construction.

Le JMO du GACML porte les inscriptions suivantes : « 11 mai... préparatifs de départ pour l'installation à BEN KHE... ; 12 mai... départ des 4 commandos pour l'installation à BEN KHE... ». Ces quelques mots ne reflètent que très peu tout ce que ces préparatifs comportaient. Car, si j'allais trouver sur place la plupart des matériaux, il fallait songer à quantité de détails tels que les outils et clous de charpentier, les outils de terrassement, les tentes provisoires, les munitions et rations de combat, sans compter la « viande sur pied » sous la forme de quelques bovins... et j'en passe !

Nous avions, avant de rejoindre BEN KHE, au moins 2 gués à traverser et aucune piste carrossable. Je devais même, disait la note de service, « ... aménager la piste pour que les mulets de bât puissent y passer... ». Avec cet « équipage », il nous a fallu la journée pour rejoindre notre destination. J'en garde quelques photos vraisemblablement prises par CORTALE, en particulier celle d'un bivouac où j'ai inscrit : "12 mai -19 heures devant le dernier gué !"

Nous avions conçu pour ce poste, dont la garnison devait être composée d'une trentaine d'hommes, un carré de quelque 20 à 25 mètres de côté avec des murs d'environ 1 mètre d'épaisseur et 2m50 de hauteur en "fascines" remplies de terre auxquelles s'adossaient, à l'intérieur, les chambres et magasins. J'avais prévu, sur deux coins en diagonale, une petite tour à un étage avec un rez-de-chaussée en creux et des meurtrières au ras du sol pour battre le secteur au FM, pratiquement sur 360°. Le tout était entouré d'un fossé dont les déblais nous avaient permis de remplir les murs. A une cinquantaine de mètres tout autour, la défense était complétée d'un réseau, non pas de barbelés... (Qui nous les aurait amenés ? )... mais de hérissons en bambous durcis au feu. L'intérieur du poste, avec ses portes en bambous fendus et ses volets mobiles, aurait eu l'allure des premiers ranchs de la "conquête de l'ouest" si les

bambous et les toitures en latanier ne lui avaient donné un air plus... oriental ! Et je n'en étais pas peu fier ! Sur le fronton de l'entrée, un de mes hommes avait sculpté la "tête d'éléphant", symbole de la province de KHANH HOA. Il nous aura fallu à peine quinze jours pour accomplir ce travail et une photo montre le poste terminé : «... le 26 mai à 19 heures... » Bambous et les toitures en latanier ne lui avaient donné un air plus... oriental ! Et je n'en étais pas peu fier ! Sur le fronton de l'entrée, un de mes hommes avait sculpté la "tête d'un



### **Le poste de Ben-Khé**

"éléphant", symbole de la province de KHANH HOA. Il nous aura fallu à peine quinze jours pour accomplir ce travail et une photo montre le poste terminé : "... le 26 mai à 19 heures..."

Pendant ces quinze jours, le lieutenant BOTHERON, avec son commando de Sénégalais, assurait notre protection rapprochée. Ils nous quittèrent une fois le poste construit et je restai alors seul avec une dizaine d'anciens du BILOM, désormais ventilés dans les différentes unités, et mes quelque vingt partisans Moïs. J'avais comme adjoint le maréchal des logis REY et l'indispensable XOC qui connaissait bien le secteur.

Je commençai alors ma vie de chef de poste qui consistait principalement en patrouilles quasi journalières pour reconnaître le terrain, sa brousse, ses petits villages Moïs sur ray et ses bras de rivières où voisinaient curieusement papillons et... sangsues ! Patrouilles que j'accomplissais personnellement avec quelques partisans et que je reportais soigneusement sur calques... Que sont-ils devenus ?

Cette vie était aussi ponctuée par l'entraînement au tir, l'amélioration du poste, l'arrivée du Morane pour le courrier ou quelque ravitaillement d'urgence qu'il balançait parfois simplement sans atterrir, les liaisons de ravitaillement venues de Dong Trang (le JMO du GACML porte les dates: 29 mai -7 juin-29 juillet...) et évidemment les 3 ou 4 liaisons radio

journalières... Jusqu'au jour où le commandement, dans sa grande sagesse et considérant qu'un tel poste, un peu perdu dans la nature et de toutes façons hors de portée du canon le plus proche situé à DONG TRANG, était difficilement défendable, en a décidé l'abandon ! Le JMO du GACML dit : « ...28 août : départ de 4 sections pour évacuation du poste de Ben Khé ....29 août retour du convoi de BEN KHE... »

J'ai quitté BEN KHE le dernier et, la rage au cœur, ai tenu à lancer moi-même la première grenade incendiaire. Ce fut le beau feu d'artifice d'un poste qui n'aura vécu que... 3 mois... mais où j'ai laissé, peut-être, l'un des meilleurs souvenirs de ma vie.

**Pierre Nicolas-Vullierme**

**Extrait du CD-ROM "La promotion Victoire en Indochine, 1946-1954 "présenté à la Commission par le général Nicolas-Vullierme le 21 janvier 2003.**

## **La vie quotidienne au commando 37**

### **Témoignage du maréchal des logis Maurice VILAGINES âgé de 21 ans**

Le poste était harcelé quasiment toutes les nuits. Outre nos activités de jour, patrouilles, contrôle des voies de circulation, protection des populations...une partie des effectifs, en tenue locale noire, était sur le terrain toutes les nuits pour essayer de contrer les tentatives d'attaque du poste, rechercher des renseignements et prévenir le PC du commando des déplacements Viet-minh observés. Au cours de ces sorties de nuit il était fréquent que soient disséminés sur le terrain quelques éléments légers placés en embuscade ou contre embuscade en des lieux toujours différents, en prévention des harcèlements nocturnes Viet-Minh contre le poste. Ce procédé nous permettait souvent de déjouer les velléités d'agression de l'ennemi. Il arrivait parfois, à nos éléments embusqués en divers endroits du terrain, de prendre à revers les assaillants du poste et faire ainsi avorter leurs manœuvres bellicistes.

Ces déplacements nocturnes avaient lieu en partie et très souvent, à marée haute, sur le Roch Tinh ou sur la rivière de Saigon à l'aide de "sampan" (grosses barques locales). Je vois encore au cours de ces sorties, notre petit groupe de sampans, nos fusils-mitrailleurs installés à la proue de chaque sampan, glisser sans faire le moindre bruit de clapotis des rames, filer rapidement en utilisant le camouflage offert par l'ombre propice de la haute végétation des berges pour aller faire des incursions éclair en Forêt d'Anson (zone viet interdite) - il faut dire que nos supplétifs étaient de grands experts dans cet art - et surprendre les guetteurs viets, leurs postes avancés, parfois, sans la moindre couverture, exploiter plus avant notre raid.

Nous repliant ensuite très rapidement en emportant avec nous nos blessés dont la plupart avaient été victimes de ces trappes piégées garnies de bambous acérés que nous rencontrions souvent lors de l'abordage des berges de la forêt d'Anson

Ces sorties s'effectuaient très sagement et discrètement, à la manière des chasseurs chevronnés. Mon grand Maître en la matière était ce vieux renard de Sergent-chef Gabriel ROSSIGNOL, mon ami, chef du commando 24. C'était un gaillard qui devait avoir autour des 35 ans, et qui avait, lui, l'expérience de la guerre 39/45. De plus c'était un redoutable et fin

chasseur. Très calme, très patient, aucun événement grave ne pouvait avoir de prise sur lui. Il avait le sens de pressentir les événements et les réactions de l'ennemi obtenant de magnifiques résultats sanctionnés par de très nombreuses citations. Quant à moi, on me disait « tu es trop jeune pour avoir des citations, tu peux attendre, les anciens d'abord ! » Personnellement j'étais trop plein d'admiration pour mon Maître de guerre et trop naïf pour voir un quelconque intérêt à ne pas accepter la situation.

Jeté très jeune dans la tourmente, sans avoir au préalable reçu une quelconque formation et sans expérience pratique dans cette forme d'action, j'avais, dans l'inconscience de mes 21 ans, tout à apprendre sur le tas et je m'y employais ardemment sans calcul et sans me poser la moindre question, sans revendiquer quoi que ce soit, mais avec la volonté de me montrer digne et à la hauteur des responsabilités qui m'étaient confiées.

Le poste du commando 37 à BENTHÉ (voir photo) était une sorte de quadrilatère. Aux quatre coins, des blockhaus entre les blockhaus des murettes défensives avec meurtrières protégées dans le dos par un muret de rondins empilés. Les blockhaus et ces murettes étaient constitués de doubles parois de rondin remplies de terre et de cailloux avec, savamment étudié, un dispositif défensif en bambous acérés sur les sommets. À l'extérieur, un dense réseau de défenses extérieures piégées. Au centre du poste, outre la paillote qui servait de logement au personnel et de réduit, s'élevait un haut mirador d'une quinzaine de mètres, notre point fort défensif, auquel on accédait au moyen d'une échelle rudimentaire fabriquée à l'aide de longs bambous. Ce haut mirador était équipé d'une mitrailleuse de 50 qui impressionnait tant par son bruit que par ses longues flammèches lorsqu'elle tirait. Étant le seul à connaître son maniement, c'était mon poste de combat de nuit quand je n'étais pas à l'extérieur. Le plus dangereux était pour moi l'escalade nocturne de cette maudite échelle branlante sous le feu de l'adversaire. Mais quel silence et quel calme chez les assaillants lorsque la mitrailleuse entraînait en action !

Nous étions donc harcelés presque toutes les nuits à des heures variables. Dès le début, comme par un automatisme instinctif, chacun prenait, d'une manière extrêmement rapide, le poste qui lui avait été assigné à l'avance aux meurtrières et aux blockhaus. Les femmes des supplétifs et les plus grands de leurs "nios", sans qu'il soit nécessaire de le leur demander et sans émoi, alimentaient en munitions les hommes postés aux meurtrières et s'occupaient des éventuels blessés. D'une manière remarquable ils n'hésitaient pas à traverser plusieurs fois en courant la cour centrale qui était à ciel ouvert au risque de se faire blesser par des éclats de grenades ou d'autres engins. Tous avaient compris, sans explications superflues qu'il s'agissait là d'une attitude naturelle pour la sauvegarde de notre vie. Certains, surtout parmi les Viêt ralliés, prenaient spontanément l'initiative, au grand mépris du danger et sans en revendiquer aucune gloire, de se porter debout sur les murettes défensives pour arroser l'adversaire au fusil mitrailleur. Ils craignaient tellement tomber entre les mains du Viet-Minh !

Ces moments restent pour moi des moments forts et riches de mon expérience indochinoise. Seul Européen au milieu du commando 37 qui comprenait une soixantaine de supplétifs : vietnamiens, cambodgiens, Viêts ralliés, et leurs femmes et enfants, je puis affirmer qu'aucun sentiment de crainte ne m'a jamais traversé. Tous allaient au-devant de mes désirs. Tous étaient aux petits soins pour moi, que ce soit pour la nourriture, le linge... . Très disciplinés, ils ne rechignaient jamais pour les missions les plus dangereuses ou de sacrifice, veillant en permanence sur ma sécurité. Je peux dire que pendant la période de ma présence au commando 37, j'ai vécu, peut-être dans l'inconscience, en parfaite symbiose avec mes supplétifs qui auraient pu à tout moment porter atteinte à ma vie.

Rapatrié en France en août 1951, j'appris par des amis restés au régiment que fin 1951 le poste de BENTHÉ, toujours tenu par le commando 37, avait été complètement anéanti par une très forte et silencieuse attaque. Des volontaires de la mort « Dac Cong » ceinturés de charges d'explosifs ont réussi, sans bruit, à s'infiltrer au travers des défenses extérieures du poste et ont réussi à se plaquer contre chacun des quatre blockhaus, les faisant sauter simultanément, créant de ce fait quatre brèches par où se sont infiltrés les assaillants qui ont massacré la totalité des occupants du poste.

Un nouveau poste super défensif fut construit non loin de là, à CAO DINH, pour un "nouveau" commando 37 recréé. Ce nouveau poste subit dans la nuit du 29 au 30 mars 1952 une terrible attaque par environ 600 assaillants parmi lesquels les Dai Doï 55 à 60, une section de Dai Dôi Léang-Phuong et une section de Dai Dôi 75 Tringh-Sat Dac Cong. Vous pourrez en voir le récit ci-dessous.

**Maurice VILAGINÈS**

**Témoignage écrit remis par le capitaine Maurice VILAGINÈS à la Commission**

## **Le convoi**

"Devant les méthodes vietminh et la recrudescence des attaques sur les routes, les responsables militaires en vinrent à organiser les mouvements routiers. Les convois étaient en butte à des tirs de harcèlement, à des embuscades et ils subissaient les sabotages et les mines dans lesquels le Viet Minh devint un expert. Certaines embuscades prirent de grandes proportions comme celle de Dalat en 1948 ou celles qui décimèrent les convois sur la RC4 de 1948 à 1950"

### **Un convoi "exceptionnel"**

*En 1949, le lieutenant Guy Giron est chef de peloton d'escorte blindée sur la RC4, et, à ce titre, a pour mission d'assurer la sécurité des convois militaires, 60 à 70 véhicules, entre Lang Son et Cao Bang. C'est un trajet dont la durée moyenne aller et retour est de deux jours, qu'il connaît bien, pour l'avoir effectué à de nombreuses reprises. Mais cette fois, la liaison ne se déroule pas dans les conditions habituelles.*

*Nous proposons au lecteur le récit de la première journée de ce convoi qui, après de nombreuses pertes, arrivera à destination cinq jours plus tard.*

*On remarquera la grande précision de ce témoignage. Le lieutenant Guy Giron tenait régulièrement son journal et a conservé cette habitude jusqu'à la fin de ses jours.*

### **Témoignage du lieutenant Guy Giron**

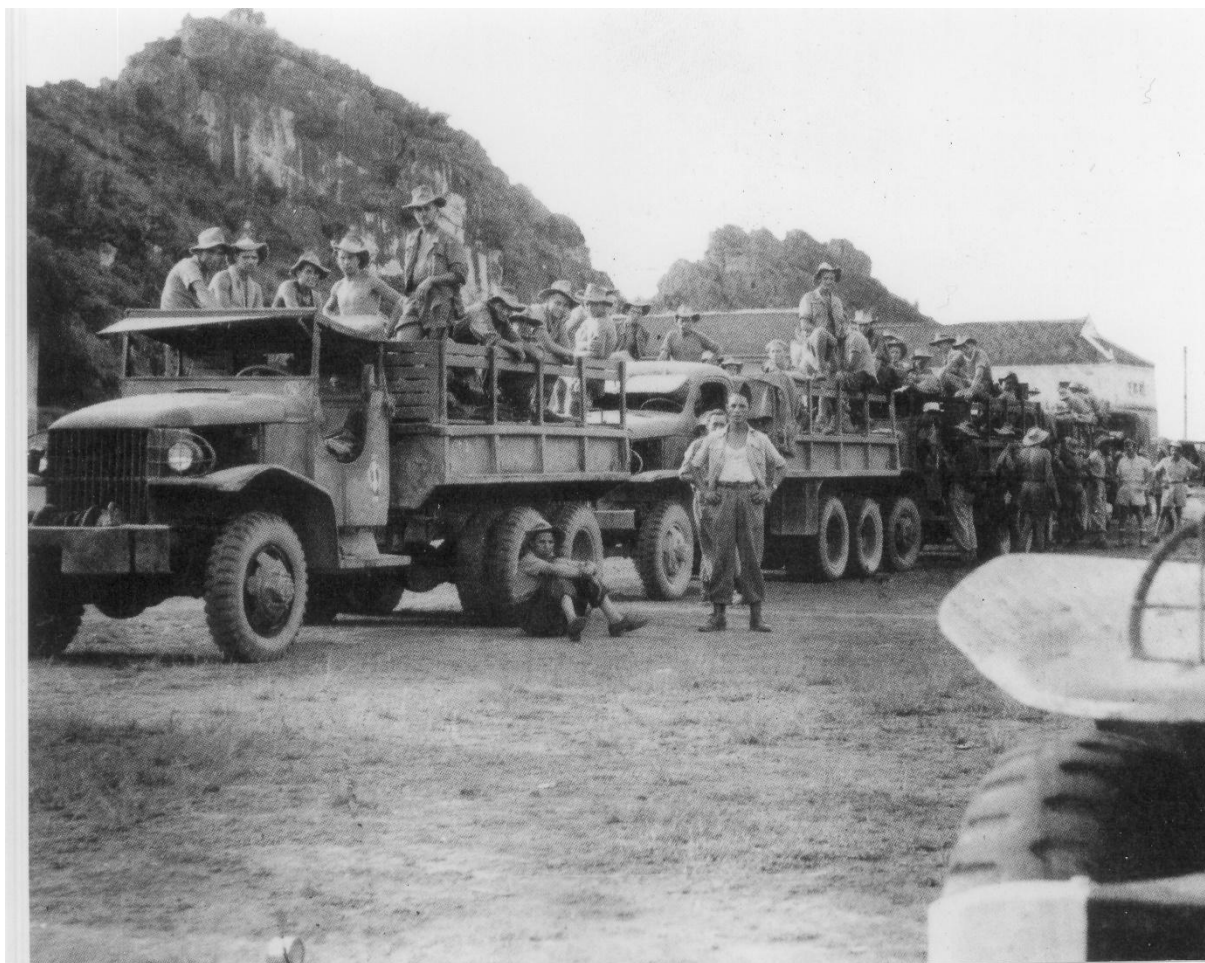
**Lundi 25 avril 1949**

Après avoir passé une bonne nuit en plein air au milieu du peloton, fait ma réunion matinale avec mes trois sous-officiers et donné un coup d'oeil à la préparation des véhicules j'ai pu me rendre compte que le moral était bon. Puis j'ai été retrouver le capitaine SOLTZ au PC du sous-secteur. Toujours pas d'heure fixée pour le départ. J'ai assisté au passage du détachement d'ouverture Nord, qui partait pour le col de LUONG-PHAI ; il m'a paru être renforcé car au lieu de la compagnie de partisans le détachement d'ouverture comportait une compagnie à 4 sections de légionnaires avec 2 half-tracks du R.I.C.M.

Il y a quelque chose dans l'air : hier soir la rumeur courait au P.C. que d'après des renseignements fournis par une patrouille de SPITFIRE et un avion d'observation, des mouvements suspects auraient été observés à la frontière de Chine au nord-est de DONG-KHE en direction de la RC 4. Finalement l'ordre arrive. Déjeuner sur place, départ à 14 heures.

À partir de 13 heures formation du convoi sur la route à la sortie nord de THAT-KE. L'articulation est la même qu'hier ; les chefs de rames rappellent aux conducteurs la conduite à tenir en cas d'incident mécanique ou d'embuscade. Il fait un temps magnifique et la chaleur commence à se faire sentir.

À 14 heures départ du convoi. Prochaine halte de regroupement : la cuvette de LUONG-PHAI. Cela roule bien jusqu'au poste de PONT-BASCOU. Je marque un court temps d'arrêt pour demander au chef de poste comment s'est passée l'ouverture de la route. Pour l'instant tout est calme.



#### **Halte au cours d'un convoi sur la RC4**

J'entame alors la montée du col. L'allure du convoi se ralentit pour éviter de trop faire chauffer les moteurs car par endroits la montée est un peu raide. La tourelle de l'automitrailleuse pivote lentement surveillant la route et ses abords, tandis les mitrailleuses du scout-car sont braquées sur le ravin et les calcaires d'en face.

Au col de LUONG-PHAI, je marque un nouveau temps d'arrêt pour jeter un coup d'œil en arrière. Sur les portions visibles de la route, j'aperçois les camions montant lentement, le convoi doit bien s'étirer sur 7 à 8 km. Le chef de la section installée au col me dit lui aussi que tout est calme pour le moment. Averti par son commandant de compagnie des rumeurs qui couraient au P.C., il me dit avoir modifié son dispositif d'approche du col et de la surveillance de la route.

Arrivée en bas du col sur l'aire de stationnement aménagé dans la cuvette de LUONG-PHAI, le maréchal des logis (M.d.l.) GIRODON avec son auto-mitrailleuses va se poster à l'entrée du « Boulevard de la 732 » en surveillance sur les hauteurs dominant la route, de l'autre côté de la rivière.

C'est alors que je vois déboucher du « boulevard », venant de DONG-KHE, un Dodge 6x6 du génie isolé avec comme chef de voiture le lieutenant PIOTRE de la 2e compagnie du 73e bataillon du génie stationné à DONG-KHE et trois sapeurs, rapatriables comme lui. Désirant rejoindre LANG-SON et au plus tôt, il profite de la mise en place des D.O (Détachement

d'ouverture de route) pour arriver dans un premier temps à THAT-KE et il me demande si la route est libre ; je lui réponds par l'affirmative, mais lui conseille d'attendre l'arrivée du convoi pour repartir, à fin de ne pas se trouver nez à nez avec un GMC dans un des nombreux virages de la route.

Sur ces entrefaites, arrive, précédé de la jeep du guide de convoi, le capitaine SOLTZ, avec son 4x4 radio, suivi de 6 GMC. Peu de temps après rejoignent 9 camions avec un GMC des tirailleurs.

Il doit être environ 16 heures. Du col de LUONG PHAI nous parviennent très distinctement, répercutés par les montagnes, les échos de rafales d'armes automatiques et des explosions sourdes des mortiers.

Que se passe-t-il ? Est-ce le D.O. qui est accroché ? Ou le convoi lui-même ? Ou plutôt les deux à la fois ?

Nous ne tarderons pas à être fixés : Sur le col où nous observons à la jumelle les fumées des explosions de mortiers, nous commençons à voir s'élever dans le ciel les fumées noires caractéristiques des réservoirs d'essence qui brûlent : une partie du convoi est prise dans l'embuscade. D'autant plus qu'aucun autre camion n'a rejoint la cuvette depuis l'arrivée des 15 premiers.

Ce qui se passe sur le col de LUONG PHAI ne nous empêche pas de percevoir les mêmes bruits en direction de DONG KE. Les Viets semblent avoir monté aujourd'hui une opération de grande envergure comme ils n'en avaient jamais exécuté en zone frontière depuis le convoi du 28 février 1948 à 25 km au sud de CAO BANG.

J'essaie alors d'avoir la liaison radio avec la deuxième patrouille, mais en vain, nous sommes dans un trou. De son côté le capitaine SOLTZ tente d'attraper son véhicule serre-file, les PC de THAT- KHE et DONG KE, mais sans plus de succès.

Par contre il a réussi à atteindre le capitaine GALLOUET du 3<sup>ème</sup> REI, commandant le D.O. de DONG KE qui lui signale qu'il progresse lentement vers le débouché nord du Boulevard de la 732, car lui aussi est sérieusement accroché.

Je propose alors au capitaine de remonter en direction du col, pour avoir une idée de ce qui s'y passe, car d'après les bruits de l'engagement venant de là-haut, il semblerait que l'effort des Viets porterait sur le col lui-même et sur la montée du versant sud ; mais à l'intensité des tirs, on a l'impression que la compagnie de légion tient le coup.

D'autant plus qu'une patrouille de SPITFIRE vient de faire son apparition dans le ciel et prend à partie les massifs de calcaire. Reprenant la route en direction du col, au bout de 1 kilomètre, je tombe sur un GMC à moitié versé dans le fossé et bloquant la route ; derrière, arrêté milieu Jusqu'à touche touche, 11 camions intacts mais abandonnés par leurs conducteurs et leurs passagers.

Ceux-ci, pas rassurés du tout, c'est le moins que l'on puisse dire se sont réfugiés dans les fourrés de chaque côté de la route. Le lieutenant de tirailleurs dont le GMC a été le dernier véhicule à franchir le col, essaye avec son sous-officier, à grands coups de gueule et non sans peine, de les faire sortir de leurs cachettes et de regagner leurs camions.

Je me joins à lui et au bout d'une demi-heure environ, mais la peur est paralysante, passagers et conducteurs ont rejoint leur véhicule et remis les moteurs en marche. Après avoir remis sur la route le GMC qui était dans le fossé et vérifié qu'il pouvait rouler, je confiais le commandement de cette rame au sous-officier du Train présent et lui donnais l'ordre de rejoindre la cuvette et de rendre compte au capitaine de ce qui s'était passé.

Le dernier camion parti, suivi par le lieutenant de tirailleurs, je continue prudemment la montée du col. Dès que je suis en vue de celui-ci et de la portion de route qui y mène chez j'aperçois trois camions en train de brûler et bloquant la route sur le col, autour de trois autres véhicules, intacts ceux-ci, je distingue très bien des Viets en tenue noire, en train de les vider de leur cargaison, avant de les incendier.

Par contre aucune présence de légionnaires : ou le bouchon a sauté où ils se sont repliés dans la forêt ; du versant sud nous parviennent toujours des échos de rafales d'armes automatiques : il y a donc encore des gens qui se battent.

-  
Ayant rendu compte au capitaine SOLTZ, de ce que nous avons pu constater et faire, celui-ci dresse un bilan :

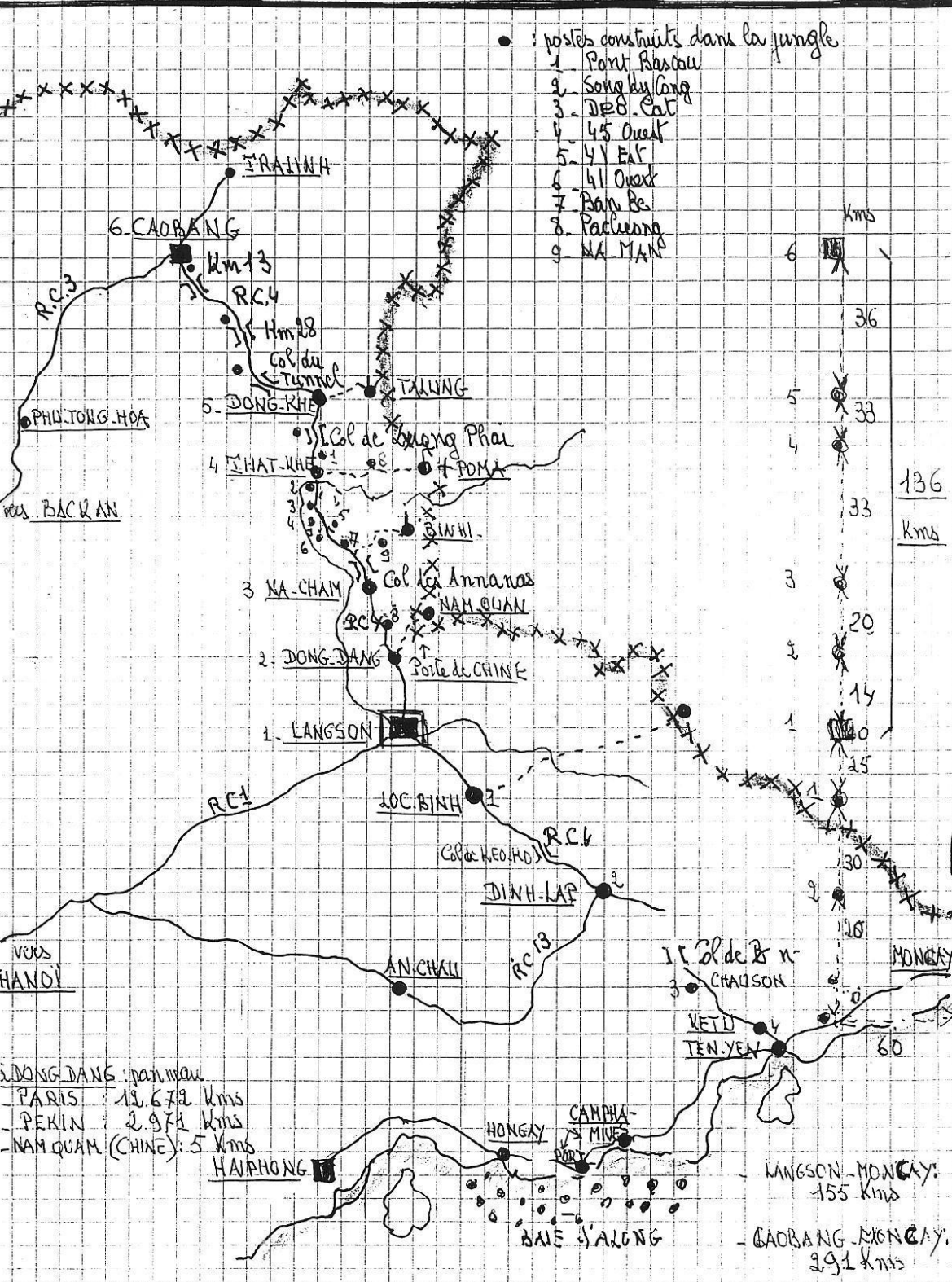
- Avec nous, 27 GMC plus deux GMC des tirailleurs et la jeep du guide de convoi ;

- détruits : 6 GMC incendiés au col ;

- sans nouvelles : 27 GMC, le 3ème GMC des tirailleurs, le GMC de dépannage, la 2ème jeep guide de convoi, le 4x4 radio du serre file et la 2ème patrouille.

- Au passage, je fais remarquer au lieutenant PIOTRE que son retour vers THAT-KE est compromis et que son sort est désormais lié au nôtre.

---



Le col étant devenu impraticable, la seule solution possible pour sortir de cette cuvette est de traverser le "Boulevard de la 73/2" et d'atteindre DONG-KHE en espérant très fort que le DO pourra assurer la liberté de circulation jusqu'à destination.

Nous étions les quatre officiers en train de chercher la meilleure manière de procéder lorsque nous sommes surpris par une explosion puis une deuxième qui nous ont paru très proches. Levant les yeux, nous nous rendons compte que c'est le poste de légionnaires qui est bombardé par les Viets, vraisemblablement avec des mortiers de 81 ou des canons sans recul de 75 mm. Une douzaine de projectiles vont s'abattre sur le poste, causant des dégâts aux défenses de celui-ci, car on voit voltiger à chaque explosion les rondins, bambous et sacs de sable qui en constituent l'armature. Par contre, aucune rafale d'arme automatique n'est entendue et aucune présence viet n'est aperçue aux abords immédiats du poste.

Un moment après la fin du bombardement, un légionnaire descendu du poste vient rendre compte de la part de son chef que, malgré le bombardement, la petite garnison tient le coup, mais qu'il a besoin d'un médecin car il a 3 blessés dont 2 graves. Le capitaine lui répond qu'il n'a pas de médecin avec lui mais qu'il transportera les blessés sur DONG-KHE dès que la route sera libre, aussi, que le chef de poste les fasse transporter dès que possible vers les véhicules.

Le capitaine GALLOUET fait alors savoir par radio qu'il a atteint la sortie nord du "Boulevard de la 73/2" mais qu'il est toujours aux prises avec un élément viet, il demande, si possible, d'accélérer le mouvement sur DONG-KHE

Vers 13H00, le capitaine SOLTZ décide alors d'effectuer une liaison physique avec lui et me demande de l'accompagner avec mon scout car.

-Laissant le commandement des véhicules au lieutenant de tirailleurs, appuyé par l'AM du M.d.l.<sup>(1)</sup> GIRODON, le capitaine monte à bord de mon scout car ainsi que le trésorier du 3<sup>ème</sup> Bataillon qui ramène avec lui la solde (près d'un million de piastres !)

Il commence à ne plus faire très clair.

A peine engagé sur le "Boulevard", le scout car est pris à partie par une première arme automatique, puis une deuxième qui arrosent la route à partir des rochers à 50 ou 600m de l'autre côté de la rivière.

Assis sur le dossier de mon siège pour avoir une meilleure vue sur la route, je guide mon jeune conducteur qui fait preuve d'un calme et d'un sang-froid étonnants et se "débrouille comme un chef" en réglant son allure sur les impacts des balles qui ricochent sur la route, devant son capot.

Tandis que l'équipage de l'AM du M.d.l. GIRODON, de son emplacement à l'entrée de la gorge essaie de neutraliser au canon les armes qu'a repérées, les 2 mitrailleuses du scout car tirent de courtes rafales en arrosant les rochers d'en face. Par moments, nous percevons très bien le bruit des impacts sur le blindage. Heureusement, personne n'est blessé.

Au bout d'une vingtaine de minutes, temps qui nous a paru long, la liaison est enfin prise avec le capitaine GALLOUET à la sortie Nord du "Boulevard."

(1) Maréchal des logis



### **Le " Boulevard "**

Celui-ci nous demande de faire passer les véhicules rescapés le plus rapidement possible, car il craint de ne pas pouvoir encore tenir longtemps.

Le capitaine SOLTZ lui ayant en quelques mots expliqué comment nous allions procéder et donné des nouvelles du poste de LUONG-PHAI dont la radio avait été détruite, le trésorier du bataillon avec son précieux pactole ayant embarqué à bord d'un véhicule du D.O., nous reprenons le chemin de la cuvette de LUONG-PHAI.

La nuit est presque tombée ; nous roulons doucement car on n'y voit "goutte", même avec des "yeux de chat". Mais cette fois, pas de réaction viet.

A l'arrivée, le capitaine SOLTZ réunit les conducteurs et les chefs de voiture ou faisant fonction et leur explique la manœuvre :

- les 2 Km du "boulevard " seront franchis un par un ;
- tous phares éteints avec uniquement avec les "yeux de chat", aussi vite que le permet la conduite de nuit dans ces conditions ;
- Le lieutenant de tirailleurs partira le premier avec l'A.M. pour assurer le passage, à la sortie, avec les légionnaires de DONG-KE.
- Son deuxième véhicule fermera la marche avec moi ;
- les 3 blessés du poste seront chargés sur le deuxième G.M.C.

L'atmosphère est tendue, mais le capitaine SOLTZ sait trouver les mots pour rassurer conducteurs et passagers et leur donner du courage.

- Vers 20 heures, départ du Lt de tirailleurs et du M.d.l. GIRODON.
- Puis les camions sont lâchés ensuite toutes les 2 minutes. Pas de réaction des Viets.
- Après le 15<sup>ème</sup>, c'est au tour du capitaine dans son 4x4, précédé par le Lieutenant PIOTRE dans son 6x6 qui connaît bien la route.
- Enfin, je lâche les 12 derniers camions ainsi que celui des Tirailleurs.
- Avant de quitter la cuvette, je jette un dernier regard sur le col où l'on distingue toujours le rougeoiement des camions qui continuent de brûler.
- Le franchissement du "boulevard" s'est effectué sans incident.
- A l'arrivée à DONG-KE, , la patrouille s'installe au pied de la citadelle.

Puis je rejoins le capitaine SOLTZ au P.C. du S/Secteur pour savoir où nous en sommes et quels sont les ordres. L'ambiance est grave. Bien que les comptes rendus des unités du D.O. ne soient pas encore tous parvenus, d'après les chiffres déjà connus, le bilan des pertes serait lourd.

Toujours aucune nouvelle du reste du convoi, la liaison directe avec THATKHE n'ayant pu être encore établie.

En ce qui concerne les ordres pour la matinée de demain, repos sur place. Cependant, comme on ne peut pas prévoir tout ce qui se passera, le capitaine demande que la patrouille soit prête à partir de 9 heures.

De retour aux véhicules, je trouve le M d L GIRODON entrain de terminer l'inspection de l'armement collectif. Aux deux équipages rassemblés, je donne les nouvelles ramenées du P.C. et leur demande d'être prêts à partir de 9 heures.

Avant de leur souhaiter une bonne nuit, je tiens en quelques mots à les féliciter pour le calme, le sang froid et l'efficacité dont chacun a fait preuve au cours de cette après-midi et en particulier une mention spéciale est décernée à mon jeune conducteur de scout car pour la maîtrise avec laquelle il a conduit son véhicule au cours de cette traversée du "Boulevard".

## **L'embuscade**

### **Mes adieux à la RC 6.**

### **Témoignage de Jacques Thomas**

Le 29 avril 1950 aura marqué pour moi la fin d'une année passée sur la RC6 qui relie, dans l'ouest, Hanoï à Hoa-Binh.

Echelonnés au cœur du massif montagneux qui s'étend du delta du fleuve Rouge à la Rivière Noire, les trois postes du quartier de Dong Bai sont censés protéger la route, en plein pays muong où les Viets sont généralement actifs. Une compagnie de tirailleurs sénégalais du

I/24° RMTS se trouve répartie entre eux, doublée d'une compagnie de partisans que j'avais reçu mission de recruter et de former sur place.

Au poste de Dong Bai où je me trouve, nous recevons, ce jour-là dans la matinée, un message radio du chef de poste de Rong Vong annonçant le ralliement d'un nha-que venu de la zone viet. Ce dernier, qui déclare vouloir faire venir sa famille, pourra peut-être me donner des renseignements à exploiter aussitôt. Je décide, en conséquence, d'aller le voir et de le ramener à Dong Bai. Pour l'interroger, j'emmène avec moi le vieux Thô, mon interprète. Un personnage pittoresque. Ancien assistant d'un missionnaire, il parle le français. Très croyant, sans doute un peu opiomane, il connaît bien les notables des villages alentour, dont il porte la longue tenue noire, mais avec un béret basque en guise de turban.

Il se trouve que, depuis quelque temps, le secteur est relativement tranquille. Anormalement. Les dernières ouvertures de route ont eu lieu sans incident. Ni mine ni embuscade. Aussi, bien que ça ne se fasse jamais, je décide de tenter un aller-retour rapide sans ouverture de route. Rong Vong n'est qu'à cinq kilomètres. Je prendrai ma jeep avec, comme escorte, un groupe de tirailleurs sur GMC et un sous-officier comptable qui doit régler une affaire là-bas.

L'aller se passe bien. En roulant vite. Aussi vite, du moins, que le permettent les cahots de la piste en terre qui tient lieu de route. A Rong Vong, je vois le chef de poste et son rallié que je fais interroger par Thô, pendant que le comptable traite rapidement ses opérations, avant de le faire monter dans le camion pour le ramener à Dong Bai. Il doit pouvoir me fournir des renseignements intéressants.

Le comptable a fini son travail, et nous repartons en vitesse. Il s'agit de ne pas traîner sur place. Roulant vite, car je voudrais terminer avant midi un rapport urgent, je distance le GMC qui me suit. La matinée est magnifique. D'un bleu profond, le ciel est très pur. Les feuilles des arbres et les pitons couverts de hautes herbes miroitent au soleil. Il fait chaud. Nguyet, le petit Muong qui me sert d'ordonnance et de garde du corps, est assis à côté de moi. Je l'aime bien. Il est efficace, et m'a déjà évité les méfaits probables d'une balle tirée à bout portant. Ma carabine à la main, il surveille la jungle aux alentours. Le vieux Thô est derrière, malmené par les soubresauts du véhicule. On ne voit âme qui vive.

A mi-chemin de Rong Vong à Dong Bai, la route traverse une petite vallée de rizières abandonnées. J'aperçois soudain, sur la gauche, à cinq cents mètres environ, se déplaçant à flanc de piton, une colonne viet qui va disparaître à notre vue. Arrêtant la jeep, je mets pied à terre pour l'observer à la jumelle. Prêt à tirer, Nguyet observe attentivement les environs. Le vieux Thô n'en mène pas large ! Il n'y a plus rien à voir mais la présence de ce groupe m'a surpris. Ce n'est pas normal. Pourquoi ces Viets s'éloignaient-ils de la route tranquillement, alors qu'ils auraient pu tendre une embuscade ? Remontant dans la jeep, je démarre lentement. On entend le moteur du GMC qui arrive derrière nous. Il est encore loin.

Les Viets viennent de réapparaître, au hasard de la piste qu'ils suivent. Ils continuent à s'éloigner tranquillement, conscients de notre présence mais sans se cacher. Phénomène vraiment étrange, que peuvent-ils bien faire là ? En première, j'avance très lentement, zigzaguant car je continue à les regarder tout en dirigeant ma jeep lorsqu'une monstrueuse déflagration retentit, qui me projette brutalement en l'air. Puis, en un éclair, je réalise la chute qui succède à ma projection verticale. J'imagine qu'un obus de 105 venu de Dong Bai m'est arrivé dessus. Pourquoi ce tir stupide ?

L'arrivée au sol me fait perdre connaissance, bien que je me sois vu redescendre comme un chat, bras et jambes tendus vers le bas pour amortir le choc. Peu après, je reprends conscience, étendu à la limite des herbes et de la route, terriblement douloureux, ne pouvant plus respirer. Pendant un instant qui doit être très court, je m'interroge, me demandant si je suis encore en vie ou non. Considérant même que si je suis mort, eh bien ! ce n'est pas si pénible que ça ! Simultanément, les réflexes jouent, et, après de violents efforts, je parviens enfin à inspirer une bouffée d'air, et à remplir en partie mes poumons. C'est à ce moment que je réalise la situation.

Un bruit strident, aigu, ininterrompu attire mon attention et m'exaspère. Il provient de la jeep qui gît sur le dos en travers de la route. Habituellement manœuvré par une tirette au tableau de bord, son klaxon s'est déclenché et ne s'arrête plus. Ce vacarme n'est pas de circonstance. Il y a de quoi amener tous les Viets du coin ! Maintenant que je respire un peu, même si c'est avec beaucoup de difficultés, tous mes efforts vont tendre à arrêter ce klaxon intempestif, à retrouver mes deux compagnons que je n'aperçois pas en me tournant sur un côté, puis sur l'autre. Le GMC n'apparaît pas. Il est encore loin. Malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à me redresser.

Je souffre beaucoup du dos. C'est comme si j'avais reçu un coup monstrueux. En me traînant à quatre pattes, en rampant, en me tirant avec les mains, j'arrive à progresser sur la route, lentement, et j'approche de la jeep. Les cailloux me font mal et m'arrachent les genoux. Enfin, je puis faire stopper le bruit du klaxon, et regarder sous le véhicule. Personne ne s'y trouve.

En sens inverse, je parcours le chemin aller, et pénètre dans les herbes hautes, à la recherche de Nguyet et de Thô. Ne pouvant me redresser, mon horizon est assez limité. Cependant, l'herbe étant devenue moins haute, je retrouve assez vite le second. Tapi derrière un rocher, il tient ma carabine et observe la forêt. A quatre pattes, lentement, je m'approche de lui. Grelottant de frayeur, il bredouille d'inintelligibles balbutiements lorsque je lui demande s'il a vu Nguyet. Ne pouvant rien en tirer, je le laisse à son semblant de surveillance, et me traîne à la recherche de ce dernier. Je le découvre enfin dans l'herbe, au moment où le GMC arrivant à toute vitesse s'arrête dans un crissement de freins et un nuage de poussière. Nguyet est inconscient. Des filets de sang coulent de sa bouche et de ses oreilles. Il est couché sur le côté, comme il est tombé, à quelques mètres de la route. Son cœur bat, cependant, et il respire.

Les tirailleurs ont giclé du camion, et ils sont devenus enragés lorsqu'ils ont découvert l'incident. Quelques-uns se sont précipités vers moi avec le sous-officier. Toujours à quatre pattes, le dos voûté, je leur fais doucement soulever et transporter Nguyet jusqu'au camion. D'autres ont couru du côté des Viets qu'ils ont aperçus. Ils tirent dans leur direction, et lancent des grenades qui n'ont vraiment aucune chance de les atteindre. Mieux vaut pour lui qu'aucun nha-que ne se présente à ce moment. Il aurait la tête tranchée avant que je puisse intervenir.

Spontanément, un dispositif de protection s'est mis en place. Des tirailleurs s'offrent à me redresser et à me soutenir. Je refuse leur aide. Je veux me déplacer seul. Je ne parviens cependant pas à me relever, et je reste à quatre pattes au milieu d'eux avant de me traîner à la hauteur du GMC. En m'agrippant et en étant aidé, je réussis tant bien que mal à grimper dans la cabine et à m'asseoir mais il faut ouvrir et lever le pare-brise, pour me permettre d'appuyer la tête sur le capot, car ma colonne vertébrale forme un angle sérieusement fermé sur l'avant. La douleur est vive, et je ne puis pas me redresser.

Des tirailleurs ont dégagé la route et poussé la jeep dans le fossé. On s'en occupera plus tard. Ayant entendu l'explosion de la mine et les tirs, le capitaine F... qui commande le quartier vient à ma rencontre avec une section en GMC. Il fait demi-tour, et nous arrivons ensemble au poste. Soutenu par deux tirailleurs, je me fais conduire à la case qui me sert de bureau. L'infirmier sénégalais me suit, mais il refuse énergiquement de me masser le dos comme je le lui demande. Il me faut le menacer pour qu'il s'exécute. Loin d'appuyer comme je le voudrais, il ne fait que m'effleurer. Son intervention ne sert à rien. La douleur ne diminue pas. Même à quatre pattes, je ne puis plus me déplacer seul maintenant. En dépit de ses remontrances, je me fais conduire à la table qui me sert de bureau. J'avais un rapport à terminer, mais il attendra. J'avais aussi commencé une lettre au colonel H... que j'aime bien, et je veux l'achever. Il n'est pas très commode d'écrire la tête posée de côté sur la table : l'écriture s'en ressent ! Enfin, je dois accepter que l'on m'étende de côté sur un lit de camp. Réaction classique que de se refuser à reconnaître l'évidence, à admettre de se trouver diminué.

Le médecin de Son Quyet a été alerté. On a ouvert la route pour lui permettre de venir avec l'ambulance. Je demande des nouvelles de Nguyet. Il a repris connaissance, et l'infirmier me rassure un peu à son sujet. Le vieux Thô est effaré. Il vient souvent près de moi, puis il repart raconter notre aventure à ceux qui ne sont pas encore au courant. Les tirailleurs et les partisans, inquiets, se pressent devant ma case. Le capitaine F... tente de les rassurer. Je les aime bien. L'ambulance arrive enfin, et le médecin vient me voir. Lorsqu'il apprend la nature des soins que m'a prodigués l'infirmier, il le traite de tous les noms et je dois m'interposer pour l'innocenter. C'est moi qui ai exigé ce traitement. Il m'examine sans rien dire, puis me fait une piqûre qui me soulage un peu. On m'embarque sur un brancard. Ce qui ne va pas tout seul. Il n'est pas question de me mettre sur le dos, et les mouvements latéraux me sont pénibles. Positionné en chien de fusil, on me transporte jusqu'à l'ambulance où je retrouve Nguyet. Nous allons partir ensemble pour l'hôpital militaire de Hanoï.

Ma dernière vision de Dong Bai est celle que j'ai, couché sur mon brancard à même le sol, du visage de mes partisans et de leurs chefs, de celui du vieux Thô aussi. Ils m'entourent, graves, émus, silencieux. Je les réconforte du mieux que je le puis. J'essaye de plaisanter. Je leur dis : à bientôt ! Mais cela ne passe pas. Les tirailleurs ont laissé, devant eux, la place à mes partisans. Ils forment un cercle en arrière. Fidèle parmi les fidèles, Malikoutou se détache, et vient maladroitement se mettre au garde-à-vous devant moi. Il me salue, et je ne suis pas sûr qu'il ne pleure pas, ce grand Sahra balafre, quand je lui demande de se baisser pour pouvoir lui serrer la main.

La piqûre du toubib a produit son effet, et c'est dans un demi-brouillard que je dis « au revoir » au capitaine F..., avant que ne se ferment les portes de l'ambulance, et que ne tombe, pour moi, le rideau, sur un piton du Quat Lam, que domine, sur un fond de ciel très bleu, le mat de nos couleurs.

**Jacques Thomas**

**Extrait du CD ROM La promotion Victoire en Indochine, 1946-1954 présenté à la Commission par le général Nicolas-Vullierme le 21 janvier 2003.**

La Commission a également recueilli un témoignage oral de M. Jacques Thomas le 11 décembre 2007.

## Le système D

*À cet endroit de l'ouvrage, nous proposons au lecteur quelques instants de détente, pour lui montrer que, même dans les moments les plus difficiles, l'humour conserve ses droits. On y verra comment, tout en étant prisonnier, on n'en reste pas moins gaulois, surtout lorsqu'il s'agit de coq, et que le manque de pot n'est pas toujours ce que l'on croit.*

### Témoignage de Jack Bonfils

Avril 1952 –

Mon ami Lucien Maury, ex-commandant la 12<sup>e</sup> compagnie, était atteint de " béribéri " et d'un début de dysenterie. En ce qui me concerne, je subissais ma troisième dysenterie, la deuxième en captivité. Le chef de camp, sur proposition de nos médecins, devait nous donner la responsabilité de la " bibliothèque ". Mot pompeux car il devait y avoir en tout et pour tout, une cinquantaine d'ouvrages, dont de nombreuses pages manquaient. Elles servirent à faire des cigarettes au fil des mois, avec des morceaux de queues de tabac récupérés lors des corvées de riz. Nous étions les deux seuls prisonniers dans cette baraque où logeait une famille de paysans, avec de très nombreux enfants. Une natte nous séparait des deux chambres : celle des hommes et celle des femmes. Nous devions avoir de bons rapports avec eux...

J'avais remarqué que le propriétaire des lieux se levait très tôt pour venir soulever la trappe et ainsi voir si ses buffles se portaient bien. Le sous-sol était réservé aux animaux, buffles, cochons, volailles. A la verticale de la trappe, le sol était de la plus grande propreté car c'est là que la famille avait son " pilon ", qui servait à séparer le grain de riz de son écorce.

Un matin, vers 4 h 30 ou 5 heures, je fus réveillé brutalement par le chant d'un coq comme s'il était à moins d'un mètre de moi. Ayant conservé mes habitudes premières, je m'étais couché contre la cloison et, laissant traîner ma main en dessous du plancher, je fus amené à prendre un doux contact avec les têtes de plusieurs volailles qui devaient dormir encore, sauf le coq. A cette période de la captivité, nous avions une couverture pour deux, pour nous protéger du froid.

Que dire de nos estomacs et de notre état de faiblesse car nous étions à la porte de la soi-disant " clinique " où ceux qui en sortaient, c'était pour l'Éternité. La tentation fut trop forte. Le temps de placer une tête de volaille au milieu de mes doigts pris en fourchette, serrer, attirer à moi et enfouir la volaille dans mon coin de couverture... sans que l'ami Maury ne se réveille ! C'est à cet instant que j'ai réalisé que je venais de commettre un " crime monstrueux " envers le peuple vietnamien !!! Que faire ? J'entendais le propriétaire commencer à se réveiller ; alors la " lumière " arriva. Nous connaissions tous cette "superstition " qu'avaient les paysans de cette haute région du Tonkin envers des faits qu'ils ne contrôlaient pas du fait de leur religion, et qu'ils mettaient sur le compte des serpents et autres espèces venimeuses.

Il me fallut trois secondes pour me lever, soulever la trappe et lancer la volaille sur la partie la plus propre du lieu où se trouvait le pilon à riz, pour permettre à la famille de récupérer chaque grain de riz qui s'échapperait lors des séances de " pilon " où nous

participions parfois, pour garder une maigre musculature, et aussi dans l'espoir d'avoir un peu de riz en supplément, bien meilleur que celui de la " cantine ".

Cinq secondes après, j'étais à ma place, sous la couverture, l'ami Maury n'ayant pas bougé. Que l'attente fut longue avant que le chef de famille ne vienne soulever la trappe pour voir l'état de santé de ses " buffles " ! Quelle fut sa stupéfaction de découvrir son coq mort. Ses cris alertèrent les gardes et ces derniers devaient nous réveiller. Ce furent des plaintes à n'en plus finir, mais il était net qu'aucune accusation ne se portait contre nous. Le seul mot qui leur revenait à la bouche et, je m'excuse pour l'orthographe, était " Com-Thot ". C'est alors qu'un garde devait nous expliquer que ce coq avait été piqué par un serpent et que, de ce fait, il était perdu pour le propriétaire et pour eux. Comment imaginer un être humain acceptant de manger une volaille mordue par un serpent au venin mortel ?

C'est alors que l'un des gardes, hilare et désirant amuser la foule, nous le proposa pour le manger ! Quel dommage qu'aucune caméra ne fût dans les parages ! J'avais expliqué à Maury, en quelques mots. Il nous voyait déjà devant le " poteau d'exécution ". Nous parûmes outragés par une telle proposition, à tel point que le garde qui tenait la volaille fit demi-tour, ayant sans doute l'intention d'aller la jeter. Nous ne pouvions accepter cela... C'est alors que je devais le rejoindre pour tenter de lui expliquer que nous avions faim et que nous acceptions de prendre le risque d'être empoisonnés à notre tour.

Je pense qu'il nous a pris pour des cinglés, la population également, et cette récupération se fit sans que Ky Thou, le chef de camp, n'intervienne. Ce fut une erreur. Cultivé, attentif, il aurait certainement compris au fil des jours. Il va sans dire que cette tentative ayant réussi, le pauvre paysan devait y perdre la majorité de ses volailles, que nous étions autorisés à plumer, à faire cuire, avec la bénédiction de la famille et des gardiens.

Ces vitamines nous donnèrent le coup de fouet dont nous avions besoin. Nous pûmes en faire profiter quelques camarades malades et elles nous permirent, à Maury et à moi, de mieux tenir le coup trois mois après, lorsque nous devions être libérés, et devoir effectuer plus de 800 Km toujours sans chaussures, toujours de nuit et avec le riz comme seul aliment.

Merci à ces pauvres volailles, qui de toute façon devaient disparaître un jour. Mes excuses à ces paysans fidèles à leurs traditions, lesquelles firent le bonheur de nos estomacs pendant trois bons mois.

**Colonel Jack Bonfils**

**Extrait du CD ROM "La promotion Victoire en Indochine, 1946-1954 " présenté à la Commission par le général Nicolas-Vullierme le 21 janvier 2003.**

*Le lecteur sera encore plus surpris en apprenant que notre témoin avait été amputé d'un bras quelques années auparavant à la suite d'une blessure de guerre contractée en 1944 en Alsace.*

## **Le pot à confiture indochinois**

### **Témoignage d'Elie Vallet**

Dans le récit qui va suivre, le problème exposé était très connu des mécaniciens, travaillant sur B 26 au G.B. 1/19 à Tourane ou au G.B. 1/25 au Tonkin, en 1953.

Donc en 1953, alors adjudant au parc 482 à Bien Hoa, (colonel Perrier), affecté au service approvisionnement des pièces de rechange avion, section A.O.C.P. (Aircraft out compound parts), expression U.S. qui traduite en français donne A.I.M.P, (avion indisponible par manque de pièces).

Lorsque le parc de Bien-Hoa ne possédait pas les pièces nécessaires dans ses magasins, les demandes étaient prises en charge par mes soins et j'appliquais une procédure particulière pour un dépannage rapide.

Les demandes de pièces (Form. 104), étaient transmises par voie routière à Cholon (banlieue de Saigon), au M.A.A.G. (Matériel air aid group), organisme U.S. chargé de procurer les pièces.

Or une certaine pièce, malgré des demandes répétées, n'arrivait jamais, bien que figurant sur le catalogue illustré du B 26. Je demandais aux utilisateurs, un modèle pour essayer de trouver une solution. C'est ainsi que je reçus un récipient en verre, ayant une capacité d'un demi-litre environ, avec un filetage à la partie supérieure où venait se visser un couvercle, ayant une ouverture, pour le passage d'un tuyau. Cet ensemble avait pour but, la récupération des vapeurs d'acide de la batterie, sur le groupe moteur du B 26.

Faisant des recherches dans les magasins, pour trouver un matériel de remplacement, je découvris un récipient en plastique, qui pouvait très bien être utilisé pour le même usage. L'utilisateur était enchanté de cette solution, ce récipient étant moins fragile que l'original.

Je me réapprovisionnais par l'intermédiaire du M.A.A.G., à la grande satisfaction des utilisateurs. Malheureusement, cette joie fut de courte durée, un responsable ayant découvert que cette pièce n'était pas destinée au B 26. La nouvelle source d'approvisionnement fut donc coupée.

Je revins à la charge du M.A.A.G., catalogue illustré en main. Le responsable me fit remarquer avec un sourire ironique, que sur le catalogue, cette pièce portait le code LP. (local purchase), autrement dit à se procurer dans le commerce local. Je trouvais la plaisanterie plutôt désagréable. Néanmoins jouant le jeu, je m'adressais au service des achats du parc 482, qui ne pu trouver cette pièce à Saigon.

Peu de temps après, un officier de liaison U.S., le capitaine Light, étant pour quelques temps au parc, je lui fis part du problème, en lui montrant le modèle. Quelques jours plus tard, le capitaine Light vint me voir avec un large sourire et dans les mains, un exemplaire du fameux récipient, à ma grande surprise.

A ma question -Où avez-vous trouvé ceci-, il me répondit "à Saigon, au magasin Charner, mais plein de confiture, que j'ai mangée". C'était une bonne piste, mais voilà, le service achats ne voulait pas acheter un matériel technique avec de la confiture à l'intérieur. De même, le

gérant du mess, ne voulait pas acheter de la confiture dans un emballage si petit, alors qu'il la recevait en grande quantité par l'intendance. Donc pas de solution.

La semaine suivante, nous avions la visite, en liaison d'un responsable du ravitaillement technique du G.B. 1/19, l'adjudant-chef Camus (toujours coiffé à la Yul Brynner) et lui exposait la situation. Ce dernier étant également président du mess, se rendit au magasin Charner et acheta 50 pots de confiture. Lors de son retour vers Tourane, l'adjudant-chef Camus me dit : -"quand nous aurons mangé la confiture, nous dépannerons également le G.B. 1/25 au Tonkin ". Ce qui fut fait

Depuis ce jour et jusqu'à la fin des opérations la section A.O.C.P n'a plus entendu parler du pot à confiture indochinois, qui durant plusieurs mois, fut une source de soucis.

**Elie Vallet**

**Extrait de "Le pot à confiture indochinois", témoignage écrit adressé à la Commission.  
par le commandant Elie Vallet (Armée de l'air).**

## **Le camp de prisonniers**

*Le témoignage suivant, rédigé par un médecin militaire, est particulièrement intéressant puisqu'il décrit, avec un œil averti, les conditions déplorables d'hygiène auxquelles étaient soumis les prisonniers du Viet-Minh. Il montre également l'inlassable dévouement et la haute compétence de ces praticiens qui, privés d'instruments et de médicaments, ont fait tout leur possible pour alléger les souffrances ou remonter le moral de leurs compagnons de captivité et sauver des vies.*

## **Après l'enfer, le bagne**

La fin des combats de la RC4, à la mi-octobre 1950, vit commencer un autre drame; la lutte contre la mort de milliers de prisonniers tombés entre les mains du Viet Minh.

Concentrés dans de misérables villages bâtis parfois de leurs propres mains, astreints à des marches très pénibles et à des travaux épuisants, alimentés de façon très insuffisante, totalement dépouillés de l'armure efficace qui protège de nos jours l'Européen vivant sous les tropiques ( confort matériel, diététique appropriée, moyens sanitaires prophylactiques et thérapeutiques modernes), des centaines de soldats du corps expéditionnaire, exténués par les combats qu'ils venaient de livrer, durent brusquement affronter, non seulement des conditions d'existence qui, à certains moments, purent évoquer celles des camps de concentration nazis, mais aussi une nature et un climat essentiellement hostiles.

On sait aussi que, comme conséquence de cet état de choses, la mortalité globale de l'ensemble les camps s'éleva à plus de 50% des effectifs initiaux, alors que la morbidité atteignait 100%, c'est à dire que nul ne fut épargné par la maladie.

Pour des raisons diverses, dont la mauvaise volonté des autorités Viet Minh fut la principale, si elle ne fut peut-être pas la seule, les organisations de la Croix-Rouge ne purent apporter aucun secours à ces camps de prisonniers et il ne fut jamais question de rapatriements sanitaires...

Aucun des médecins des huit bataillons qui participèrent à la bataille de Dong Khé, en octobre 1950, ne regagna, à la fin de celle-ci, les lignes du corps expéditionnaire. Deux furent tués au combat; les autres, demeurés avec les blessés dont ils avaient la charge, leurs prodiguèrent leurs soins sous le feu et jusqu'à la dernière minute. L'un d'entre eux fut blessé deux fois dans la même journée.

Tous furent rassemblés en quelques jours avec les officiers et quelques sous officiers capturés au cours et à la fin de la bataille, dans ce qui fut appelé le camp n°1. Au total 115 hommes.

Il faut noter que, pour tous les médecins qui disposaient encore de médicaments et de matériel de pansement, l'instant de leur capture marqua la fin de leur activité médicale. Immédiatement isolés du reste des prisonniers, ils se virent confisquer tout leur équipement et durent quitter les innombrables blessés dont la plupart, perdus au milieu de la jungle où ils étaient immobilisés, moururent privés de tout secours dans les jours qui suivirent.

Les premières semaines vécues au camp n°1 furent, malgré l'extrême fatigue de tous, à peu près satisfaisantes sur le plan sanitaire.

Par contre, la maladie commença bientôt à faire des ravages dans certains camps d'hommes de troupe : c'est ainsi que dans un village adjacent au nôtre, une épidémie de dysenterie bacillaire emporta en quelques semaines une cinquantaine de malades ; c'est que l'hygiène était déplorable dans ces camps ; les abords des points d'eau étaient en particulier souillés par les déjections des malades aussi bien que des biens portants et les médicaments distribués étaient mal utilisés.

Dans ces conditions une délégation de médecins prisonniers se rendit auprès du chef de camp, pour lui faire remarquer que les conventions de Genève prévoyaient l'utilisation des médecins retenus en captivité au service de tous les prisonniers, et qu'il était donc nécessaire de répartir les sept médecins alors présents au camp n°1 dans les camps d'hommes de troupe, si l'on voulait éviter l'aggravation de la mortalité. Il nous déclara, en réponse, que les médecins du corps expéditionnaire étaient tous des "fascistes" comme les autres prisonniers, et qu'à l'avenir l'armée Viet Minh prendrait elle-même en mains le service médical des camps de prisonniers.

Cette réponse nous parut lourde de menaces.

Peu de temps après, au début de janvier 1951, ces menaces se précisèrent. Commença alors la longue période de famine et de mauvais traitements qui devait durer jusqu'à la fin de l'année.

Dès le mois de janvier, les médicaments avaient presque entièrement disparus ; tous les médecins avaient été isolés du reste des prisonniers et groupés dans une même maison d'où il leur était interdit de sortir pour visiter leurs camarades ; l'infirmerie avait été confiée à un légionnaire hongrois qui gaspillait les rares comprimés anti palustres ou antidysentériques mis à sa disposition.

Sous le prétexte dérisoire d'hygiène (mot très à la mode dans la bouche des cadres politiques Viet Minh) les médecins furent astreints à nettoyer les immondices du village.

Les conditions matérielles de notre existence devinrent chaque jour plus précaires; il était distribué quotidiennement environ 500 grammes d'un riz de mauvaise qualité, auquel s'ajoutait à chaque repas, une soupe faite d'épluchures de patates ou d'herbes des champs qu'un médecin avait été chargé de sélectionner? Au total, la ration calorique ne dépassait pas 1200 calories. Les travaux imposés pour satisfaire à l'entretien du camp devinrent considérables ; les lieutenants et les sous officiers durent faire jusqu'à quarante kilomètres dans une seule journée pour aller chercher un sac de riz de vingt kilogrammes les autres officiers allaient deux fois par jour à plusieurs kilomètres pour confectionner avec beaucoup de difficultés un fagot de bois mort dans une région presque entièrement dénudée et dépourvue de toute végétation arborescente.

La plupart d'entre nous étaient pieds nus (ceux qui avaient encore des chaussures les gardaient précieusement pour les longues marches), en loques et couvert de poux ; jusqu'au mois d'avril 1951, il fallut endurer les rigueurs du froid apporté par la mousson d'hiver; ce fut ensuite l'accablement des grosses chaleurs.

Les malades devinrent chaque jour plus nombreux et plus graves ; l'équation: pathologie tropicale + pathologie de la misère expliquant l'aggravation rapide de l'état sanitaire du camp. Les carences protidiques et les avitaminoses multiples faisaient le lit des dysenteries et des atteintes palustres graves, et celles-ci renforçaient mutuellement leurs effets nocifs dans un cercle vicieux infernal.

Dès le mois de juin, le camp pris l'aspect d'une sorte de Buchenwald tropical où l'on voyait circuler lentement des hommes d'une maigreur effrayante, à la peau rougie par la pellagre, tandis que d'autres promenaient difficilement, appuyés sur un bâton, des œdèmes monstrueux.

Le premier décès était survenu au mois d'avril 1951 ; ces décès se multiplièrent surtout pendant les mois d'août et de septembre. Les villageois, très superstitieux, refusèrent bientôt de garder les mourants ou même les malades graves dans leurs maisons ; il fallut donc, dans chaque village nouveau où le camp s'installait, bâtir une "paillote" de petite dimension où était transportés ceux dont l'état devenait inquiétant (les grands diarrhéiques surtout qui posaient des problèmes de propreté très difficiles à résoudre).

L'une de ces paillotes avait été baptisée "la morgue"; le nom resta aux autres et c'est dans ces conditions affreuses, étendus sur un lit de paille de riz infestée de poux et souillée parce que très difficile à renouveler, que moururent dix-neuf de nos camarades jusqu'aux premiers jours de janvier 1952.

Pourtant, ce sur quoi il faut insister c'est que, même pendant cette "année terrible" la présence des médecins n'avait pas été inutile et avait pu, au contraire, limiter les dégâts et éviter le pire, c'est à dire un nombre beaucoup plus grand de décès.

Déjà, à l'époque où, dans le premier village de notre captivité, un de nous avait eu à sa disposition une certaine quantité de médicaments et où nous avions eu le pressentiment justifié de jours beaucoup plus sombres, nous avions, avec son accord, conseillé à tous les

prisonniers du camp n°1 de se présenter à tour de rôle à la visite médicale et de faire provision des comprimés antipaludiques qui leur seraient remis pour les utiliser à une prophylaxie "a minima" au cours de la prochaine saison chaude. Beaucoup suivirent nos conseils et, bien que certaines de ces petites réserves aient été confisquées par les gardiens au cours de fouilles ultérieures, elles permirent à beaucoup d'éviter, pendant l'été 1951, des atteintes palustres trop graves. Les primo-infestations ainsi que les accès de reviviscence furent limités chez eux en nombre comme en intensité, et nous n'eûmes à déplorer que deux décès par accès pernicieux, alors que ceux-ci ravagèrent les autres camps.

En ce qui concerne le danger des dysenteries, il fallait surtout essayer d'éviter la naissance d'épidémies extensives, analogues à celles qui emportèrent de nombreux prisonniers dans tous les autres camps. Nous réussîmes assez vite à obtenir du chef de camp l'autorisation de creuser des feuillées renouvelées aussi souvent que nécessaire. Mais celles-ci étaient éloignées des maisons des villages et inaccessibles aux malades étendus, à bout de forces, sur leur couche de paille; de plus, il était interdit de sortir des maisons pendant la nuit. Nous imaginâmes donc d'utiliser le système, répugnant mais assez pratique, de paniers de bambous tressés garnis de terre et de cendres et vidés chaque matin après usage.

Naturellement, ces précautions d'hygiène, si elles évitèrent effectivement une épidémie, ne pouvaient empêcher l'évolution d'amibiases intestinales graves. Démunis de tout médicament spécifique, nous eûmes au moins la chance de vivre dans une région de culture du pavot où les paysans (les vieillards surtout) fumaient encore de l'opium.

Il nous fut ainsi possible de nous procurer, sinon de l'opium pur, du moins de la poudre d'opium déjà fumé recueillie en raclant l'intérieur des fourneaux de pipes ; cette poudre (qui possède encore une valeur marchande) est encore très riche en produits opiacés. Quelques-uns payèrent cette drogue avec de l'argent obtenu en vendant clandestinement des objets de valeur qu'ils avaient pu dissimuler (montres, stylos, bagues, d'autres en se dépouillant d'une pièce de leurs vêtements : ceinture de cuir - remplacée par une ficelle - chemise, etc.). Grâce à cet opium, nous pûmes donc soulager les douleurs des dysentériques et tarir au moins temporairement les diarrhées incoercibles et même, dans certains cas, adoucir l'agonie des mourants.

Nous étions tout aussi dépourvus de moyens pour aider à guérir les quelques cas de fièvre exanthématique prolongée qui se déclarèrent, et qui étaient vraisemblablement des typhus de brousse. Certains de ces malades (parmi lesquels un de nos camarades médecin) parurent bénéficier d'enveloppements froids répétés et pratiqués avec une couverture mouillée.

Mais un des problèmes les plus difficiles qui nous fut posé, le fut par l'apparition de plusieurs cas de leptospiroses au mois d'août 1951.

Deux de ces malades, dont un médecin, le docteur Loup, atteints de formes hémorragiques, moururent en quelques jours sans que nous n'ayons rien pu faire, sinon pour tenter de les guérir, du moins pour essayer de soulager leurs souffrances.

A cette époque, le médecin capitaine Enjalbert et moi-même servions officiellement de garde-malades ; il s'agissait pour nous d'apporter une aide matérielle aux malades graves et de veiller sur les mourants.

Dans ces cas de leptospiroses, il nous fallut donc, bien que dépourvus de savon et de tout désinfectant efficace, nettoyer ces malades et laver leurs vêtements excessivement contagieux. C'est sans doute miracle que nous n'ayons pas été contaminés. Mais la difficulté majeure était d'éviter l'extension de cette épidémie. Il était pratiquement impossible de ne pas patauger dans la boue du village. Or, la voie de contamination la plus dangereuse contre laquelle il était nécessaire de lutter était la présence de rats qui infestaient par centaine les maisons du village.

Le médecin capitaine Armstrong, qui avait été rendu responsable de l'hygiène du camp, expliqua alors aux prisonniers, dans une brève causerie, l'étiologie et la pathologie des leptospiroses, recommanda une propreté manuelle aussi rigoureuse que possible avant les repas, et surtout fit prendre les dispositions nécessaires pour que chacun puisse ébouillanter les récipients de bambou où nous recevions les rations de riz et de soupe.

Ces soins d'hygiène alimentaire s'ajoutèrent à tous ceux que les médecins avaient déjà recommandés: baignades, ébullition périodique des vêtements, renouvellement des feuillées, préparation des boissons astringentes (comme l'infusion de feuilles de goyaviers), précautions anti anophèles...

Dès lors l'état sanitaire du camp ne cessa de s'améliorer progressivement et, au début de l'été 1952, le nombre de malades était minime. Le dernier décès avait eu lieu dans les tout premiers jours de cette année 52 ; il n'y en eut plus d'autre pendant tout le restant de la captivité, c'est à dire pendant plus de deux ans.

Les chiffres apparaissent éloquentes : en effet, alors que le pourcentage de la mortalité globale dans les camps de prisonniers du Nord Viet Nam dépassa 50%, il ne dépassa 15% dans le camp n°1. Dix neuf "seulement" des cent vingt officiers et sous-officiers qui, à l'origine constituèrent le camp, moururent de misère et de maladie au cours de l'année 1951. Fait plus remarquable encore, depuis les tous premiers jours de l'année 1952 jusqu'à l'armistice de 1954, suivi de la libération de tous les prisonniers survivants, on n'enregistra plus dans ce camp, un seul décès.

Ces différences frappantes ne peuvent être en aucune façon, attribuées à un régime de vie préférentiel accordé au camp n° 1: le régime alimentaire, les travaux imposés, l'absence de médicaments étaient les mêmes que dans les camps d'hommes de troupe, ce qui était tout à fait conforme à la doctrine politique égalitaire qu'observaient à la lettre les cadres fanatiques qui dirigeaient les camps.

Il n'est pas douteux que si le personnel médical, numériquement important, avait été réparti dans les autres camps, jamais la mortalité n'eût atteint, dans ceux-ci, le taux effroyable que l'on sait, malgré toutes les difficultés qu'ils auraient certainement rencontrées.

Dans les camps du Nord Viet Nam, l'expérience a d'ailleurs été faite tardivement pendant une durée limitée par le médecin capitaine Armstrong qui donne, pour un effectif d'environ 2000 prisonniers Nord Africains dont il eut à s'occuper, de décembre 1953 à août 1954, un taux de mortalité de 15% seulement

C'est ainsi, grâce à cet effort médical qui ne se relâchait pas, secondé par l'admirable compréhension et la discipline de la plupart des prisonniers, que l'été 1953, le dernier de cette longue captivité, se passa de façon à peu près satisfaisante, bien que le nombre de malades (paludéens surtout) ait été plus élevé que celui de l'année précédente.

Cependant l'état moral et, pour mieux dire, l'état mental du camp était, par contre, devenu peu à peu plus inquiétant peut-être que son état sanitaire.

Le climat épuisant, la misère, la maladie, la promiscuité, l'absence, totale pour certains, et pour tous l'extrême rareté des nouvelles familiales (parvenant en transit par la Tchécoslovaquie, l'U.R.S.S et la Chine), l'absence de toute information valable pouvant faire prévoir la fin de la guerre, le sentiment constant d'insécurité, la propagande politique enfin, avaient nettement influé sur le psychisme de la plupart des prisonniers les plus anciens. La moindre atteinte se marquait par une irritabilité qui rendait la vie en commun difficile; les querelles n'étaient pas rares et naissaient parfois pour des motifs sans réelle importance.

Chez certains, l'état psychique était devenu nettement anormal et se caractérisait, soit par un état de torpeur intellectuelle marquée, soit par des troubles du comportement d'une allure nettement pathologique, même s'ils n'étaient pas encore très graves.

Contre ce mal aussi, le camp réussit cependant à réagir de façon efficace, bien qu'en apparence nous ne possédions rien pour nous sauver de l'ennui qui nous accablait et du néant intellectuel dans lequel nous vivions depuis des années et qui était si dangereux. Depuis longtemps, les quelques livres qui avaient été réunis au début de la captivité avaient été abandonnés au cours des déplacements, après avoir été lus et relus par tous. Il fallut donc trouver autre chose. Les plus adroits s'étaient mis à fabriquer des jeux d'échecs et ceux-ci (autorisés parce que très en honneur dans les pays communistes, contrairement aux jeux de cartes) connaissaient un grand succès. Des tournois avaient lieu entre équipes.

Mais il fallut aussi tenter d'exploiter systématiquement nos propres ressources intellectuelles. Un certain nombre d'officiers et de sous-officiers du camp possédaient heureusement une expérience et une culture qui rendirent possible l'organisation de causeries portant sur des sujets très divers : lettres, sciences, voyages, etc. et capables de "meubler" pendant longtemps nos soirées. Il se fit donc de véritables tournées de conférenciers qui, le soir venu, auprès du feu, répétaient la même causerie auprès d'équipes différentes. C'est ainsi que l'administrateur des colonies, qui avait rejoint le camp, fit tout un cours d'économie politique ; un aumônier nous exposa quelques problèmes de théologie ; d'autres parlèrent d'écrivains qu'ils connaissaient particulièrement bien; nous-mêmes avons ouvert un cours élémentaire de langue anglaise, cependant qu'un cours de russe attirait les plus courageux.

D'une façon générale, on peut dire que la plupart des médecins présents au camp témoignèrent, par des causeries qui ne portaient pas seulement sur des sujets de biologie ou de médecine que, traditionnellement dans le corps médical, la culture générale ne se sépare pas de la culture médicale.

C'est ainsi que dans ce camp misérable, si quelques-uns s'étaient malheureusement laissé envahir par une torpeur intellectuelle déplorable, d'autres avaient conservé assez de liberté d'esprit pour bénéficier et faire bénéficier leurs camarades, en attendant des jours meilleurs, de l'évasion que constituait le rappel de la civilisation culturelle dont ils avaient jadis bénéficié.

C'était là une prophylaxie et une médecine mentale aussi nécessaires pour tenir sur le plan moral que l'hygiène et les médicaments l'étaient sur le plan corporel.

**Pédoussaut P : Le service médical d'un camp de prisonniers de guerre Français au Nord Viêt-Nam (1950-1953). Revue des corps de Santé des Armées Terre Air mer. IV. 4. Août 1963. Médecine navale. (479-495)**

**Ce témoignage est extrait du document " Les Médecins des bataillons de la RC4 , mémoire pour la proposition du nom de baptême de la promotion 2003 de l'École du Service de Santé des Armées ", remis à la Commission par le Médecin en chef des services hors classe Henry Quandieu son auteur.**

## **L'évasion**

### **Témoignage lieutenant du train Jean Roux**

*Affecté en Indochine comme Sous-lieutenant, Jean Roux se voit confier le commandement du 5<sup>ème</sup> Bataillon léger de supplétifs militaires, unité constituée hâtivement et peu apte au combat, dont l'âge moyen est de 17 ans et l'équipement précaire. Il en fait la triste expérience le 21 janvier 1954 où son unité, engagée dans une vaste opération destinée à secourir un poste attaqué, prise sous un déluge de feu, est totalement décimée. Blessé à deux reprises au bras droit, à court d'hommes et de munitions, il est contraint de cesser le combat. Les bras liés derrière le dos, malgré ses blessures, il se demande quel va être son sort, lorsque deux chasseurs de l'Aéronavale attaquent la colonne dont il est le prisonnier.*

C'est merveilleux, un avion ami qui vous mitraille, car il sème la panique dans le dispositif. J'entre dans le jeu, blotti contre, la digue, je joue les affolés et je ne bouge plus. Une fois les avions passés, je reste sur place, mais pas pour longtemps car un coup de pied m'invite à repartir. Tirant parti de mon état de blessé, je traîne la patte, me laissant distancer par mon escorte de tête, je ne suis pas pressé de le suivre. Nous quittons alors la digue pour nous engager dans la rizière sur une diguette qui conduit aux villages. Nous avons déjà parcouru une cinquantaine de mètres lorsque les chasseurs sont revenus. Les Bearcat attaquent en piqué, au napalm cette fois, ça chauffe au sens propre du terme. Heureusement, je ne suis plus sur la digue. Planqué dans l'eau boueuse, je m'aperçois que la diguette est coupée pour laisser communiquer entre elles les deux rizières qu'elle sépare. La coupure est recouverte d'un petit ponceau formé d'une simple planche. Pendant que quelques-uns de mes hôtes grillent et que les autres s'abritent, je me glisse sous la planche pour disparaître aux vues des Viets beaucoup plus préoccupés par le napalm que par ma garde. J'attends donc encore une fois qu'on vienne me chercher. Le soleil baisse sur l'horizon, le temps se couvre, les minutes passent, le mouvement des Viets reprend, j'en entends un passer sur la planche sans me remarquer, puis un autre, puis toute la colonne, c'est gagné !

Il ne reste qu'à attendre la nuit. J'ai quand même la sensation d'être au fond d'un gouffre, je devrais être mort et je ne le suis toujours pas, je n'ai plus rien à perdre, je me trouve dans un état second après l'excitation de la bataille, en sursis, avec une petite chance d'en sortir avant le lever du jour.

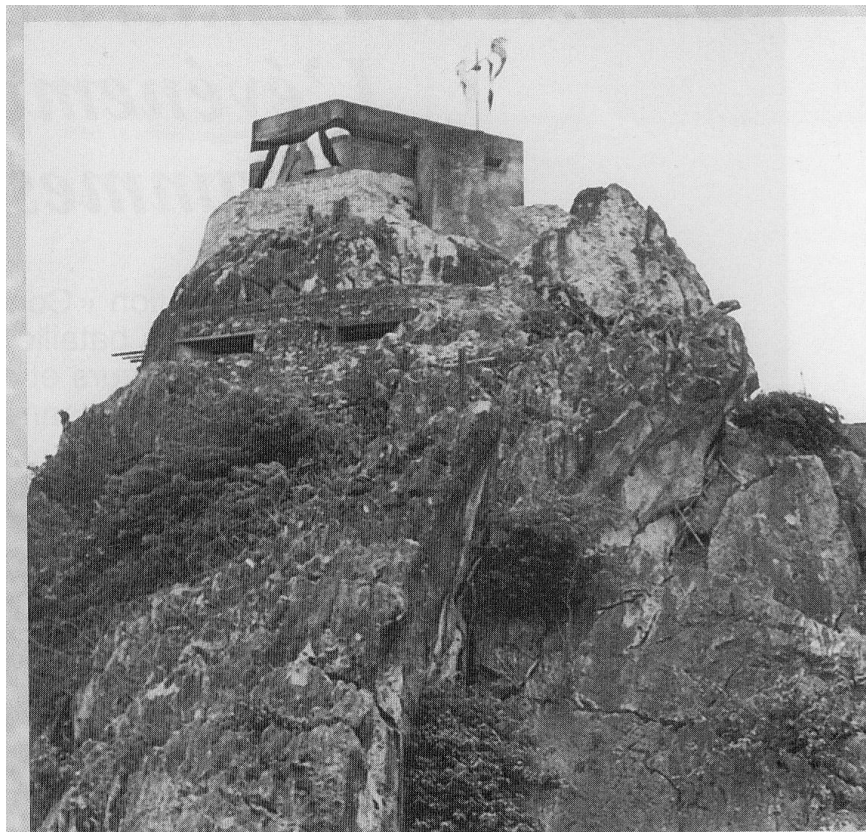
En attendant que la nuit tombe vraiment, il convient de réfléchir et de récupérer un peu. Il faut d'abord me libérer les bras. Heureusement, mes liens me laissent un minimum de liberté de mouvements, et en tâtant mes poches, je retrouve mon couteau qui avait échappé à

la fouille. Au prix de quelques contorsions, toujours dans l'eau, j'arrive à couper les ficelles qui m'attachent les coudes. Déjà une bonne chose de faite.

Maintenant il faut y aller. Je vois dans la pénombre que la rizière où je me trouve laisse un espace d'une centaine de mètres entre deux villages, je vais donc tenter le passage. J'entends les Viets qui grouillent aux alentours, des conversations, des rires de femmes dans les villages proches.

Il me revient à l'esprit que deux mois plus tôt, en patrouillant dans la zone interdite, j'avais fait un prisonnier qui avait réussi à nous fausser compagnie à midi, en plein soleil, alors pourquoi pas moi par une nuit sans lune ?

Après tout, ma chance tient peut-être à la présence de tout ce monde qui s'agite dans la nuit en célébrant sa victoire. Ce sera sans doute plus facile de passer inaperçu. J'essaie bien de partir en rampant pour être plus discret, mais même avec deux bras valides on n'irait pas bien loin. Abandonnant mes galons et mon chapeau de brousse pour présenter une silhouette plus neutre, je me relève et pars en marchant le plus naturellement possible. Mes Pataugas qui enfoncent dans la boue dégagent derrière moi dans leur sillage un gargouillis de bulles en me donnant l'impression d'être suivi. Je force l'allure, traversant ainsi le goulet entre les villages qui s'ouvre ensuite sur une zone plus dégagée. Mais j'ai toujours l'impression d'être suivi, ces pataugas font trop de bruit avec tous ces glouglous. Alors je les abandonne, bêtement, pour continuer pieds nus.



▲ *Le rocher du Ninh Binh (Nord-Vietnam), où le lieutenant Bernard de Lattre de Tassigny a été tué le 30 mai 1951*

© ECPAD - France.

Le premier obstacle passé, il faut se repérer. Je sais que je me trouve dans un quadrilatère formé par quatre routes ou chemins empierrés, à l'Ouest, la digue du DAY, au sud la RP 10 sur laquelle se trouve le poste de CAT DANG où j'allais chaque matin en ouverture de route. Il n'y a donc pas à se tromper. Ne voulant pas me jeter dans la gueule du loup en rejoignant directement NINH BINH, j'opte pour CAT DANG, une dizaine de kilomètres, ce n'est rien, mes jambes sont intactes, j'ai donc toutes les chances d'y arriver avant la fin de la nuit.

La nuit est de plus en plus sombre, pas une seule, étoile, pas de lune. de temps en temps je m'arrête pour me repérer et disparaître jusqu'au cou dans- la rizièrre. Ces haltes ma libèrent de l'impression pesante d'être suivi. La visibilité est courte, si courte que je distingue au dernier moment à quelques dizaines de mètres deux sentinelles à une croisée de diguettes. Ils m'ont sûrement vu. La rizièrre étant sèche à cet endroit, je pars en courant dans une direction opposée, ils m'interpellent, j'entends le bruit des culasses qu'on arme, je continue à filer pour disparaître dans la nuit. Ils ne m'ont pas poursuivi, sans doute avaient-ils une mission de jalonnement d'itinéraire au profit d'une unité Viet Minh.

Ayant couru jusqu'à en perdre le souffle, et même un peu au-delà, je vais m'asseoir dans la rizièrre inondée pour récupérer et tenter de refaire le point, car j'ai complètement perdu ma direction, craignant même d'être sorti de mon quadrilatère de routes. Je suis paniqué, sans point de repère. A côté de moi, dans la rizièrre, une vieille paysanne repique son riz. Elle n'a pas plus envie que moi d'engager la conversation.

Je ne sais toujours pas où je suis, le temps passe et mes chances avec. Peut être cette paysanne consentirait-elle à m'héberger demain ? Pure folie.

Des lampes s'allument à la lisière d'un village, d'autres répondent un peu plus loin: je reconnais les signaux qui guident les unités Viêt-Minh dans leurs mouvements nocturnes. Il n'est donc plus question de bouger. Un peu plus tard, un quart d'heure peut être, ou trois heures, je ne sais pas, une compagnie viet arrive dans un tintamarre d'armes et de bidons, sans la moindre discrétion. Ils passent à une vingtaine de mètres sur une diguette, la vieille ne bronche pas... deo gratias. On prie très fort dans ces cas-là.

Cette longue halte n'a pas été sans profit, car dans la nuit j'ai fini par entendre tirer notre artillerie, et dans une éclaircie j'ai pu voir les lueurs des coups de départ. Me voilà sauvé, mais quelle artillerie ? NINH BINH ou MY COI. Ayant parié pour NINH BINH, je repère ma direction et je repars sans prendre congé de la vieille, mais ces satanés signaux reprennent, je ne peux tout de même pas rester toute la nuit assis dans l'eau à côté de cette femme. Tant pis, je prends le risque et m'en vais passer au large de ces villages dans la rizièrre.

Au fur et à mesure que j'avance, je me retrouve petit à petit en pays connu. Je sais qu'après ces villages il y a une haute digue qui rejoint la RP 10 à deux kilomètres de CAT DANG. Il ne reste plus qu'à la suivre en restant en contre bas.

Ce faisant, je crois distinguer dans la pénombre qu'elle est truffée de trous individuels et j'ai même l'impression de voir des Viets accroupis, à intervalles réguliers, le fusil entre les jambes. Que faire sinon continuer, d'autant plus que la rizièrre étant sèche en cet endroit je me pique les pieds et ne suis plus guère en état de faire des détours. Et puis je ne suis pas sûr de ce que j'ai cru voir. J'ai pourtant bien l'impression d'être en train de passer un régiment viet en revue. Ce serait assez comique si j'avais encore le sens de l'humour.

Arrivé à la RP 10, je ne suis plus qu'à deux kilomètres du poste de CAT DANG. Là encore, je vois des silhouettes en mouvement sur la chaussée, des poseurs de mines sans doute, trop occupés pour faire attention à moi, d'autant plus que je suis assez loin. Mais il faut encore faire ces deux kilomètres dans la rizière sèche en longeant la route, et cette rizière est pleine de monde, toujours des silhouettes accroupies. J'arrive enfin devant le poste, mais les silhouettes sont encore là. Ce n'est tout de même pas le moment de se faire reprendre. Alors tant pis, je n'attends pas le jour, je me précipite sur les barbelés du poste en lançant des appels, j'essaie de les ouvrir au risque de me faire sauter car normalement ils sont minés, le chef de poste arrive et me reconnaît. Aucune sentinelle ne m'a tiré dessus, j'ai eu de la chance jusqu'au bout.

Ce brave Sergent Vietnamien me soignera de son mieux, un bon coup de choum pour remettre les esprits en place, et on passe au compte rendu par radio au commandant du Secteur. C'étaient pour lui les premières nouvelles de ceux qui avaient été pris dans la nasse.

Sur la foi de mes renseignements concernant le régiment viet passé en revue et sur les poseurs de mines, la garnison de NINH BINH manquant d'effectifs n'a pas ouvert la route de CAT DANG ce matin du 22 janvier. Qu'en était-il en réalité ? Je ne le saurai jamais, mais ce qui est sûr, c'est que les derniers Viets que j'avais vus accroupis devant le poste étaient encore là le lendemain matin : ce n'étaient que des touffes d'herbe. Pourtant, sur la digue, j'ai vraiment cru voir des soldats. Alors, la fièvre ? Les phantasmes de la peur ? Ou une part de réalité ? Allez savoir.

**Jean Roux**  
**Déjà cité**

## **La marine marchande**

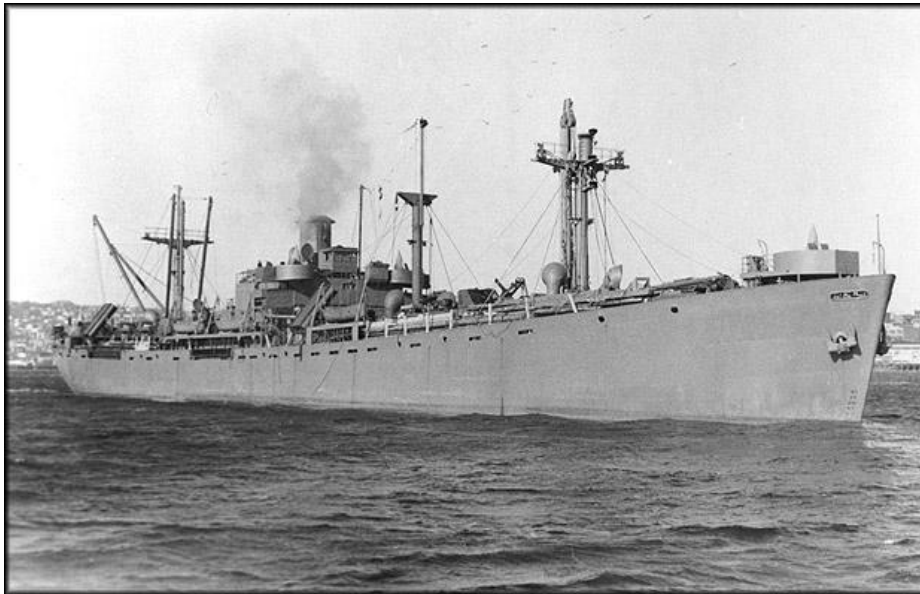
*Nous avons vu précédemment le rôle essentiel joué par la marine marchande française dans l'acheminement des troupes à destination de l'Indochine. Il en était de même, cela va de soi pour les matériels et nombreux sont les bateaux français qui parcouraient les mers à cette époque. Mais il arrivait parfois à notre marine marchande d'assumer des missions un peu particulières pour soutenir l'effort de guerre de la France en Indochine.*

### **Témoignage de monsieur Jacques Burdin, capitaine au long cours.**

**1951 à 1953.**

Embarqué comme lieutenant sur un stationnaire, le Taurus, ancien "pocket liberty" américain basé à Saïgon, avec un équipage sino-vietnamien. C'est avec cet embarquement qui va durer 20 mois que de je toucherai au plus profond de cette guerre...oubliée.

La principale activité de ce navire était de « ramasser », dans divers ports de Mer de Chine et du Pacifique, le matériel militaire cédé par les États-Unis, suite aux accords négociés par de Lattre de Tassigny.



### **Un liberty ship**

Cela nous amènera au Japon, à Okinawa, aux Philippines, à Guam... principalement.

Ce matériel était débarqué à Saïgon où Haïphong, selon les besoins du Corps expéditionnaire français.

Je ne citerai qu'un exemple précis pour apprécier le travail des marins du commerce

En octobre 1952, envoyé à l'île de Guam, pour charger 5000 tonnes de bombes aviation et obus d'artillerie, en se rappelant qu'à cette époque, le camp retranché de Na San était soumis à la pression des troupes vietminh.

Nous avons chargé cette cargaison après maintes péripéties, les autorités militaires américaines de Guam nous refusant l'entrée au port d'Asra. Nous avons dû attendre plusieurs jours au grand large sous la menace de la canonnade si nous approchions. Après accord entre les autorités compétentes supérieures, nous avons enfin pu opérer le chargement. Celui-ci a duré huit jours à quai, sans que nous puissions mettre pied à terre, navire français mis en quarantaine par les autorités américaines. Bonjour la politesse et l'état d'esprit de ces messieurs !

Le retour à Haïphong était pressant, notre précieux chargement attendu avec impatience, l'aviation du Tonkin n'ayant plus une bombe à se mettre sous les ailes.

Je ne crois pas trop m'avancer en écrivant que notre transport a grandement contribué à l'élargissement du camp de Na San.

**Jacques Burdin**

## **A Dien Bien Phu**

*La bataille de Dien Bien Phu, qui a donné lieu à de nombreux ouvrages ou films est mondialement connue. Il nous a cependant paru intéressant d'avoir un entretien avec un rescapé de cet enfer pour obtenir un aperçu de la vie au quotidien dans la célèbre cuvette.*

### **Entretien avec le capitaine René Jullian**

*Quelle est la date de votre arrivée à DIEN BIEN PHU ?*

J'ai rejoint DIEN BIEN PHU par avion le 17 janvier 1954 avec la 5ème batterie du 2/4<sup>e</sup> RAC.

*Quel était votre grade ?*

J'étais adjudant-chef. Je suis arrivé en Indochine en octobre 1952 avec le grade d'adjudant. J'ai été promu adjudant-chef à NA-SAN le 1 juillet 1953 et nommé sous-lieutenant à DIEN BIEN PHU au cours de la bataille le 21 avril 1954.

*Quelle était votre situation de famille ?*

Agé de 33 ans, j'étais veuf avec deux enfants âgés de six ans et quatre ans restés en métropole, à la garde de ma famille.

*Quelle a été votre affectation et quels emplois avez-vous tenus ?*

Je suis resté affecté à la 5ème batterie, comme adjoint à l'officier de tir, responsable des travaux d'organisation du terrain, de la défense rapprochée (DR), du ravitaillement en vivres.

*Comment votre logement était-il organisé ?*

Nous étions logés dans les abris enterrés que nous avons construits, en couchettes superposées, sans électricité ; nous nous éclairions à la chandelle ou à la lampe à pétrole et utilisions parfois des piles.

*Quelles étaient les conditions d'hygiène ?*

Pour ce qui nous concernait, nous bénéficions de la proximité de la rivière NAM YOUN.

*En quoi consistait votre alimentation ?*

Essentiellement des rations individuelles de combat avec du pain de guerre. Nous conservions les petites fioles de rhum vides munies d'un bouchon de caoutchouc, dans lesquelles nous glissions un papier mentionnant le nom du camarade tué au combat et la désignation de son unité. Nous la lui accrochions autour du cou, avant de l'enterrer, enseveli dans une toile de tente.

*Comment étiez-vous soignés en cas de blessure ou de maladie ?*

Les malades et les blessés étaient soignés par l'infirmier de batterie et les cas graves étaient dirigés vers l'antenne chirurgicale du Docteur GRAUWIN. Lorsqu'il n'a plus été possible de les évacuer (après le 17 mars), les blessés ont été conservés à l'unité. Nombreux sont ceux qui retournaient malgré tout à leur poste de combat.

### *Quelles étaient les conditions climatiques ?*

La météo s'est fortement dégradée à partir de la mi-avril et les conditions dans lesquelles nous combattions étaient les mêmes que celles vécues par nos aînés au cours de la guerre 1914-1918.

### *Comment étiez-vous nourris lorsque les parachutages n'ont plus été possibles ?*

Nous avons constitué quelques réserves pour tenir. Nous ne consommions pas la totalité de nos rations. Nous buvions l'eau de la rivière traitée à l'aide des comprimés fournis dans les boîtes de ration.

### *Receviez-vous du courrier ?*

A partir du 13 mars, il n'y a plus eu de départ ou d'arrivée de courrier.

**René Jullian**

**Extrait de "Un artilleur au cœur de l'enfer à Dien Bien Phu en 1954" par le capitaine René Jullian.**

**Entretien avec le général Michel Prugnat, au cours de la séance du 15 janvier 2002**

## **La RC4**

*Lorsque l'on voit apparaître les trois caractères **RC4**, on ne peut s'empêcher de penser aux combats meurtriers qui s'y sont déroulés en octobre 1950. Pourtant, c'est une image sereine de ce lieu que nous propose Amédée Thévenet. Voici, choisi par lui, un extrait de son livre "Goulags indochinois". Il pressent déjà le drame auquel seront confrontés les militaires français, contraints d'abandonner les populations placées sous leur protection en Indochine et quelques années plus tard en Algérie.*

**Sur la RC4, Route coloniale N° entre Lang son et Cao bang.**

### **Témoignage du Sergent Amédée Thévenet**

La RC4, c'est une lointaine, la plus lointaine et la plus fragile frontière de cet empire naguère colonial. Elle est gardée par quelques milliers de soldats de l'Armée française et de partisans vietnamiens, face à un milliard de Chinois communistes. Nous maintenons la paix et la

prospérité. Les populations nous font confiance. Mais qu'advient-il d'elles, si nous devons les abandonner, comme le recommande un certain "rapport Revers". Je porte en moi comme une blessure, l'abandon de Back-An l'année dernière.

## **P.K22: l'oppidum --25 janvier 1950**

Le soleil, là-bas, vient d'illuminer la frange extrême du premier Orient. Une fois de plus, vivantes, les montagnes s'éveillent sous sa lumière et le jour s'élève depuis la profondeur des vallées. De cette grande vallée, là au sud, sous nos pieds, où zigzague, comme un serpent mort, la R.C.4, route coloniale n°4 pavée de pierres inégales encore cachées de sang noir au col de LUNG PHAI. Nous sommes au P.K.22, poste du kilomètre 22, depuis deux mois. A l'orient, dans la brume qui se dissout avec le jour, émerge le P.K.12. A l'occident, le P.K. 27 dort encore dans un manteau de brume.

Tout là-bas, c'est CAO BANG -- et de l'autre côté, à l'orient, c'est THAT KHE. A l'horizon septentrional-- à 1000 mètres de hauteur—les calcaires nus et menaçants sont plus hauts que nous. L'œil noir du canon de 3,7 pouces les regarde en silence. Du haut de mon poste de veille, je contemple l'aube de ce jour nouveau, et je rends grâce à Dieu pour sa création, comme au premier jour du monde, quand la splendeur de la terre toute neuve émergeait du chaos initial.

Si mes souvenirs sont exacts — comme ceux de Jules César dans son commentaire de la guerre des Gaules (*De bello gallica commentaris*) — le poste ressemble aux fortins de terre, de pierres et de bois que les légions romaines érigeaient face à nos turbulents aïeux aux cheveux roux : c'est un " oppidum ". Il est planté sur le plus haut des pitons qui dominent la route. Nos ennemis sont plus petits et plus fluides que les vaillants compagnons de Vercingétorix. Depuis que nous sommes ici, nous n'en avons pas vu un seul. Nous ne les cherchons pas. Eux non plus. Chacun ignore l'autre en calculant le coup fatal qu'il pourrait lui porter au moment le plus inattendu.

Toute la compagnie est installée là, comme dans un navire, au-dessus des vagues de la montagne qui nous entoure. Le jour, nos yeux distraits la contemplent : les Français pensent aux Alpes ou aux Pyrénées, les Marocains à leur Atlas natal. La nuit, postées aux quatre points cardinaux, les sentinelles scrutent la forêt bruisante des animaux nocturnes qui la peuplent : des oiseaux noirs au vol bas et au croassement rauque, des chats sauvages qui miaulent et les mille insectes vibronnant que poursuivent les bienveillantes chauves-souris. Comme dans Le "Désert des Tartares" l'ennemi ne vient pas. Mais il faut faire comme s'il allait surgir là, à cinquante mètres, aux limites du glaciaire que l'on a constitué et que l'on reconstitue chaque jour en coupant et en recoupant les broussailles. Au-delà, c'est une haie de bambous entrelacés et durcis au feu qui sert de premier rempart. On sait qu'elle ne tiendrait pas longtemps sous le souffle et le feu des bengalores – ces longs bambous bourrés de poudre que les Viets glissent au ras du sol et font exploser avant l'assaut –, pas de barbelés, pas de mines. On fait la guerre avec peu de moyens

Le « pacha » du navire, c'est le capitaine Feuillet – et je suis l'un de ses « quartiers maîtres » – comme le maréchal des logis du R.A.C.M qui partage ma « chambre ». Il est là pour le canon, avec quatre artilleurs qui disposent de dix obus dans une soute sous la pièce et quatre-vingt-dix dans le souterrain. Nous « prenons le quart » à tour de rôle, c'est-à-dire que,

pendant la nuit, nous veillons quatre heures. Il faut relever les sentinelles toutes les heures, ouvrir largement les yeux et les oreilles vers la forêt d'où peuvent surgir des Viets, là, tout près, à portée de la grosse mitrailleuse Thomson qui s'impatiente. Le drapeau tricolore en haut de son mât se gonfle sous le vent. Les nuits de pleine lune, il prend des teintes irisées. Il est beau, mon drapeau. Il est beau, mon pays qui règne sur une terre lointaine où il m'envoie garder son empire...

On était arrivé sans tirer un coup de feu, dans la belle ville aux trois-quarts détruite lors de sa reprise par les parachutistes français en 1946 (Ils pensaient capturer Hô Chi Minh et avaient failli réussir.)

J'installe mon groupe dans le périmètre imparti, le confie au caporal-chef Rhali (toujours prêt à me remplacer) et entre dans une sorte d'enclos de pagode gardé par des statues ébréchées par les balles. Une végétation exubérante a tout envahi, en exhalant des senteurs fortes et âcres.

Je pénètre dans le fouillis végétal, serrant mon P.M. des deux mains, et je débouche dans une sorte de cour encombrée de stalles, de tortues de pierre, d'escaliers effondrés et de tuiles. Dans un bassin aux eaux croupies, s'épanouissent les fleurs de lotus aux teintes délicates. Cette beauté rend plus pénibles la vue du désastre causé par la guerre et l'impression de malaise qui se dégage de ces lieux dévastés, où la nature reprend ses droits. Sur une porte, encore debout dans un pan de mur intact, est sculpté un serpent avalant une grenouille. C'est incontestablement le signe de la présence d'un mauvais génie.

J'ouvre cette porte d'un coup de pied, et, au bout d'un étroit passage d'une vingtaine de mètres, je trouve une vieille femme aux dents laquées qui fait sa cuisine. Elle est accroupie devant un trépied sur lequel repose un plat rond en fonte noire. Des lamelles de viande y grésillent tandis qu'elle pousse des brindilles qui crépitent doucement sous ce grand plat évasé. Elle ajoute à la viande des herbes, des rondelles d'oignon qu'elle mélange d'une main experte avec des baguettes ; puis elle verse de l'eau sur le tout. Le fumet qui s'en dégage me fait saliver.

Enfin, elle me regarde en plissant des yeux. Honteux, j'abaisse mon arme. Elle me sourit de toutes ses dents noires. Je m'assieds en face d'elle, sans un mot (que dire ? Elle ne comprend sans doute pas le français !). Elle puise alors le potage à l'aide d'une louche en bois et le verse dans une Caï bat ébréchée. Elle y ajoute quelques gouttes de nuoc-mâm et une pincée de tige d'oignon vert finement hachée. Enfin, elle pose la petite planche, avec un grand sourire dans son visage tout plissé. C'est un délice. En partant, je m'incline devant elle et dépose un billet de cinq piastres sous la Cal bat vide. Elle le repousse vivement et elle appelle sa famille pour le repas du soir. Le lendemain, nous évacuons la ville et les populations qui nous avaient soutenus étaient massacrées. Nul doute qu'elle en faisait partie.

**Amédée Thévenet**

## Les supplétifs.

*Tout comme les harkis en Algérie, les supplétifs ont pris une part importante à la guerre d'Indochine. Longtemps ignorés par la France, un hommage national leur est maintenant rendu chaque année.*

### **En " Terres Rouges " avec des forces supplétives : les Moïs.**

Après 12 mois passés au quatrième escadron du 5<sup>e</sup> Régiment de Cuirassiers dans la région située à l'ouest-nord-ouest de SAIGON (secteur de Thu Dau Mot) je fus muté, à ma demande, dans les forces françaises supplétives du Sud-Viet-Nam qui étaient en train de se constituer et pour lesquelles le commandement demandait des volontaires. Je pensais en effet que cette expérience serait plus intéressante que l'escorte des convois vers le Sud-Annam (Ban Me Thuot) ou le Laos, jusqu'à Loc Ninh, ou les bouclages d'opérations pendant lesquelles nous passions des journées ou des nuits entières à tenter d'intercepter des Viets mis en fuite par nos camarades fantassins.

Je fus donc envoyé à SAIGON pour y effectuer un stage de trois semaines, orienté essentiellement sur la connaissance des Vietnamiens, leurs mœurs, coutumes, langue, religion, bref tout ce qui était indispensable pour vivre comme eux, donc pour pouvoir les commander en obtenant le meilleur d'eux-mêmes. Pendant mon séjour au 5<sup>e</sup> Cuirassiers je fus plusieurs fois détaché avec mon peloton en pays Moï dans des postes situés sur les routes des convois, entre autres à Dong Soaï où j'assurais la protection du poste en cours de construction par des Moïs employés civils volontaires. Le seul matériau utilisé était le bambou. Lorsque j'escortais le convoi montant sur Ban Me Thuot je l'abandonnais là, car la route était considérée sûre à partir de ce carrefour. Avant la construction du poste j'attendais le convoi descendant pendant une journée sur la plantation Michelin située à proximité (Thuan Loï) où nous étions reçus par le directeur de la plantation. Il mettait chaque semaine des villas de surveillants à la disposition de mon peloton et me recevait dans la sienne où son cuisinier chinois s'efforçait de me faire oublier l'ordinaire de l'intendance.

Nous allions souvent ensemble, à deux Jeeps par des pistes incroyables, visiter les villages moïs des environs où il puisait une petite partie de la main d'œuvre nécessaire à son exploitation, la plus grande provenant du Tonkin. Je fis ainsi la connaissance de nombreux chefs de villages ce qui me servit grandement lorsque j'eus à organiser les forces supplétives dans la région.

Connaissant déjà les confins du pays Moï, je fus chargé de créer dans cette région un bureau des forces supplétives. Ce stage, mis à part son intérêt, ne me servit donc pas à grand-chose puisque les Moïs étaient complètement différents des Sud-Vietnamiens. Ils vivaient à l'état semi-sauvage, pratiquement nus, chassant à la lance ou à l'arbalète. Ils appartenaient à une ethnie venue sans doute d'Indonésie et occupaient la terre indochinoise bien avant les Vietnamiens qui les repoussèrent petit à petit loin des zones fertiles, créant ainsi un profond ressentiment. Il ne fut pas difficile de les recruter pour nous aider dans notre lutte.

Je m'installai donc au centre du sous-secteur de Quan Loï (plantation des Terres Rouges) dans un village de coolies mis à la disposition du P.C. du groupe de commandement du I/43<sup>e</sup> RAC responsable du sous-secteur où étaient implantées plusieurs autres plantations dont celle de Thuan Loï.

Ma mission consistait à pacifier le territoire des plantations d'hévéas, ce qui représentait une superficie de plusieurs milliers d'hectares, celles-ci étant séparées les unes des autres par de vastes étendues de jungle parsemée de nombreux villages moïs. Il me fallait donc recruter environ mille partisans, ce qui me fut accordé sans difficulté par SAIGON.

Par chance un de mes premiers engagés fut un jeune Moï très éveillé qui travaillait sur la plantation et parlait correctement français. Il fut aussitôt promu interprète et devint mon professeur de moï. Il m'aida à mettre à jour un lexique d'environ 250 mots qui me suffisaient largement pour la conversation courante car toutes les expressions modernes se rapportaient à des mots connus. Un avion était une charrette volante, un train une charrette à vapeur etc. L'écriture n'existant pas, tout fut transcrit phonétiquement. Ce lexique établi sur un cahier d'écolier, fut transmis à mon successeur Guibal, encore un camarade de promotion.

Je disposais en plus de trois cents hommes déjà entretenus par la société des Terres Rouges, que je pris en charge opérationnellement et administrativement. Je retrouvais là au poste de secrétaire général adjoint un camarade de promotion, Michel Huas, redevenu civil, installé dans cette fonction depuis 1947. Inutile de dire que notre collaboration fut efficace et cordiale. Un commando de partisans commandé par notre camarade Giese (encore un de la promotion Victoire) fut également mis à ma disposition. Nous travaillions en étroite collaboration, mais je lui laissais une entière indépendance administrative et opérationnelle dans la zone qui lui était confiée. Parfois il se joignait à moi pour les patrouilles ou opérations au niveau du secteur qui dépendait de l'autorité du commandant du RAC avec lequel j'étais en relation continue pour l'implantation et l'utilisation de mes supplétifs.

Mes moyens se limitaient à une secrétaire vietnamienne et une jeep mais je disposais, à la demande, de camions de la plantation avec chauffeurs. J'appris à mon interprète à conduire et à faire le minimum d'entretien sur ma jeep.

L'ennemi n'était pas vraiment implanté militairement dans cette région. Quelques politico-militaires, noyés parmi les coolies tonkinois et sud-vietnamiens très nombreux, provoquaient quelques actions isolées (assassinats, incendies entre autres). Des Viets venus le plus souvent des secteurs de Thu Dau Mot ou Bien Hoa s'installaient plusieurs jours à l'avance pour harceler ou attaquer un convoi et se dispersaient immédiatement après l'action.

Avant l'implantation des forces supplétives plusieurs assistants de plantations français payèrent de leur vie leur isolement car ils étaient répartis sur toute l'étendue des plantations. La région fut donc quadrillée par des postes d'une trentaine d'hommes, parfois moins, dont la mission consistait à patrouiller jour et nuit dans les plantations et dans la forêt, et à essayer de glaner des renseignements sur les passages ou la présence d'ennemis. Je gardais à ma disposition au P.C. une réserve opérationnelle de deux sections. En plus de Giese et de ses cadres, une vingtaine de sous-officiers de toutes provenances (du garde républicain au parachutiste), vite secondés par des partisans promus à de petits grades, m'assistaient pour l'encadrement.

Au fur et à mesure du recrutement, l'armement, uniquement des fusils et quelques P.M., m'était envoyé par le bureau central de SAIGON. Le commando Giese était armé sur le modèle des troupes françaises. Il n'était pas distribué d'habillement sauf au commando plus militarisé, car le partisan avait la possibilité de rentrer chez lui quand il le désirait. Inutile de dire que les premiers saluts aux couleurs ou présentations aux autorités en tenue moï ne manquaient pas de couleur locale.

Pour créer un esprit de corps et leur donner une certaine fierté auprès de leurs compatriotes, un uniforme fut créé et confectionné par le tailleur chinois du coin (béret, short et chemisette bleu-marine), grâce aux subsides des planteurs et à d'autres moyens que nous avons sans doute tous utilisés. Pas de chaussures, car, habitués à marcher pieds nus, ils n'auraient pas pu les supporter.

Le recrutement se faisait de bouche à oreille. Je faisais seul la visite d'incorporation ! Elle se limitait à l'évaluation approximative de la condition physique, par l'inspection du corps et surtout du dos pour détecter les petits points blancs insensibles qui révélaient la lèpre, assez répandue parmi cette population. Une aiguille était mon seul instrument médical pour cette visite. Il y avait très peu de candidats refusés car n'arrivaient à l'âge adulte que les plus forts, la mortalité infantile étant extrêmement élevée. Les chefs de village me délivraient oralement un " certificat de moralité " qui ratifiait l'incorporation ! C'était ensuite à ma secrétaire de tenir les fiches à jour, surtout pour réclamer à SAIGON la paye mensuelle et les rations de riz et de sel, seule nourriture distribuée hebdomadairement.

J'ajouterai encore que les partisans mariés vivaient en famille ce qui était un gage de stabilité mais parfois de conflits, heureusement jamais graves, car ils étaient habitués dans leurs villages à vivre en communautés familiales dans de très grandes cases sur pilotis.

Avec cette organisation, grâce à une activité incessante sur le terrain, à mes visites fréquentes aux chefs de villages, avec les longues palabres autour des jarres, et aux renseignements obtenus, les exactions devinrent de plus en plus rares.

Ce travail était sans gloire mais passionnant. A 24 ans c'est une tranche de vie que je n'ai pas oubliée mais qui me hante parfois. Je me demande ce que sont devenues ces populations retombées sous la domination vietnamienne. Fallait-il lever des forces supplétives dans des pays qui risquaient d'être dirigés, à plus ou moins longue échéance, par des forces hostiles à ceux qui les avaient employées ? Il est trop tard pour répondre. Mais cet exemple et celui des harkis algériens devrait faire réfléchir ceux qui pourraient se trouver dans des situations analogues. Lors d'un voyage au Viêt-Nam en 1994, j'ai malheureusement constaté que cette région était devenue pratiquement désertique bien que quelques plantations défoliées par les Américains essayent de revivre, mais je n'ai pas vu un seul Moï. Les survivants ont dû être repoussés encore plus au nord.

**René de Parisot**

**Extrait du CD ROM "La promotion Victoire en Indochine, 1946-1954 " présenté à la Commission par le général Nicolas-Vullierme le 21 janvier 2003.**

*La fin du séjour approche. Le contrat, en général de deux ans, arrive à échéance, sauf celui des prisonniers qui est devenu "à durée indéterminée". Mais ce ne sont plus les mêmes hommes qui reviendront.*

## **Destination France, mais pour quelle destinée ?**

### **Le retour**

#### **Croisière ou rapatriement.**

Je passerai un mois à l'hôpital Lanessan avant d'être rapatrié. Remarquablement opéré, plâtré de la tête aux cuisses, j'aurai évité la paralysie et de trop graves séquelles. Grâce à Jean Giraud, en grande partie, que j'avais pu prévenir en arrivant à Hanoï, je recevrai de nombreuses visites. J'apprendrai ainsi la dégradation de la situation au Nord-Tonkin, le trouble qui aura poussé beaucoup de mes partisans à reprendre leur liberté. Dès que cela m'aura été possible, en me déplaçant tant bien que mal, je serai allé voir Nguyet, blessé et opéré de la colonne lombaire, dans un état peu brillant. Le jour où je lui offrirai une montre, en lui faisant mes adieux, il me suppliera de l'emmener avec moi. Douloureux moments, d'intense émotion. Que sont-ils devenus, lui et ses camarades, embarqués avec nous sur un bateau faisant eau de toutes parts, qui allait inexorablement sombrer ?

Quarante-cinq jours de mer, ensuite, à 11 nœuds, soit la vitesse d'un homme à bicyclette, seraient le prélude d'une année de convalescence : le navire-hôpital " Chantilly " était bien l'un des seuls à marcher encore au charbon. Il tombait en panne, de préférence en mer de mousson, mais il était d'un bon confort, et son équipage était sympa. Ce qui n'était, certes, pas le cas sur le " Pasteur " qui m'avait amené.

On me laissera repartir à la fin de 1952.

**Jacques Thomas**  
**Déjà cité**

Le 8 novembre (1949) exactement, je rentrais à l'hôpital de Nha Trang atteint du "typhus de brousse", maladie spécifique de la chaîne annamitique et provoquée par une tique. J'en suis ressorti le 30 novembre pour apprendre que j'étais sur la liste des rapatriables au 29<sup>e</sup> mois de mon séjour.

J'étais assez affaibli et avais perdu pas mal de kilos ; l'idée d'une prolongation de séjour ne m'est plus venue à l'esprit. J'ai même choisi de rentrer par avion plutôt qu'un retour plus reposant par bateau... Je ne voulais pas passer un troisième Noël loin des miens ! ... J'atterrissais à Paris le 19 décembre 1949.

**Pierre Nicolas-Vullierme**  
**Déjà cité**

Si, à l'aller, je l'ai dit, notre entassement, à plus de quatre mille, est épouvantable pour beaucoup d'entre nous, cette fois, nous découvrons un paquebot presque désert, les pertes et les rapatriements sanitaires sont tels que notre effectif est réduit de moitié. Je ne retrouve aucun visage connu, ma solitude ni davantage mon désœuvrement ne me pèsent. J'ai tant besoin de récupérer ! Je dors, lis, vis déjà mon bonheur de retrouver mon épouse dont je me suis si vite éloigné et de tenir dans mes bras mon petit Jean-François. Nous longeons les cotes d'Annam jusqu'au golfe du Tonkin pour embarquer les rapatriés du nord. Le "Pasteur" jette l'ancre en baie d'Along. Du pont supérieur, je découvre le merveilleux spectacle. Je vois aussi, contre notre navire, une vedette de la gendarmerie, amarrée à son flanc. Je fais signe au petit équipage, me présente et sans penser, un seul instant, à demander l'accord d'un quelconque responsable, je me laisse glisser le long d'un cordage jusqu'à la vedette où on me fait fête. Après une éblouissante et inoubliable promenade dans la baie, au milieu des immenses rochers en pain de sucre, des jonques et des sampans, les gendarmes-marins me débarquent à Hongay, un petit port charbonnier, près d'Haiphong. L'officier chef de poste me reçoit comme un prince. Il met les petits plats dans les grands, son cuisinier prépare les mets les plus succulents, la réception se prolonge, je suis tellement sous l'effet de ces attentions que j'en oublie le "Pasteur". Dès que je reprends mes esprits, je demande à mes hôtes, totalement inconnus de moi, de hâter mon retour. On met « plein gaz ». D'une manière assez acrobatique, je parviens à aborder alors que les manœuvres pour lever l'ancre sont déjà en cours. Mon arrivée, dans de telles conditions, ne passe évidemment pas inaperçue aussi suis-je, séance tenante, convoqué par le commandant d'armes qui n'a d'autre solution, le cher homme, que de me mettre aux arrêts. Il ne peut cependant s'y résoudre. Je n'aurai droit qu'à une sévère mais peu convaincante admonestation qui ne troublera ni mon sommeil ni mes rêves peuplés des apparitions mystérieuses de la baie d'Along.

Jusqu'à l'arrivée à Marseille, seule la lecture occupera mes jours. J'éviterai tout nouvel exploit, les occasions ne se présenteront d'ailleurs pas. Les escales de Colombo et d'Aden, cependant pittoresques, ne parviendront pas à me captiver. Je suis tout entier occupé du bonheur de retrouver bientôt les miens.

A Marseille, sur le quai, mon épouse m'attend et tombe dans mes bras sans connaissance. Il faudra beaucoup de temps à mon petit bonhomme de seize mois, pour comprendre qui est cet inconnu débarquant au milieu de ses oncles et tantes qui l'ont tant choyé depuis sa venue au monde.

**Louis Bernadac**  
**Déjà cité**

## Que sont-ils devenus ?

Un grand nombre d'entre eux ont poursuivi une carrière militaire et ont combattu en Afrique du Nord, en particulier en Algérie <sup>(2)</sup>. D'autres, très éprouvés physiquement et moralement par le séjour ou qui avaient survécu miraculeusement au régime des "goulags indochinois " sont retournés à la vie civile. Le comportement hostile voire injurieux <sup>(3)</sup> à leur égard de certains Français les a fortement incités à le faire. Les militaires originaires de nos territoires d'outre-mer ont continué à servir sous l'uniforme français ou ont rejoint leur pays d'origine pour y poursuivre une carrière militaire. Certains y ont même joué un rôle politique important ou, ayant rejoint les rangs de la rébellion en Algérie, ont combattu contre leurs anciens frères d'armes.

Mais le lecteur aimera sans doute connaître la destinée de certains auteurs des témoignages cités dans cet ouvrage, en particulier de ceux qui ont témoigné oralement devant la Commission.

### **Henriette Amiguet**

Rentrée rapidement en France après les cruelles épreuves vécues en Indochine, Madame Amiguet est retournée en Cochinchine, où elle avait conservé de nombreux amis, pour y exercer pendant plusieurs années une activité professionnelle.

### **Louis Bernadac**

Le général de division de gendarmerie Louis Bernadac a effectué un brillant parcours.. Représentant la gendarmerie au Cabinet du ministre de la Défense pendant plusieurs années, il a également commandé l'Ecole des officiers de gendarmerie de Melun. Il a terminé sa carrière militaire à Lyon comme commandant de la 5<sup>ème</sup> Région de gendarmerie. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

### **Jacques Burdin**

Le Capitaine au long cours Jacques Burdin, ancien commandant des Messageries maritimes a, longtemps encore, sillonné les mers et vécu, avec toutes ses implications, la fermeture du canal de Suez.

### **Yvon Foltzer**

Pupille de la Nation, en raison de l'exécution de son père par les Japonais, Docteur en droit, lieutenant-colonel de réserve honoraire, Monsieur Yvon Foltzer, haut fonctionnaire, est conseiller hors classe honoraire de la Chambre régionale des comptes. Il est chevalier de l'Ordre national du mérite et officier des palmes académiques.

---

<sup>2</sup> Nos lecteurs pourront, à ce sujet, se reporter à l'ouvrage de Vincent Bansillon " LA GUERRE D'ALGERIE", paru dans la même collection sous la référence CAHIERS D'HISTOIRE DE LA GUERRE N° 15.

<sup>3</sup> Ils les accusaient d'avoir participé à une "sale guerre."

## **Guy Giron**

Après avoir participé au débarquement en Provence, le Colonel Guy Giron a effectué deux séjours en Indochine, deux autres en Algérie et a terminé sa carrière militaire dans les Forces françaises en Allemagne. Commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de huit citations et blessé à deux reprises, il est décédé en janvier 2002, peu de temps après son témoignage.

## **Pierre Guinet**

Démobilisé en Indochine en 1946, avec le grade d'adjudant, Monsieur Pierre Guinet a épousé une jeune française de Saïgon et s'est établi en Indochine comme industriel pendant de nombreuses années. De retour en France, il a participé à la création de l'association des Anciens du CLI -5<sup>ème</sup> RIC, unité avec laquelle il avait débarqué en Indochine. Il en a été pendant longtemps le très actif secrétaire général puis en est devenu le président. Blessé, titulaire de plusieurs citations, il est chevalier de la Légion d'Honneur et Médaillé militaire.

## **René Jullian**

Avant de rejoindre l'Indochine le Capitaine René Jullian avait, comme artilleur, participé à la campagne d'Italie et à la campagne de France. Affecté à Dien Bien Phu, il a été nommé Sous-lieutenant à titre exceptionnel, au cours des combats. Après avoir servi en Algérie, il a quitté l'Armée pour servir à l'Éducation Nationale où il a été très apprécié. Commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de six citations, il est également Chevalier des palmes académiques.

Une fois à la retraite, il est entré dans les conseils d'administration d'un grand nombre d'associations d'anciens combattants à Lyon, dont celle des Anciens de Dien Bien Phu dont il a été pendant de nombreuses années le président. Son dévouement pour ses camarades est légendaire et sa disparition, en novembre 2006, a profondément affecté les anciens combattants de Lyon et de sa Région.

## **Pierre Nicolas-Vullierme.**

Ancien résistant, appartenant également à la Promotion Victoire de Coëtquidan 1945, le Général de Corps d'armée Pierre Nicolas-Vullierme est sorti de Saint-Cyr dans l'Arme blindée-cavalerie. Il a combattu en Indochine et en Algérie, puis a tenu, dans l'Arme du Matériel des postes importants de responsabilité, en terminant dans le plus haut de tous, celui de Directeur Central. Il est Commandeur de la Légion d'honneur.

Il a pris une part importante à la réalisation d'un CD-ROM intitulé "La Promotion Victoire en Indochine 1946-1954". Un certain nombre de témoignages, extraits de ce document, sont publiés dans ce livre.

## **Georges Morel**

Monsieur Georges Morel est resté en Indochine pendant de nombreuses années avant de venir s'établir dans la région de Lyon pour y exercer une activité commerciale. Il ne s'est jamais remis de son séjour au camp de Hoa-Binh.

## **Jean Roux.**

Le Colonel Jean Roux est un Saint-Cyrien de la Promotion du Garigliano qui a choisi l'Arme du Train. Mais son premier commandement, en Indochine a été celui d'un fantassin. Sa brillante évasion lui a valu, comme lieutenant, une nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Affecté à deux reprises en Algérie, il a effectué la plus grande partie de sa carrière militaire hors métropole. Blessé et cité à plusieurs reprises, il a quitté l'Armée avec le grade de Colonel, Officier de la Légion d'honneur.

Pendant plus de dix années, comme président de la Délégation Rhône-Alpes de l'Association nationale des anciens prisonniers, internés, déportés d'Indochine, il s'est dépensé sans compter pour défendre les droits de ses camarades anciens prisonniers ; il a également pris une part très active à l'important travail de mémoire entrepris par cette association. Il est décédé en février 2007.

## **Jacques Thomas**

Jacques Thomas a quitté définitivement l'uniforme avec le grade de capitaine en 1965. Grièvement blessé au cours d'un premier séjour en Indochine, il y est retourné puis a servi en Algérie. Sa vie professionnelle a ensuite été une grande et longue aventure vécue sur tous les continents. Grand admirateur du navigateur français La Pérouse; c'est également un expert mondialement reconnu du boomerang. Il n'en demeure pas moins très attaché à son passé militaire et à son expérience indochinoise qui l'a profondément marqué.

Titulaire de quatre citations, il est Chevalier de la Légion d'honneur.

## **Maurice Vilagines**

Le capitaine Maurice Vilagines a terminé en 1978 une carrière militaire qui l'a amené à effectuer deux séjours en Indochine et deux séjours en Algérie.

Président pendant plus de dix années de la Section du Rhône de l'Association des combattants de l'Union française, il a entrepris une action couronnée de succès pour que les noms des militaires Morts pour la France en Indochine soient inscrits sur les monuments aux morts des communes du Rhône et de l'Ain dont ils sont originaires.

Quant à l'auteur de ce livre, parti pour l'Indochine en mai 1939, il est revenu en France en septembre 1946 et y a effectué ses études secondaires. Au cours de cette scolarité, il a suivi de très près le déroulement de la guerre d'Indochine, à travers les articles de presse, les actualités cinématographiques ou les lettres de son père, désigné comme colonel pour y accomplir un deuxième séjour. Il s'est efforcé de convaincre ses camarades de classe, pour en avoir été le témoin, du danger que représentaient, dans ce pays, la montée du communisme, l'embrigadement et l'endoctrinement de la jeunesse.

Après avoir connu les débuts de l'Indochine en guerre, le 9 mars 1945, et l'installation le 2 septembre 1945 à Hanoï du gouvernement Ho Chi Minh, il a vécu, comme jeune officier, avec la totalité de sa promotion de Saint-Cyr, de 1959 à 1962, les dernières années de la guerre d'Algérie. Il a, de ce fait, assisté à la fin de l'Indochine française et à celle de l'Algérie française. Il en établit le constat dans le dernier chapitre.

## D'une guerre à d'autres

La guerre d'Indochine s'est terminée le 20 juillet 1954 par la conférence de Genève. Le bilan en pertes humaines en a été extrêmement lourd pour les deux adversaires. Pour la France, il s'est élevé à 100 800 tués, décédés par suite de maladies ou disparus. Sur près de 40 000 prisonniers, moins de 10 000 seulement sont revenus des camps, mais dans quel état !

La situation de paix ne sera pas pour autant définitive pour ces deux pays. Elle durera dix ans environ pour le Viêt-Nam, et quatre mois à peine pour la France qui va être confrontée à la guerre d'Algérie dès le 1<sup>er</sup> novembre 1954. Nombreux sont les anciens compagnons d'armes d'Indochine qui vont y participer, pas toujours dans le même camp, jusqu'en 1962.

Au total, ce sont, de 1945 à 1962, plus de dix-sept années qui auront été vécues par des centaines de milliers de nos compatriotes comme des années de séparations, de deuils, de souffrances, de défaites, d'humiliations. Pourtant, elles s'inscrivent dans celles que l'économiste français Jean Fourastié <sup>(4)</sup> a qualifiées de « Trente glorieuses », slogan repris par la suite, et parfois avec nostalgie, par d'autres auteurs. Selon eux, la "gloire" de notre pays ne serait plus fondée, comme au début du siècle dernier, sur la détermination de ses dirigeants, la force de son armée et le courage de ses soldats, mais sur son taux de croissance, la balance de son commerce extérieur et le niveau de son Produit National Brut. Cela sous-entend que lors de notre engagement en Indochine, de 1945 à 1954, nous n'avons pas été contraints à une "économie de guerre," mais que nous avons mené une guerre économique victorieuse, alors que sur le terrain, nos soldats manquaient souvent de l'essentiel et que, sans la puissante aide financière et matérielle américaine, que nous avons sollicitée <sup>(5)</sup>, notre aventure indochinoise aurait pu tourner au désastre. C'est peut-être cela, le « Miracle français » ! <sup>(6)</sup>

Si l'on prend de plus en compte la campagne idéologique orchestrée par le Parti communiste français en faveur du Viet-Minh, sur fond de "guerre froide", les actes perpétrés par leurs ressortissants contre nos soldats et les matériels à destination de l'Indochine, on peut se demander si ce ne sont pas plusieurs « guerres » que les Français ont vécues à cette époque ? <sup>(7)</sup>

Répondre à cette question nous obligerait à sortir du cadre de cette guerre d'Indochine, ce que nous ne souhaitons pas, car cet ouvrage est dédié aux victimes civiles et aux combattants qui, dans ce pays, ont souffert ou sont morts héroïquement, en silence, loin de chez eux, pour la France qui les y avait envoyés.

---

<sup>4</sup> Jean Fourastié, " Les trente glorieuses ou la révolution invisible"

<sup>5</sup> Au cours des deux dernières années, sur demande du Général de Lattre de Tassigny.

<sup>6</sup> Jean Fourastié " Le miracle français"

<sup>7</sup> En 1954, au plus fort de la bataille de Dien Bien Phu, l'événement majeur était, à Paris, l'inauguration par Gilbert Bécaud de l'Olympia où, dans une liesse générale, on cassait les fauteuils.

